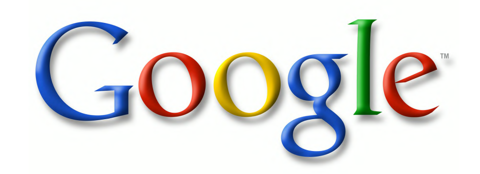




SHD

Christian Friedrich

WOLFF, ~~Jean Chrétien~~, baron

(1679-1754)

See Larousse XIXe s.

PSYCHOLOGIE
OU
TRAITÉ SUR L'AME,

Contenant les Connoiſſances que nous en donne l'Expérience.

Par M. WOLF.

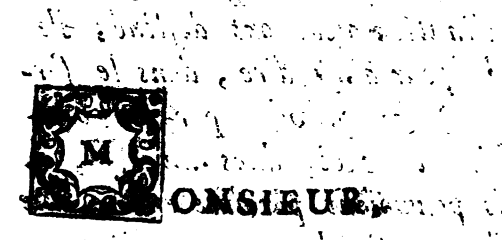
Quale per incertam Lunam ſub luce malignâ Eſt iter in Sylvis. ÆNEID. L. VI. 270.



A AMSTERDAM & A LEIPZIG,
Chez J. SCHREUDER & P. MORTIER le Jeune.
M D C C L V I.



A
M. L. B. D. B.
D. B. C. &c.



MONSIEUR,

IL est juste que je Vous offre un petit Essai, qui ne doit sa naissance, qu'aux bontés de

votre Maison ; ouvrage de ma reconnoissance, j'ai voulu qu'il en devînt un témoignage public, au risque du succès qu'il pourroit avoir.

Cet Essai a pour objet l'Ame : je sais que l'étude tranquille qu'elle exige ne s'accorde pas infiniment avec les occupations vives & tumultueuses de l'Etat, auxquelles votre naissance & votre inclination vous ont destiné ; élevé, pour ainsi dire, dans le service, & prévenu par les bienfaits du Roi, dans un âge, où ils pourroient paroître encore une récompense due aux mérites & aux travaux d'un Pere illustre, Vous avez pensé, & avec raison, que votre premier devoir

étoit

étoit de les mériter, & Vous avez regardé comme une partie de ce devoir, de le prévenir, en cherchant toutes les occasions, où Vous pouviez mieux apprendre à le remplir.

Mais cette même façon de penser si vraie, cette émulation si convenable, cette raison, si droite & si équitable, n'appartiennent-elles pas à l'Ame, & ne devez-vous pas Vous intéresser par un juste sentiment de reconnoissance à savoir ce que les Philosophes nous disent de sa Nature & de ses Opérations? La justesse naturelle de votre Esprit, & sa pénétration vous mettront bien à portée de les suivre dans toutes leurs recherches.

L'Amitié que Vous m'avez constamment conservée, me répond assez de la façon, dont Vous recevrez mon travail, & que Vous n'y verrez que le tendre & le respectueux attachement avec lequel je serai toujours,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant
Serviteur.

TABLE
DES
CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

Ch. VIII.

AVANT-



AVANT-PROPOS.



M. WOLF eſt un de ces Auteurs, dont le mérite n'a pas beſoin d'être relevé par des éloges : ſon nom porté par-tout avec ſes Ouvrages, & gravé dans les Faſtes de pluſieurs Académies, va de lui-même à la gloire, & ſans le ſecours des louanges que je pourrois lui donner.

Ce que j'avois entendu dire à Paris de cet illuſtre Profeſſeur, & ce que j'en entendois répèter en Allemagne avec un éclat, qui tient de l'enthouſiaſme, me donna la curioſité de voir quelques-uns de ſes Ouvrages de Philoſophie.

Je fais ici un aveu, que ce petit Essai ne justifiera peut-être que trop; attaché jusqu'alors à des Etudes bien différentes, j'avois laissé là toute la Philosophie des Ecoles, sans songer même à remettre les pieds dans une carriére, que je croyois, comme c'est assez la coûtume, qu'il me suffisoit d'avoir parcouru une fois.

Mais la nouveauté des recherches de M. W: & celle d'une méthode, que j'entendois élever jusqu'aux Cieux, me portérent à revenir sur mes pas, & à connoître par moi-même un Pays, dont on me racontoit de prodiges.

Le loisir, où je me trouvois alors, isolé dans une Ville, où presque personne ne parloit ma Langue, fut pour moi un nouveau motif de recourir à la Philosophie, il falloit tromper par le travail l'ennui inséparable d'une retraite, qui n'avoit rien de la douceur de celle que

que l'on choisit quelquefois par goût.

La curiosité & l'ennui étoient cependant des motifs encore trop foibles pour me porter à écrire ; & il ne falloit pas moins pour m'engager à ce grand & pénible effort que des motifs de reconnoissance,

La Famille de la Personne à qui j'ai offert cet Essai, m'en fournissoit assez : les mêmes bontés dont elle m'avoit comblé à Paris, m'avoient suivi en Allemagne, & y avoient fait toute ma consolation : en revanche des différents Ouvrages qu'on m'envoyoit de Paris, je crus devoir envoyer les fruits les plus renommés du Pays où j'étois, en révanche de l'esprit, envoyer une Dissertation sur l'Esprit, & il ne me fut pas difficile de me déterminer pour la PSYCHOLOGIE de M. WOLF.

Mais comme le Volume, où il traite cette Partie est immense, mon dessein n'étoit d'abord que de

prendre quelque Abregé qui en auroit été déja fait, & de le traduire ſimplement; perſuadé, que comme je ne me propoſois d'envoyer que peu de richeſſes, il importoit peu qu'elles fuſſent puiſées dans une grande ou une petite ſource.

Dans cette idée je me propoſai de faire choix d'un Livre, que j'apprendrois par la Renommée être le moins chargé de ce vain appareil d'érudition qui n'eſt que trop à la mode; il me ſuffiſoit qu'il donnât les idées de M. W. & qu'il ſuivît ſon ordre dans le choix & la diſpoſition des matiéres & des démonſtrations, qu'il me fournît enfin les traits qui font à la reſſemblance.

Mais chacun veut être Abbréviateur à ſa maniére, l'un croit devoir omettre ce que l'autre regarde comme eſſentiel, & par une ſuite malheureuſe de la foibleſſe de notre eſprit, ce même ordre, ce même enchaînement des vérités, l'objet

de

de nos recherches, le devient de nos contradictions, tous s'imaginent avoir découvert & saisi le seul véritable, le seul naturel, tous veulent enfin être ou paroître Auteurs par quelque coin.

Faut-il en être surpris ? Nous voions dans la Géométrie, où les Vérités sont plus déterminées, & le principe, d'où elles coulent, plus connu, nous voions, dis-je, ceux de nos Auteurs qui en ont écrit, après avoir établi ce principe entiérement le même, après être partis, pour ainsi dire, du même point, s'écarter pourtant dès le commencement, prendre les uns à droite, les autres à gauche, & tous se persuader qu'ils vont au but par le chemin le plus court.

J'ai éprouvé qu'il en étoit de même des Abbréviateurs de M. W: contents de se parer d'un nom aussi imposant, ils ont osé former presque un nouveau plan, & mettre

leurs idées à la place des siennes; mais qu'est-il arrivé? De tous ces Membres épars de la grande & sublime Philosophie de Mr. Leibnitz, que ce laborieux Auteur a rassemblés avec une patience infinie, pour en former un vaste & terrible Colosse, ils n'en ont formé qu'une figure chetive & presque informe: encore quelques-uns l'ont-ils revêtue d'habits grotesques, qu'ils prennent pour un ajusté galant. M. W. le plus grave & le plus sérieux des Philosophes, celui de tous qui a le plus négligé les ornemens & la parure, travesti en Tabarin, & mêlant à la gravité de sa méthode de fades douceurs, & quelquefois des équivoques, m'a paru un assemblage aussi monstrueux, que celui dont nous parle Horace dans sa Poëtique;

Spectatum admissi risum teneatis amici.

Je me flatte qu'après ce que je viens

viens de dire de cette derniére espèce de Commentateurs, on croira sans peine qu'il ne m'est pas venu en pensée de les prendre pour Guides: à la Carte des Pays immenses qu'a tracé M. W: ils ont mêlé sans aucune vraisemblance, celle du tendre, & de ce tendre qui parut & fut toujours ridicule.

Les autres se bornant à mettre les principales positions, ont omis le détail des chemins qu'il falloit prendre pour y arriver, ou s'ils en ont indiqué quelques-uns, ce n'étoient que ceux qu'ils s'étoient ouverts à eux-mêmes, sans se soucier de la route qu'avoit suivi leur Auteur: souvent à la place de ce qui pourroit instruire, ils ont entassé des choses, dont le moindre défaut est d'être inutiles.

Ces deux différentes espèces d'abregés s'éloignoient également de mon plan; mon dessein, comme je viens de le dire, étoit de donner

une idée de M. W. en donnant quelque morceau de ſes Ouvrages, ou quelque choſe qui en repréſentât du moins les principaux traits. Comme une bonne esquiſſe reunit ceux d'un Tableau, dont elle eſt l'imitation.

Dans cette perplexité, je pris le parti de me jetter à la nage à la ſuite du Maître même, & s'il arrivoit, que je ne puſſe pas toujours l'appercevoir & le ſuivre dans cette mer immenſe, où il eſt entré, erreur pour erreur, j'aimai autant m'abandonner à la foibleſſe de ma vue & de mes conjectures, qu'aux caprices & aux fantaiſies des autres: mais nouvelles difficultés.

Il eſt un deſordre ſavant, dit M. de Fontenelle, qui n'embarraſſe point ceux qui le font, les recherches les plus exactes, les diſcuſſions les plus profondes, voilà leur attrait; l'ordre & la méthode, ils ne s'en ſoucient pas: il n'en eſt pas

de

de même ici; c'eſt la méthode qui embarraſſe, on n'avance rien ſans le définir, chaque définition en enfante une famille de nouvelles, & bientôt il s'en forme des Peuplades & un Monde entier; le moyen de pouvoir parcourir toutes ces Peuplades, & d'apprendre à connoître ce nouveau Monde.

Ce n'eſt pas que M. W. ait rien négligé de ce qui pouvoit contribuer à le faire connoître, il a eu ſoin de donner à chacune de ces définitions qui le forme, l'affiche d'un Chiffre, qui montre la place que cette définition y tient, & ſert à la faire revenir ſur la ſcène aſſez ſouvent pour qu'elle pût être connue, ſi elles n'étoient pas en auſſi grand nombre.

Mais cette précaution même, cette ſucceſſion continuelle toujours différente, & toujours la même, devient encore un tourment pour ceux qui ne ſont pas faits à la pa-

tience ; nés prèsque tous avec des desirs infiniment vifs, nous voudrions voir l'édifice qui en est l'objet, s'élever sous nos yeux comme par une espèce d'enchantement, & nous ne saurions penser qu'avec regret, qu'il faille passer sa vie à placer & à disposer les matériaux qui doivent le composer ; un détail de cette nature, qui n'offre par-tout que des combinaisons, ne peut guères être bon que pour des Intelligences, ou tout au plus pour des hommes accoutumés aux édifices intellectuels, & à la contention qu'il faut pour les construire.

Une telle méthode, qui n'est, à dire vrai, composée que de degrés & d'échaffauds à l'infini, où il faut marcher lentement, s'arrêter à chaque pas pour regarder derriére soi, & considerer ce que l'on a déja parcouru, ne m'a pas paru propre pour une personne née & élevée dans le monde, avec tous les

les avantages de la naissance & de l'esprit, tous les dons & tous les talens nécessaires pour y réussir.

J'ai donc imaginé qu'il falloit avant toutes choses,

1o. S'en tenir à l'emplacement qu'avoit choisi un habile Maître, suivre autant qu'il seroit en moi les lignes qu'il y a tracées; & donner à chacun des materiaux qui entreroit dans l'édifice, la place & l'ordre où il les a mis.

2o. De transporter quelquefois sur le même fonds, pourvu que ce fût avec reserve, ceux des materiaux qui se trouvoient ailleurs, & qu'il avoit désignés, afin qu'on ne fût point obligé de se détourner pour les aller chercher.

Si je n'ai réussi à mon tour, après tout cet appareil, qu'à faire une chaumiére, ou une loge de Pygmées, je me flatte que l'on en verra du moins le tout ensemble, & que j'ai rendu les chemins qui y

conduisent plus pratiquables & plus accessibles.

On ne me reprochera pas du moins de n'avoir point suivi pas à pas mon Auteur; & si l'on veut se donner la peine d'en faire la comparaison, on verra que j'ai été le plus souvent fidèle à raporter ses réflexions & ses éxemples, si ce n'est dans quelques endroits, que j'ai imaginé pouvoir rendre plus sensibles en prenant des éxemples & des comparaisons de nos mœurs, j'écrivois pour une personne élevée en France.

Que si je n'ai parlé que superficiellement de l'Art de faire des Hieroglyphes, de l'Art caracteristique combinatoire, enfin des différentes combinaisons dans un Syllogisme du passé avec le présent, & du présent avec le passé, d'où naît le futur, c'est que j'ai regardé ces articles ou comme peu utiles, ou comme trop difficiles pour des personnes, qui n'ont jamais fait leur

étude

étude d'une Philosophie abstraite.

Il auroit été inutile d'entreprendre une Traduction de M. W. Quelques éloges que lui prodiguent ses partisans en Allemagne; j'ose dire que ses Ouvrages traduits litteralement en notre Langue, comme on en a traduit tant d'autres avec succès, ne trouveroient point de Lecteurs; j'ose dire encore, sans craindre que l'on m'accuse de surfaire, qu'il faut être fait à la fatigue en matiére de lecture, pour soutenir celle de ses Ecrits; tout y est traité à la vérité suivant la Méthode Synthétique; les premiéres propositions sont mises pour donner du jour aux secondes, les secondes à celles qui suivent; mais je ne sais comment il est arrivé que ni les unes ni les autres n'ont cette clarté, que l'on veut dans nos Ecrits; est-ce la faute de la matiére, est-ce celle de l'expression? je n'ai garde de m'ériger en Juge, il ne me convien-

 droit

droit ni de condamner ni de défendre M. W. l'un & l'autre seroit également, présomptueux & téméraire.

Une simple Traduction ne sauroit donc convenir : pour qui seroit-elle bonne ? Pour les Savans ? mais ils préfereront toujours de lire un Livre dans la Langue Latine qui est celle que l'Auteur a choisie pour ses grands Ouvrages : accoutumés à marcher dans les différens Pays, que forment les différentes Sciences, ils marcheront d'un pas également sûr dans ces Régions stériles & desertes de notre Entendement, ils y chercheront avec avidité, & prendront avec choix les seules richesses qui les touchent, les recherches, les discussions, les analyses, les calculs ; s'ils trouvent quelquefois les sentiers où ils marchent, obscurs & embarrassés, ils y porteront eux-mêmes la lumiére, & retrancheront d'une main sage tout ce qui retarde leur

leur marche, cet amas superflu & desagréable d'expressions, & d'exemples; comme ils connoissent toutes les graines qu'a fourni M. Leibnitz, ils ne sont curieux que de voir l'ordre dans lequel un Auteur les a mises, sans s'embarrasser s'il en a fait un Jardin, ou une Pepiniére, où tout est à la vérité distingué par classes & par genre, mais sans aucun de ces embellissemens que l'art sait donner.

Il n'en est pas de même des autres hommes, ils veulent de l'ordre, mais quoiqu'ils soient persuadés, que cet ordre est en lui-même un des plus grands ornemens, ils ne veulent pas qu'il soit entiérement denué de tous ceux dont il peut être sagement paré, ils veulent de la méthode, non cette méthode âpre & aride qui n'offre à la vue qu'un canevas presque nud, mais cette méthode douce & simple, qui ne dédaigne pas les avantages que peut don-

donner une parure modeste, ils voudroient même ne la voir le plus souvent, cette méthode, que revêtue d'un voile, qui la couvre en partie, & qui en lui donnant une nouvelle beauté, laisse toujours appercevoir celle qu'elle a d'elle-même.

Voilà ce qu'ils demandent, & pour dire la vérité, ils n'ont pas tort; cet ancien préjugé, que la Philosophie n'avoit rien que d'austère & de rebutant, est entiérement évanouï; on est persuadé qu'elle est encore susceptible des mêmes agrémens que lui avoient autrefois prêté les Platons, les Xenophons, les Cicerons, depuis que nous avons vu les Fontenelles, les Maupertuis, les Voltaires, enchainer auprès d'elle les Graces.

Le premier en étalant à nos yeux le plus grand & le plus charmant de tous les spectacles, les Planètes changées en Mondes, & ce nombre infini d'Etoiles fixes devenues au-

autant de Soleils étrangers, semble être, s'il est permis de se servir de cette comparaison, la Sagesse même qui se joue dans tous ces Mondes.

Le second, pour nous faire connoître celui que nous habitons, en parcourt une infinité d'autres suspendus au dessus de nos têtes, & nous y transporte avec lui; on diroit qu'il n'est pas habitant d'un seul, mais de tous en même tems, c'est leur éloignement différent, leur mouvement inégal dans cet espace immense qui lui servent à régler la figure & à mesurer l'étendue du petit où nous sommes; son stile semble suivre la rapidité de son génie: sans se perdre en detours, sans faire d'apprêt, tout chez lui court à l'évenement, *semper ad eventum festinat*, & *in medias res*....

Le dernier enfin épris & rempli des mêmes beautés qui charmerent Athènes & captiverent Rome, *Vers*

en-

enchanteurs, exacte Priese, nous en a donné comme elles les plus élégans modèles, & comme on y joignoit ensemble les Temples de quelques Divinités, on diroit qu'il a joint le Temple de la Philosophie à celui du Goût.

C'est à ces illustres Auteurs, pour qui la France conservera une reconnoissance aussi durable que sa gloire, & leur nom, que nous sommes redevables de pouvoir aller par des chemins semés de fleurs au Sanctuaire de la Philosophie, on marche avec plaisir sur leurs pas, on est sûr en les suivant d'y être admis; leur art a dissipé le nuage & l'enchantement qui nous le cachoient, & à la place de ce faux merveilleux que son obscurité faisoit respecter, ne nous a plus fait appercevoir qu'un ordre simple, & que sa simplicité même fait admirer.

Ce sont-là les Auteurs dont la Fran-

France aime à prèndre les leçons, *les edifeit*, & ceux qu'elle contemple comme ses vrais modèles; mais on apperçoit ces modèles dans le Pays de la Perfection; & plusieurs font des efforts inutiles, des vœux impuissants pour y être portés; on peut bien prendre & s'approprier, comme il m'est arrivé souvent, leurs expressions, & quelques-unes de leurs phrases, mais il faudroit avoir leur génie, pour les mettre en œuvre, & les enchasser; ce sont de belles & magnifiques bandes de pourpre, comme dit Horace, qui brillent au loin, mais ne servent en effet qu'à deparer tout ce qui les entoure.

Purpureus, latè qui splendeat, &c.

Il est vrai que les Mondes infinis & immenses, au travers desquels ils se sont fait des routes pour en derober les loix, fournissoient eux-mêmes la lumiére, qui éclairoit ces nou-

nouveaux Promethées, & les guidoit, pour ainsi dire, dans leur vol. La régularité constante du cours de ces Mondes sembloit aider encore à les déceler.

Il n'en est pas ainsi du Monde, dans lequel je me suis efforcé de suivre M. W. Ce Monde d'un ordre bien différent, tandis qu'il apperçoit tous les autres, ne s'apperçoit point lui-même, tandis qu'il porte sa lumiére sur tout ce qui l'entoure, est lui-même couvert d'épaisses ténèbres, tandis qu'il saisit & developpe tous les objets; image du Prothée de la Fable, il se joue de tous les efforts que l'on fait pour le saisir & le connoître, tandis qu'il dompte enfin tout, né pour la Liberté, il ne sauroit être dompté lui-même.

C'est dans les sentiers les plus secrets, dans les replis les plus cachés, dans les entrailles enfin les plus profondes de ce Monde que

M. W.

M. W. a entrepris de porter la lumiére.

L'Esprit humain, l'inſtrument de toutes les recherches, eſt devenu l'objet des ſiennes, il l'atteint malgré ſa legereté, il le ſaiſit malgré ſon inſtabilité, il le decompoſe malgré ſa ſimplicité, il l'aſſujettit enfin malgré ſa Liberté.

Beaucoup d'hommes célèbres avoient déja tenté de ſonder ces abymes, & de nous en découvrir les profondeurs, mais aucun que je ſache, n'avoit encore tenté de réduire les connoiſſances obſcures & imparfaites que nous en avons, en Syſtême, & de nous faire voir dans le ſein de la Liberté, & ſouvent du caprice & de l'inconſtance, une uniformité apparente de loix; le diraije, d'en appercevoir & d'en montrer, juſques dans les écarts de l'Imagination, & la bizarrerie de nos ſonges

On jugera ſi M. W. a réuſſi dans ſon

ſon projet, je l'ai déja dit, il ne me ſiéroit pas d'en décider, mon jugement, quel qu'il pût être, ne ſauroit ajouter ou ôter à ſa gloire, & il m'appartiendroit moins qu'à perſonne de toucher en quelque maniére que ce fût à la Couronne, qui lui a été miſe ſur la tête par la main des Graces : Madame la Marquiſe du Chaſtelet, en raſſemblant ſur le plan de M. W. les découvertes éparſes dans tant de bons Livres Latins, Italiens & Anglois, dont elle a formé ſon Livre des Principes de Phyſique, a, pour ainſi dire, conſacré cet illuſtre Auteur.

Des deux Parties dans lesquelles M. W. a partagé ce qui a rapport à l'Ame, je n'ai traité que celle qui eſt fondée ſur l'expérience, comme étant la plus ſenſible, & la plus à portée d'être connue par le retour & la réflexion ſur nous-mêmes, c'eſt auſſi celle que M. W. a traité la premiére, & comme s'il ima-

imaginoit que nous ne sentissions pas encore assez de quelle importance sont ces connoissances qui ont pour base l'expérience, il nous en expose lui-même suivant sa méthode, tous les avantages.

C'est la Psychologie expérimentale, nous dit-il, qui établit & confirme ce que nous avons découvert par la Psychologie raisonnée; c'est elle, qui lui fournit ses principes; à peu près comme nous voions dans la Physique & l'Astronomie un habile Observateur tirer successivement de ses Observations, de quoi établir sa Théorie, & de sa Théorie de quoi apuier ses observations, & par ce double secours s'élever à de nouvelles connoissances, qui lui auroient échappé sans ce concert & cette intelligence. §. 4. 5.

C'est elle de même, qui fournit ses principes au Droit naturel, sur-tout dans cette partie qui nous regarde nous-mêmes; car comment §. 6.

par-

parvenir à connoître nos devoirs à l'égard de notre Ame, si nous n'en connoissons pas parfaitement toutes les facultés ? Connoissance dont la Psychologie expérimentale est la base.

§. 7. C'est elle encore qui les fournit à la Théologie naturelle ; car le moyen de former en nous les notions des attributs Divins, si ce n'est en nous les représentant comme exempts des imperfections attachées à ceux de notre Ame, & s'élançant infiniment au delà des limites dans lesquelles nous sentons que les nôtres sont renfermés.

La Psychologie expérimentale nous donne en effet des notions distinctes de tout ce qui est dans notre Ame, & c'est de ces notions particuliéres & bornées, que nous nous élevons par l'abstraction à de plus générales & de plus sublimes, qui conviennent aux Etres qui ont quel-

quelque rapport & quelque ressemblance avec l'Ame, c'est-à-dire, à l'Esprit en général, & Dieu n'est-il pas un Esprit par excellence?

Il en est de même, ajoute M. W., de la Morale, dont le principal but est de régler nos passions; & qui ne voit pas combien nos perceptions influent sur nos passions, en prêtant des couleurs aux vertus & aux vices, qui en sont l'objet; soit en peignant les premiéres avec tous leurs charmes, les seconds avec toute leur difformité, soit en confondant souvent le véritable caractère des unes & des autres? & qui ne sait pas que les perceptions sont du ressort de la Psychologie expérimentale? §. 8.

A plus forte raison cette Science doit-elle être de la plus grande utilité pour la Logique, puisque les perceptions, comme nous venons de le dire, & les autres operations de l'esprit, le jugement, le raisonne- §. 9.

nement, la différence formelle des notions, l'usage des termes, tout ce qui compose enfin la Logique, apartient en propre à la Psychologie expérimentale; aussi comme c'est d'elle que la Logique emprunte ses principes, est-ce d'elle qu'elle reçoit sa principale lumiére : car le moyen d'entendre parfaitement les préceptes de l'une, si l'on ne connoît à fond la nature de l'autre, de laquelle naissent ces préceptes?

§. 10. Enfin rien n'est plus naturel à l'homme que le desir de savoir, & si tout ce qui peut être connu, est l'objet de ce desir, tout ce que l'homme peut parvenir à connoître devient aussi pour lui la source du plaisir le plus pur, M. W, va même jusqu'à dire que c'est la seule vraie félicité, que l'homme puisse ressentir sur la Terre.

Or est-il une connoissance plus digne de ses recherches, en est-il une qui puisse le flatter davantage, que

que celle qu'il acquiert de lui-même ?

Tout conſpire donc à nous en donner l'amour : le grand interêt que nous avons à nous connoître, & à nous élever par cette connoiſſance à celle de Dieu même ; l'importance de voir dans leurs ſources nos devoirs, & les paſſions qui peuvent nous y porter, ou nous en éloigner, le plaiſir plein d'attraits & de charmes, que l'on trouve à apprendre, plaiſir qui ſemble devoir être plus vif encore, lorſque cette connoiſſance a pour objet, ce qu'il y a de plus parfait dans l'homme ; & qui le rapproche le plus de la Divinité, ſon Ame.

J'ai cru pouvoir inſerer ici ce que M. W. nous a dit des avantages de la Pſychologie expérimentale, afin de n'être point arrêté dans la ſuite, par un éloge qui placé au milieu des matiéres, pourroit en inter-

rompre l'ordre, & pour ainsi dire la marche, & par-là même paroître deplacé.

Il me reste à dire un mot du stile; il n'y en a, comme je l'ai déja dit, aucun dans M. W. & tout le monde sait que ce grand Philosophe, uniquement occupé des choses, & de sa méthode, ne s'embarasse ni des mots dont il pourroit se servir pour exprimer les unes, ni des ornemens dont il pourroit embellir l'autre, nul choix dans l'expression, nulle liaison dans le discours, c'est un champ partagé à la vérité en compartimens, mais qui ne présente par-tout que des sables, des rochers & des épines. A cet assemblage sauvage d'expressions Latines & Grecques confondues sans choix, il a donc fallu substituer un style de quelque couleur qu'il fût.

J'ai cru devoir préferer le plus simple, & celui de la conversation; c'en est une en effet que je fais a-

vec

vec la perſonne à qui j'ai d'abord addreſſé cet Eſſai. Cette forme m'a paru de toute façon la plus commode & la plus avantageuſe, par la liberté qu'elle donne de pouvoir expliquer d'une maniére plus naturelle, plus aiſée & plus familiére les détails des petites choſes, où il faut entrer. Car enfin on peut nommer ainſi les connoiſſances qui ſe rapportent à l'Entendement, *admiranda tibi levium ſpectacula rerum.*

Que ſi l'on eſt étonné, que tandis que cette faculté la plus précieuſe qui ſoit en nous, s'élève à la connoiſſance des choſes les plus ſublimes, la connoiſſance que l'on a d'elle, lors qu'on veut l'approfondir, ſe borne, pour ainſi dire, à des minuties, voilà, peut-on dire, le prodige, & en même tems le remède à notre orgueil; que ſi l'on y trouve encore à redire, ce prétendu reproche intereſſe plus M. W.

 que

que moi, qui n'ai fait que ſuivre ſes idées, & il eſt plus en état d'y répondre que perſonne. *

* Afin que ceux qui pourroient avoir la curioſité de comparer cet Eſſai avec l'Original puſſent le faire ſans embarras, on a ajoûté à la marge la Note du Paragraphe du Livre de M. W. auquel chaque Article de cet Eſſai doit répondre, & la traduction du Titre Latin qu'il y a mis lui-même.





PSYCHOLOGIE, OU TRAITÉ SUR L'AME,

Qui comprend les Connoissances que nous en avons par le secours de l'Expérience.

DE LA PSYCHOLOGIE EN GENERAL.

LEs Sciences ont leurs mystères, & ces mystères consistent souvent dans les mots. Comme celui qui sert de Titre à ce petit Ouvrage, peut & doit même paroître extraordinaire, il est bon de commencer par l'expliquer: ne conviendroit-il pas même, pour me rapprocher davantage du ca- Definition de la Psychologie.

ractère de l'Auteur, dont je me propose de développer les idées, de dire que ce mot *Psychologie* est composé de deux mots Grecs, dont l'un signifie *ame*, & l'autre *discours*, comme si l'on disoit *Discours sur l'Ame*. Cette façon de parler en même tems plusieurs Langues fait souvent dans certains pays un merveilleux effet.

La PSYCHOLOGIE n'est donc autre chose que la connoissance de ce qui a rapport à l'Ame.

Nous parvenons à connoître l'Ame de deux maniéres, ou guidés par l'Expérience, en examinant tout ce que nous éprouvons qui se passe dans notre Ame, ou aidés par le raisonnement, en expliquant & en développant ce que la Raison nous fait connoître de notre Ame; delà le partage de la Psychologie, en *Psychologie expérimentale* & en *Psychologie raisonnée*, celle-là fondée sur l'expérience, comme je viens de le dire, & celle-ci sur le raisonnement: je ne me sers pas ici du mot Grec *Empirique*, que M. W. emploie au lieu de celui d'*expérimentale*; ce mot dans notre Langue pourroit faire naître des idées différentes de celles,

Il y a deux sortes de Psychologie.

qu'il

qu'il convient de se former des leçons d'un si grand Maître.

DE LA PSYCHOLOGIE EXPERIMENTALE.

LA Psychologie expérimentale est la Science d'établir à l'aide de l'Expérience les principes par lesquels on peut expliquer tout ce qui arrive dans l'Ame. §. 1. Definition de la Psychologie expérimentale.

On voit assez par son nom seul, qu'elle a pour base cette expérience fine & délicate, qui nous fait saisir les opérations de notre Ame, l'ordre dans lequel elles se font, leur uniformité, ou leur différence, leur rapport & leur dépendance.

Redevables de mille découvertes à l'expérience, il convenoit en quelque façon, qu'après l'avoir employée si utilement pour surprendre une partie des secrets de la Nature, nous nous en servissions pour épier & pour pénétrer ceux de l'Ame; ce que l'on n'auroit presque pû penser, M. W. l'a tenté, cette même expérience, ce grand instrument qui demande des yeux si perçants, & des mains si habiles, il a osé

l'appliquer à l'Ame même, il l'a soumise comme le reste de la Nature à un examen, & l'a assujettie à des loix : entrons à sa suite dans ce labyrinthe, & tâchons de saisir le fil qu'il nous présente pour y marcher.

CHAPITRE PREMIER.

De l'existence de l'Ame.

Fondement de la connoissance que nous avons de l'existence de notre Ame.

IL ne faut pas chercher ailleurs que dans nous-mêmes la preuve de notre existence; nous sentons que nous pensons, que nous avons des idées des choses qui sont hors de nous, soit qu'elles existent, soit qu'elles n'existent pas.

Je dis que ce sentiment seul, qui est en nous, & que nous ne saurions guères contredire sincérement, devient la preuve de notre existence.

Il faut remarquer, qu'il ne sauroit s'agir ici que de deux choses : la premiére de nous assûrer qu'il est en nous un sentiment; la seconde, que ce sentiment ne sauroit exister, qu'il ne devien-

vienne en même tems la preuve de notre existence.

§. 12. 13. 14. Preuve de cette Existence. Pour nous convaincre qu'il est en nous un sentiment, il nous suffit de faire attention à nos perceptions; nous sentons à chaque instant que nous en avons, ou s'il étoit possible que nous en doutassions, nous sentons au moins que nous doutons, voilà donc un sentiment de l'un ou de l'autre côté; sentiment de nos perceptions, si nous convenons que nous avons des perceptions, comme nous ne saurions en disconvenir en effet; ou sentiment de notre doute, si nous doutons de nos perceptions; nous sommes donc convaincus, qu'il est en nous un sentiment quelqu'il soit.

Or nous ne saurions être convaincus de l'existence de ce sentiment, que nous ne le soyions de la nôtre, puisqu'autrement il s'ensuivroit, qu'un Etre auroit une qualité, celle du sentiment dont nous venons de parler, avant qu'il existât; ce qui est absurde.

Il est donc vrai de dire que ce sentiment seul qui est en nous, est une preuve de notre existence.

§. 15. Le même raisonnement que nous ve-

Degré de certitude de la connoissance que nous en avons.

venons de faire sur le doute; qui auroit pour objet ce sentiment, revient ici, puisqu'il seroit certain au moins que nous doutons, & qu'il est impossible, qu'on dise d'un même Etre, qu'il doute, & qu'il n'existe pas.

Or est-il rien de plus certain que ce qui est établi par notre doute même? Ce degré de certitude est si grand, que l'on ne sauroit en concevoir au dessus.

§. 16. Ce que nous connoissons avec la même évidence que notre existence même.

De là il résulte, que toutes les verités inferées par des Syllogismes, dont les prémisses sont ou des propositions si évidentes par elles-mêmes, qu'elles ne sauroient être démontrées, ou des jugemens clairs & intuitifs, fondés sur le sentiment & l'expérience; nous deviennent de la même évidence que notre existence même; car si nous examinons bien quel est le fondement de la certitude que nous avons de celle-ci, nous trouverons qu'elle n'en a d'autre en effet, que ce Syllogisme.

Tout Etre qui a un sentiment de soi, & des choses qui existent hors de soi, existe lui-même,

Or est-il que nous avons un sentiment de

de nous, & des choses qui existent hors de nous : Donc nous existons.

Comme nous n'acquiesçons à cette conclusion, que parce que la premiére proposition est un principe de raison, dans lequel nous appercevons deux choses si essentiellement liées, que la notion de l'une renferme la notion de l'autre, la notion du sentiment, celle de l'existence qui la suppose ; parce que dans la seconde nous ne faisons qu'affirmer de nous un sentiment, que nous éprouvons être véritablement en nous, & qui y est si clairement, que le doute même que nous en aurions, en deviendroit une nouvelle preuve, il s'ensuit que tout ce que nous verrons inferé par des Syllogismes, dont les propositions auront ces mêmes qualités, ou seront si évidentes qu'elles ne pourront être démontrées, deviendra pour nous de la même évidence, que notre existence même.

Il importoit, dit M. W., de rechercher ainsi la maniére, dont nous parvenons à être certains de notre existence, afin de juger des conditions nécessaires, pour connoître quelque chose,

se, avec la même évidence, que nous connoissons cette existence; & établir, autant qu'il est possible, le degré distinct de l'évidence que nous en avons.

§. 17. Quelle est l'évidence de la Démonstration.

Il s'ensuit donc encore, que tout ce que l'on nomme *Démonstration*, est pour nous de la même évidence, que cette existence même; puisque la véritable démonstration, car il ne s'agit ici que de celle-là, n'admet que des définitions qui représentent la chose même, des expériences évidemment certaines, des axiomes & des propositions déja démontrées; & ces principes étant les mêmes, que ceux qui nous convainquent de notre propre existence, le noeud qui les lie étant le même, il n'est pas étonnant, qu'ils produisent en nous une certitude égale à celle que nous avons de cette existence.

§. 18. Des Vérités Géométriques.

Il faut dire la même chose des Vérités Géométriques, que nous appercevons au flambeau de la Démonstration, & qu'il est impossible que nous concevions comme il faut, sans éprouver qu'elles forcent, comme malgré nous, notre acquiescément.

M.

M. W. remarque avec raison, qu'il ne s'agit toujours ici, que des véritables démonstrations, telles qu'Euclide & quelques anciens Géomètres nous en ont donné. Car il avoue que quelques Modernes ont souvent pris pour principes de démonstration, des choses qui ne sauroient s'accorder avec les règles de la démonstration, ni souvent même avec la Vérité.

Ce Principe qui dans nous sent qu'il pense, qu'il a des idées des choses qui sont hors de lui, s'appelle, Ame, ou Esprit. §. 20. Définition de l'Ame.

Il est évident par tout ce que nous venons de dire que l'Ame existe. §. 21. Son existence.

Il ne l'est pas moins que nous connoissons l'existence de notre Ame, avant de connoître celle de notre Corps; car en supposant que nous doutions de l'existence de celui-ci, nous sommes au moins certains de ce doute, & nous le devenons par ce doute, de l'existence de notre Ame, tandis que nous doutons encore de celle de notre Corps. §. 22. Elle nous est connue avant celle du Corps.

C'est là sans doute ce qui a fait dire à M. Descartes, que l'Ame nous est plus connue, que le Corps, parce que

lors

lors même qu'elle doute de l'existence de celui-ci, elle est assurée par ce seul doute qu'elle existe, entant qu'elle pense.

M. W. n'a pas oublié de remarquer, que la pensée de M. Descartes est vraie dans ce sens-ci, savoir que la première chose que nous connoissons certainement, lorsque nous doutons encore de toutes les autres, a rapport à l'Ame & non au Corps.

CHAPITRE II.

De la manière de parvenir à la connoissance de l'Ame.

POUR parvenir à la connoissance de l'Ame, il faut commencer par connoître nos pensées; nos pensées renferment essentiellement la *Perception*, & ce que M. W. nomme après M. Leibnitz *Apperception*.

Expliquons tous ces mots.

§. 23. Défini- *Penser*, dit M. W., c'est se représenter un objet & avoir le sentiment de

de l'idée qui le représente, par conséquent,

La *Pensée* est l'action par laquelle l'Ame se représente un objet & le sentiment qu'elle en a. Ainsi lorsque je me représente un Roi qui par l'assemblage de toutes les vertus fait douter à l'Univers si ses Peuples lui sont plus chers, qu'il ne l'est lui-même à ses Peuples & qu'à cette image si belle, je joins le sentiment que j'en ai, je pense à un vrai Souverain, & digne par-là même du nom de *bien aimé*. tion de la Pensée.

Car, comme nous venons de le dire, il faut deux choses pour la pensée, la représentation de l'objet, & le sentiment que l'ame a de cette représentation.

La *Perception* n'est autre chose, que l'action par laquelle l'Ame se représente un objet. §. 24. Définition de la Perception.

L'*Apperception* est ce que nous avons nommé jusqu'ici sentiment, cette conviction que l'Ame a qu'elle pense, qu'elle a des idées, car, comme dit la Fontaine, §. 25. De l'Apperception.

Sur tous les animaux enfans du Créateur,

J'ai le don de penser, & je sai que je pense.

Ce

Ce que Mrs. Leibnitz & W. appellent *Apperception*, M. Descartes l'appelle en Latin *Conscientia*, qu'il n'est pas nécessaire de traduire; c'est cette Science, si l'on peut parler ainsi, que l'Ame a qu'elle pense.

La crainte que j'ai eu de me servir du mot d'*apperception*, ou de *conscience*, & la difficulté que je trouvois à ajuster par-tout celui de Science aux idées de M. W. m'ont fait préferer le terme de sentiment, qui peut être nouveau dans le sens où je l'emploie, mais M. W. prétend que l'on est en droit de s'approprier certains mots, pourvû qu'on les définisse.

§. 26. 27. 28. Maniére de parvenir à la connoissance de l'Ame. Reprenons maintenant: pour parvenir à la connoissance de l'Ame, il ne faut faire que ce que nous faisons pour parvenir à connoître les autres êtres: nous observons d'abord ce que nous remarquons être dans ces êtres, & de ces observations, nous en tirons par le raisonnement des premiéres conséquences, qui nous ménent ensuite à d'autres plus éloignées.

En suivant l'esprit de cette méthode, nous remarquons que notre Ame se représente des objets, & qu'elle a

le

le sentiment & la conviction de cette représentation, donc elle pense; ses pensées renferment essentiellement la représentation d'un objet, & le sentiment de cette représentation, donc pour parvenir à connoître l'Ame, il faut connoître la pensée, & pour parvenir à connoître la pensée il faut considerer non seulement de quelle maniére l'objet nous est représenté, mais encore les changemens qui arrivent à l'Ame lors de cette représentation.

Cette représentation est liée, comme nous avons dit, avec la perception; la perception dépend des impressions ou changemens que les objets sensibles font sur nos Sens, qui sont les organes par lesquels ces impressions ou changemens passent jusqu'à l'Ame.

Il est donc à propos d'examiner avant toutes choses la perception, & de traiter des Sens, c'est ce que nous allons faire dans les deux Chapitres suivans.

CHA-

CHAPITRE III.

De la différence formelle des perceptions.

§. 30. Quel est le fondement des perceptions claires & obscures.

LA différence formelle des perceptions se prend de la maniére dont nous connoissons les objets.

Il est hors de doute, que lorsque nous percevons un objet, nous sentons, ou que nous pouvons le distinguer de tous les autres, que nous percevons en même tems; ou que nous ne saurions l'en distinguer: que le même objet, par exemple, vû en plein jour, ou aux approches de la nuit, fera sur nous des impressions bien différentes; & que dans la premiére de ces suppositions nous distinguerons aisément ce qu'il a de semblable avec d'autres objets, & ce qui l'en fait différer, & que dans la seconde nous ne saurions distinguer ni l'un ni l'autre, ou nous ne le distinguerons qu'avec peine.

Il est donc vrai de dire qu'il est des perceptions claires & qu'il en est d'obscures.

Si

Si ce que nous percevons, nous le percevons de maniére que nous puissions le reconnoître, ou le distinguer des autres choses que nous percevons en même tems, c'est une perception claire; telle est celle que nous avons d'un arbre que nous voions en plein jour, ou de la chaleur que nous sentons en touchant une pierre échauffée par les rayons du Soleil, ou par le feu. §. 31. Définition de la perception claire.

Que si nous ne pouvions ni le reconnoître ni le distinguer, c'est ce que l'on nomme perception obscure; telle est celle que nous avons d'un objet que nous ne voions que de loin. §. 32. De l'obscure.

Rien n'empêche cependant que dans un objet, dont nous n'aurons qu'une perception obscure, à cause de son éloignement, de sa petitesse, ou du defaut de jour & de lumiére, il ne se trouve quelque chose que nous puissions percevoir clairement; ainsi, quoi que nous ne puissions distinguer, la sorte d'animaux que nous appercevons au loin dans une vaste Campagne, nous distinguerons cependant leur mouvement, leur grandeur, telle qu'elle a coutume de paroître dans l'éloignement §. 33.

ment, leur couleur blanche ou noire qui devient quelquefois sensible par les autres objets d'une différente couleur qui les entourent, & dans cette supposition nous aurons une perception claire du mouvement, de la grandeur, de la couleur, quoi que nous n'en ayions qu'une obscure de la chose.

§. 34. Et comme l'Ame perçoit ce qui est en elle, & par conséquent les perceptions claires & obscures qu'elle a, rien n'empêche encore qu'elle n'ait une perception claire de sa perception obscure même, dans ce sens qu'elle sent, qu'elle est convaincue, & qu'elle voit clairement enfin, qu'elle ne perçoit cet objet que d'une maniére confuse.

§. 35. & 36. Ce que la lumiére est à l'égard de l'œil; la perception claire l'est à l'égard de l'Ame, en sorte qu'il est vrai de dire, que comme nous n'appercevons les objets materiels, qu'à l'aide de la lumiére, nous ne distinguons aussi, comme il faut, les choses que nous percevons, qu'à l'aide de cette clarté, qui se répand sur nos perceptions: avec elle tout est lumiére, sans elle tout est ténèbres & obscurité; avec elle nous marchons d'un pas sûr dans

la

la connoiſſance des objets, ſans elle nous n'allons qu'en tâtonnant, & notre tâtonnement toûjours mêlé de fatigues & de peines aboutit le plus ſouvent à l'erreur.

Lorſque nous percevons clairement un objet, il eſt certain, ou que nous pouvons diſtinguer toutes les parties, dont il eſt composé, & les expliquer en détail, ou qu'il nous ſeroit impoſſible de les diſtinguer & de les expliquer: nous voyons, par exemple, que nous diſtinguons dans un Arbre, le tronc des branches, les branches des feuilles, les feuilles des boutons, & que nous faiſons remarquer ſans peine toutes ces différentes parties de l'Arbre à un enfant à qui nous voulons en donner des Idées; nous voyons au contraire que quoi que nous percevions clairement la couleur de l'or, que nous la diſtinguions de la couleur verte d'une prairie, d'une feuille, que quoique nous diſtinguions de la même manière les différentes ſortes de jaune ou de verd, il nous ſeroit pourtant impoſſible d'expliquer ce qui différencie toutes ces couleurs entre elles.

§. 37. Quel eſt le fondement des perceptions diſtinctes & confuſes.

On peut donc diſtinguer deux per- §. 38.

cep-

Ce que c'est que la perception distincte. ceptions claires, les unes distinctes, dont nous pouvons decomposer en quelque façon & montrer les différentes parties ; telle est la percepetion que j'ai d'un Arbre, d'une maison, d'un homme; les autres confuses, desquelles nous ne saurions rien dire, quelque effort que nous fassions, que le nom qui les exprime, telles sont les couleurs, les odeurs &c.

§. 39. Ce que c'est que la confuse.

§. 40. Différence de la perception partielle & de la composée. On distingue encore la perception, en perception partielle, & perception composée; on nomme partielle celle qui est renfermée dans la perception d'un autre objet, & composée celle qui en renferme plusieurs partielles: la perception que j'ai d'un arbre, par exemple, est une perception composée, & celle que j'ai du tronc, des branches, des feuilles qui sont les parties qui composent l'Arbre, sont des perceptions partielles; la perception que j'ai de la feuille devient à son tour une perception composée, si je la considère separément, & celles que j'ai de la couleur de cette feuille, de sa substance, de son tissu, des petites fibres qui le forment, sont des perceptions partielles.

De

De la même maniére les perceptions que j'ai de la couleur & de la pesanteur de l'or sont partielles, & celles de l'or, composées: par où l'on voit que l'on nomme perceptions partielles non seulement celles qui représentent les parties, dont un objet est composé, mais encore celles qui représentent ses déterminations, sa qualité, & sa quantité.

Ainsi comme l'on distingue dans les choses mêmes qui ont rapport à l'Ame, plusieurs déterminations, rien n'empêche que la premiére perception que nous avons de ces choses, ne soit resolue, & comme divisée en perceptions partielles.

§. 41. Ce qui donne de la clarté à nos perceptions.

Ce sont les perceptions particuliéres, qui rendent la composée distincte; car pourquoi la perception que j'ai de l'Arbre est-elle distincte, si ce n'est parce que je perçois clairement le tronc, les branches, les feuilles qui le composent? puisqu'il est vrai, que si je ne pouvois discerner clairement toutes ces parties les unes des autres, ma perception ne seroit point distincte en effet.

§. 42.

C'est par le nombre des choses qui

ſont perçues diſtinctement dans un objet, que l'on juge des différens degrés de la perfection d'une perception. Plus nous percevons clairement de parties ou déterminations dans un objet, & plus la perception que nous en avons eſt diſtincte.

§. 43. Perception totale.

Outre la perception compoſée, on en diſtingue encore une qui a ſous elle, de même que la compoſée, des perceptions partielles, à l'égard deſquelles elle peut être regardée comme un tout: c'eſt pourquoi on la nomme perception totale; telle eſt la perception que nous avons du Spectacle, laquelle renferme celle du Théatre, des loges, des Acteurs; & la perception que nous avons de la Gallerie de Verſailles, laquelle comprend celles des Peintures, des Statues, des vaſes, des glaces, de ce peuple immenſe de Courtiſans &c.

§. 44. Ce qui la rend diſtincte.

Il faut dire encore de cette derniére perception, ce que nous avons dit de la compoſée, qu'elle eſt d'autant plus diſtincte que les idées partielles qu'elle comprend, ſont claires elles-mêmes.

Différence de la perception

Toutes ces perceptions ne ſont que l'action de l'Entendement même, par lequel il ſe repréſente un objet. Car il

il faut bien distinguer la perception de l'idée ; la perception est cette action de l'Entendement dont nous venons de parler, & l'idée est l'image qui est produite par cette action : de maniére que toutes les fois qu'un objet est représenté à l'esprit, on peut y distinguer ces trois choses, 1. l'action de l'esprit par laquelle se fait cette représentation, & c'est la perception, 2. la représentation même ou l'image, & c'est ce que l'on nomme l'idée, & 3. la conviction ou le sentiment que M. W. nomme *apperception*. & de l'idée.

Pour rendre cette distinction encore plus sensible, j'entre dans un petit détail, qui fait entrevoir en même tems le systême de M. W. sur l'Ame dans les circonstances, où nous l'examinons.

Pour cela il faut supposer,

1o. Que comme il est des loix pour les Corps mis en mouvement, il en est aussi pour les Sensations, lors qu'elles sont excitées par un objet sensible.

2o. Que la premiére de ces loix est, qu'un objet sensible ne sauroit produire un changement dans quelqu'un des organes de nos Sens, qu'il ne fas-

ſe en même tems un changement dans notre Ame.

On appelle ici *changement*, ce mouvement ou cette impreſſion que fait un objet materiel ou ſenſible ſur nos organes ; impreſſion à laquelle en répond une autre toute ſemblable dans notre Ame.

3o. Que l'Ame a en elle la puiſſance de ſe repréſenter tout l'Univers : ceci a encore beſoin d'être expliqué, car on ne prétend pas qu'elle ſe le repréſente tout en même tems, mais ſeulement qu'elle a le pouvoir de s'en repréſenter quelques parties clairement, & de ſe le repréſenter ſucceſſivement en effet, à meſure que chacune des parties ſenſibles qui le compoſent, ſe trouve dans la ſphère d'un de nos Sens, & à portée d'agir ſur leurs organes.

Toutes ces ſuppoſitions faites, il eſt aiſé de voir ce qui arrive dans l'Ame, lorſqu'un objet ſenſible vient à produire, pour me ſervir des mêmes termes, un changement ſur un de ſes Sens ; prenons celui de la Vue.

Auſſi-tôt que l'organe de ce Sens eſt frappé, l'Ame conformément à cette loi

loi que nous venons de ſuppoſer, s'en forme une image, l'action par laquelle elle la forme, ſe nomme *perception*, & l'image ſe nomme *idée*.

Il y a encore ici une obſervation à faire. §. 48.

Cette image conſerve toujours le nom d'Idée, tandis qu'elle ne repréſente que tel objet particulier, ſans s'attacher à ce que cet objet a de commun avec les autres de ſon eſpèce.

Mais ſi elle repréſente les déterminations ou qualités qui ſont communes à cet objet avec les autres individus de ſon eſpèce, elle perd alors le nom d'Idée, & prend celui de *Notion*. §. 49. Ce que c'eſt que la Notion.

Rendons encore cela plus clair, s'il eſt poſſible, par un exemple.

L'idée eſt l'image de Jacques ou de Pierre regardés en particulier, & comme tels; & la notion l'image de Jacques ou de Pierre conſiderés par les attributs qui leur ſont communs avec les autres hommes, ou l'image de ces attributs mêmes.

La même différence que nous avons dite devoir être miſe entre les perceptions, il faut la mettre entre

les notions, & comme M. Leibnitz celui qui le premier a saisi toutes ces nuances des idées, & après lui M. W. se servent plus communémens du nom de notions, & ne se servent même presque que de ce nom, il sera bon à leur exemple d'apliquer ici plus en détail aux notions, ce que nous avons déja dit en grande partie des perceptions; nous prendrons cet article de celui de la Logique de M. W. où il nous renvoie ici, & nous y ajouterons seulement une ou deux de ses réflexions sur le moyen d'acquerir des notions distinctes.

CHAPITRE IV.

Des Notions.

§. 50. Définition de la Notion. ON entend par *Notion*, ainsi que nous venons de le dire, la représentation qui se fait dans l'Ame d'un objet avec les déterminations qui lui sont communes avec plusieurs individus. Ainsi les images que je me fais de quelque objet que ce soit, vû sous

ſous ces rapports qui lui ſont communs avec d'autres objets, ſont autant de notions.

Comme nous acquerons par les Sens, les notions des objets qui ſont hors de nous, les notions, par exemple, de la lumiére & des couleurs par la Vue, celles du ſon par l'Ouïe, & ainſi des autres, il importe de faire la plus grande attention aux images que nous retracent les Sens, & d'y diſtinguer avec ſoin les rapports, par leſquels l'objet qu'elles repréſentent convient avec d'autres objets, & ceux par leſquels il en differe, les endroits, ſi l'on peut parler ainſi, qui font la reſſemblance & ceux qui font la différence ou la diverſité.

C'eſt cette différence, qui n'eſt jamais plus ſenſible, que lorſqu'on a écarté ce qu'il y a de ſemblable, qui rend nos notions plus ou moins claires, à proportion qu'elle eſt plus ou moins connue elle-même.

Si la notion que nous avons ſuffit pour nous faire reconnoître l'objet qui nous eſt préſenté, nous diſons qu'elle eſt claire; telle eſt la notion que nous avons des couleurs. De la notion claire.

De l'obscure.

Que si elle ne sufit pas, pour nous le faire distinguer, nous la nommons obscure; telle est la notion que nous avons d'un homme, d'un arbre, d'une plante, que nous voyons sans pouvoir nous rappeller, si ce sont les mêmes que nous avons vûs ailleurs, & dans un autre tems, & que l'on appelle d'un tel ou tel nom.

Cette obscurité a encore différents degrés, car, pour me servir des mêmes exemples, cet homme, cet arbre, cette plante ont bien quelque chose de l'air, de la figure, de la forme de ceux que nous avons vûs auparavant, mais nous ne saurions dire certainement, si la ressemblance est parfaite, & si c'est en effet le même homme, le même arbre, la même plante.

De la claire distincte & claire confuse.

La notion claire se distingue comme la perception, en claire distincte, ou claire confuse. Nous avons une notion de la premiére espèce, lorsque nous pouvons expliquer les caractères distinctifs d'un objet, & parvenir à le faire connoître, parce que nous disons de ces caractères; telle est la notion que nous avons d'une montre, dont nous pouvons donner du moins quelque connois-

noissance, ne fût-ce qu'en disant que c'est une machine qui sert à nous marquer par une aiguille tournante l'heure du jour ou de la nuit qu'il est: la notion de la seconde espèce se borne à la connoissance de la chose même, & ne sauroit aller jusqu'à pouvoir la désigner par ses caractères; telles sont les notions que nous avons des couleurs.

Il y a donc cette différence entre la notion distincte, & la notion confuse, que l'on peut donner une idée de la premiére, & la faire comprendre par des paroles, qui l'expliquent & la représentent en quelque façon, au lieu que l'on ne sauroit en donner de la seconde que par l'objet même: quelque chose que vous disiez vous ne ferez jamais entendre à un aveugle, ce que c'est que le rouge ou le blanc.

De la complette & incomplette.

Cette notion claire distincte se partage encore en complette, & incomplette: elle est complette si les caractères que l'on remarque en un objet suffisent pour le faire distinguer de tous les autres; telle est la notion que j'ai du Cercle, lorsque je me le représente comme une figure terminée par une ligne courbe, qui se retourne elle-même,

même, & dont tous les points sont également distants d'un autre, que l'on appelle Centre.

Elle est incomplette, si l'on ne donne pas à un objet tous les caractères qui le distinguent, mais seulement quelques-uns de ceux qui aident à le faire distinguer des autres : comme quand Descartes définit le Corps une substance étendue, notion, dit M. W. qui ne le distingue point de l'espace que les Cartésiens croient aussi par la même raison ne pas différer du Corps.

De l'adéquate & inadéquate.

Enfin on la nomme adéquate, ou inadéquate; adéquate, si la connoissance que j'ai des marques & des caractères qui différencient un objet, est elle-même claire & distincte; telle est la notion du Cercle que je viens de rapporter : si à la connoissance que j'ai des caractères qui le distinguent j'y joins des notions distinctes de ces caractères mêmes, de la ligne courbe, du centre, de la distance &c. elle est inadéquate, si la connoissance que j'ai de ces caractères, n'est que confuse, comme il arrive souvent dans les définitions, dont tous les mots ne sont pas

pas assez expliqués, pour donner des notions claires.

Tels sont les différens degrés de perfection que peut avoir la notion; elle est claire, si elle représente clairement son objet; distincte, si elle le représente avec des caractères; complette, si ces caractères suffisent pour le faire distinguer; adéquate enfin si la connoissance de ces caractères est elle-même distincte.

Il ne faut pas omettre ici une chose qui fait beaucoup à la gloire de M. W. auprès de ceux qui s'y connoissent; il semble avoir craint qu'on n'estimât pas assez tout ce qu'il dit des notions, s'il se donnoit pour en être l'Auteur, tant il a soin d'avertir que toute cette grande découverte, qu'on peut regarder comme l'analyse de nos pensées, n'est due qu'à l'illustre M. Leibnitz.

Au reste il est facile de voir par tout ce que nous venons de dire des perceptions, des idées, des notions, que ces trois choses se tiennent par un lien naturel & indivisible; que la perception & l'idée sont la même chose considerée de deux points de vue différents; l'une

tant que l'action de l'esprit qui se représente un objet, & l'autre la représentation même de cet objet; que l'idée devient de la même maniére une notion, ou la notion une idée suivant les différents rapports, sous lesquels nous les voyons; & que nous passons presque imperceptiblement de l'une à l'autre, de l'idée de l'individu à la notion de l'espèce, de celle de l'espèce à celle du genre, & dans ce dernier ordre d'un genre à l'autre; par exemple, de l'idée d'un triangle rectiligne tracé sur le papier, à la notion d'un triangle rectiligne en général, de celle-ci à celle du triangle, qui en est le genre, de celle du triangle à la figure qui est un autre genre supérieur & plus étendu; on voit qu'il ne s'agit dans tout ce passage que de changer, ou ôter la forme ou le nombre des lignes.

Moyens de parvenir à la notion distincte. Aussi est-ce un des moyens, que propose M. W. pour parvenir à la notion distincte; savoir de remarquer dans chaque objet ce qu'il a de particulier & de commun, & dans ce dernier ordre de remonter jusqu'aux genres les plus éloignés.

Il

Il en est encore un autre, que nous avons déja comme indiqué, lorsque nous avons divisé plus haut les perceptions, en perceptions partielles & composées; c'est d'analyser, pour ainsi dire, chaque objet, & les parties qui le composent, & de porter toujours plus avant cette analyse jusqu'à ce que l'on soit parvenu à avoir des notions distinctes, & qui ne laissent plus de doute à l'esprit: de faire enfin, à l'égard de tous les objets de notre connoissance, ce que nous faisons avec le secours du Microscope à l'égard de ceux qui sont sensibles, & dont nous sommes parvenus à connoître la nature, & la composition, dès que nous avons pu en appercevoir les parties, qui les composent, leur figure, leur situation & leur tissu: c'est ainsi que l'on a découvert, que la moële dans les plantes, n'est qu'un amas de petites vésicules; que la brulure que nous fait l'ortie, lorsque nous la touchons, n'est causée que par un tissu d'aiguilles très-fines, dont elle est herissée, &c.

Comme ce sont les parties, ou ce que nous avons nommé les caractères

distinctifs d'un objet qui rendent les notions que nous en avons plus ou moins claires, suivant que ces parties, ces caractères sont plus ou moins connus; ainsi ce sont ces notions plus ou moins claires, qui rendent nos connoissances plus ou moins parfaites; car
§. 51. qu'est-ce que connoître un objet, Dieu par exemple, si ce n'est acquérir la notion ou l'idée de cet objet, des attributs qui font son essence divine? & qu'entendons-nous par *connoissance*,
§. 52. sinon cette action de l'Ame, par laquelle elle acquiert cette notion ou cette idée? enfin qu'appellons-nous en nous faculté de connoître, sinon cette
§. 53. te faculté de l'Ame par laquelle nous acquerons les idées & les notions des choses?

Ce que c'est que connoître, & la connoissance.

C'est cette différence d'idées & de notions confuses & distinctes dont nous
§. 54. venons de parler, qui fait que l'on distingue dans l'Ame quoi que simple, deux parties, l'une inférieure à laquelle appartiennent les idées obscures & confuses, & l'autre superieure, qui
§. 55. forme les idées & les notions distinctes.

CHA-

CHAPITRE V.

Des Sens.

Nous avons dit que pour parvenir à connoître la pensée, il falloit connoître non seulement la perception ou la représentation qui renferme la pensée, mais encore le changement qui survient à l'Ame par cette perception ou représentation; car les perceptions étant regardées comme autant de modes, qui constituent l'état de l'Ame, il s'ensuit que ces changemens & ces revolutions continuelles de perceptions en causent de même dans l'état de l'Ame.

Nous avons dit en même tems que ces changemens de l'Ame en supposoient auparavant dans les Sens, qui sont les organes, par où passent jusqu'à elle les impressions des objets matériels & sensibles qui sont dans le monde; mais pour proceder avec plus d'ordre, il est bon de faire en quelque maniére à l'égard du Corps le domicile

le des Sens, ce que nous avons fait à l'égard de l'Ame; d'examiner si nous avons quelque notion du Corps, quelle est cette notion, & comment nous parvenons à l'acquerir.

§ 56. Comment nous parvenons à connoître notre Corps.

Nous savons à n'en pouvoir douter, que nous avons des perceptions des objets sensibles qui existent dans l'Univers, & nous remarquons que nous ne les avons qu'au moyen d'une impression, d'un changement, que ces objets font sur un Corps; que nous n'avons, par exemple, la perception des objets qui envoient la lumiére, ou de ceux qui affectent par le toucher, qu'au moyen de l'impression que font les premiers sur l'œil; & les seconds sur quelque partie du Corps, puisqu'il est vrai que nous cessons de percevoir ces objets, dès que nous suspendons cette impression, ou en fermant l'œil, ou en écartant cette partie du Corps qu'ils touchoient.

Voilà donc deux différens Corps, l'un qui fait l'impression & le changement, l'autre qui reçoit cette impression & ce changement, & il ne dépend pas de nous de ne pas sentir cette différence.

Nous

Nous remarquons encore que ce changement ou cette impreſſion eſt la ſeule raiſon qui puiſſe nous faire comprendre pourquoi nous percevons des objets ſenſibles exiſtants hors de nous, & que nous les percevons tels ou tels, & que par conſéquent la perception que nous avons des objets matériels & ſenſibles dépend des changemens qui arrivent à ce Corps. Ce rapport, cette dépendance eſt encore un de ces points, que l'on ne ſauroit nier, & dont nous ſentons en nous-mêmes la vérité. §. 57. Les perceptions dépendent du Corps.

Or ce Corps d'où dépendent les perceptions que nous avons des objets ſenſibles ou matériels exiſtants hors de nous : c'eſt ce que nous appellons notre Corps. §. 58.

Il eſt donc vrai de dire que nous avons une notion de notre Corps, quelle que soit cette notion, car il n'eſt pas néceſſaire ici qu'elle ſoit diſtincte ; & que ſi les perceptions ſuppoſent un changement qui les fait naître, & ce changement, des Corps qui le font, ce même changement ſuppoſe auſſi un Corps où il arrive.

Voilà donc l'ordre & l'enchaînement qu'il faut établir ; nous perce-

vons

vons des objets sensibles, nous ne les percevons que par le changement que leur action fait sur nous. La perception des objets matériels nous mene donc en même tems à connoître, & leur existence, & celle de notre Corps.

§. 59. Ce qu'on entend par un Corps présent.

On imagine bien que les Corps qui sont les causes des changemens dont nous parlons, ne sauroient les faire qu'autant qu'ils sont présens.

On entend par *présens* ceux dont l'action peut s'étendre & se faire sentir à notre Corps, & y faire quelque changement, ceux enfin qui ont à son égard une position, une situation telle que nous puissions les percevoir, s'il n'y a point un obstacle accidentel, qui nous en empêche. Ainsi nous disons du Soleil, d'une Horloge, d'une fleur, que ce sont des objets qui nous sont présens, lors que nous voyons le Soleil, nous entendons l'horloge, nous sentons l'odeur d'une fleur.

§. 60. J'ai dit, s'il n'y a un obstacle accidentel, qui nous en empêche, car quoi que je cesse de voir pendant la nuit, lorsque la lumiére est éteinte, un objet que je voyois auparavant avec cet-

te même lumiére, cet objet ne cesse pas d'être présent, parce qu'il demeure toujours placé à l'égard de mon œil, de maniére que je pourrois l'appercevoir, s'il n'y avoit pas un obstacle accidentel, qui m'en ôtât la vue, qui est le défaut de lumiére.

Ainsi il ne faut pas confondre la présence dans le lieu, avec celle dont nous parlons; l'horloge dont nous entendons le son, les carosses dont nous entendons le bruit, sont présens par rapport à nous, de cette présence dont il s'agit ici, quoiqu'ils ne le soient pas de celle de lieu, s'ils ne sont pas en effet dans le même lieu où nous sommes. §. 61.

Comme la Vue est le premier des Sens, & que le Toucher suppose l'objet très-proche, c'est principalement sur leur rapport, que l'on juge de la présence des objets matériels.

De tous les Corps le nôtre est le seul qui nous soit toujours présent, car quoi que nous n'y réflechissions pas à tous les instants, il n'en est cependant aucun, où nous ne puissions nous en assûrer, soit par la vue, soit par le toucher, puis qu'à tous les §. 62. Notre Corps nous l'est toujours.

les inſtants, celles des parties de notre Corps que nous voyons, ou que nous touchons peuvent faire ſur notre Corps même, les impreſſions & les changemens néceſſaires pour que nous en ayions la perception. Auſſi tire-t-on de-là une nouvelle preuve, que ce Corps eſt véritablement le nôtre, puiſqu'il eſt le ſeul qui nous ſoit préſent ſans interruption dans tous les tems, tandis que tous les autres ne le ſont que ſucceſſivement & par intervalles.

§. 63. & 64. Ce que nous venons de dire des Corps préſens, ſuffit pour nous faire connoître ce que l'on entend par les Corps abſens ſoit par rapport à nous, ſoit par rapport au lieu; ſans que nous ſoions obligés de l'expliquer.

Reprenons: voilà un Corps; parce qu'il nous eſt toujours préſent, & qu'il ne tient qu'à nous de nous en aſſurer à chaque inſtant, par les différentes perceptions que nous en avons, nous ſommes convenus de l'appeller le nôtre, les autres Corps qui ſont à portée d'agir ſur lui y ſont des changemens, l'objet que je regarde en fait un ſur mon œil, celui que j'entens

ſur

ſur mon oreille, & ainſi des autres: ces changemens ſont accompagnés en moi de la perception des objets matériels & ſenſibles qui les font, & me ſervent à comprendre & à expliquer pourquoi ils me paroiſſent plutôt tels qu'autrement.

Faiſons bien attention à cette perception; c'eſt ce que l'on nomme *Senſation*, comme la faculté de l'avoir ſe nomme *Sens*, & la partie du Corps où arrive le changement qui la fait naître, *Organe*. § 65. Ce que c'eſt que la Senſation.

Ainſi la Senſation n'eſt autre choſe que cette perception que j'ai des objets ſenſibles & matériels, & que j'explique par l'impreſſion, ou, comme dit M. W., le changement qu'ils font ſur mes organes, comme le Sens n'eſt autre choſe que la faculté que j'ai de les percevoir au moyen de cette même impreſſion, & que l'organe, cette partie du Corps où ſe fait l'impreſſion. §. 65. Définition de la Senſation. 66. Du Sens. & 67. De l'organe du Sens.

On ſait aſſez que nous avons cinq Sens, la Vue, l'Ouïe, l'Odorat, le Gout & le Toucher. §. 68.

Il eſt à remarquer que le dernier le plus ſûr, comme le moins délicat de tous, par lequel nous nous aſſûrons de

la grandeur, de la figure, de la dureté, de la mollesse, du froid, du chaud des Corps, est le seul sur lequel ces Corps agissent immédiatement & par eux-mêmes; car ils n'agissent sur les autres que médiatement, comme l'on dit, & par le secours d'un autre corps interposé. Ainsi l'Ame ne connoît la figure des corps par la vue, qu'à l'aide des rayons de lumiére, qui sont portés aux yeux; elle ne reçoit l'impression des corps sonores, que par le frémissement & les vibrations des parties de l'air, qui viennent frapper l'organe de l'Ouïe, elle ne perçoit de même les qualités du corps odoriferant ou sapide, que par ces parties subtiles qui émanent des corps & affectent l'Odorat, ou de ces particules qui mêlées avec la salive agissent sur les mâmelons de la langue.

Le nombre des Sens. C'est aussi la raison que l'on apporte pour prouver que ces cinq Sens suffisent; car où les corps sensibles & étrangers agissent immédiatement sur nous, & c'est alors le Sens du Toucher, ou ils agissent seulement de l'une des quatre maniéres que nous venons d'exposer, & alors c'est un des quatre autres Sens.

Ce

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la nature des différens corps, qui agissent sur les différens organes de nos Sens, ou la maniére dont ils agissent, pour y faire les différentes impressions: cet examen qui apartient à la Physique, nous écarteroit de notre Plan, dans lequel nous ne considerons les Sens, que par rapport à l'Ame.

Chaque Sens ainsi consideré, est une faculté de percevoir les objets, conformément au changement, ou à l'impression qui se fait dans l'organe qui lui est propre.

Ainsi le Sens de la Vue est une faculté de percevoir les objets, conformément au changement que la lumiére produit dans l'œil, celui de l'Ouïe, de les percevoir conformément à l'impression; qui se fait dans l'oreille, & ainsi des autres. §. 69. 70. 71. Définition du Sens, de la Vue, de l'Ouïe.

Quoi que ce soit specialement à la Physique qu'il appartienne, ainsi que nous venons de le dire, de tenter l'explication de ces grands mystères dont nous parlons, il sera cependant facile de juger par le seul exemple de la Vue, à quel point nos perceptions dépendent de l'impression que fait sur

son

ſon organe, l'objet ſenſible qui vient à le frapper: la perception que nous avons de cet objet, n'eſt-elle pas en effet claire ou diſtincte, à proportion que l'eſt l'image même qu'en tracent dans le fond de l'œil les rayons de lumiére qui s'y inſinuent, & ne percevons-nous pas de même plus ou moins clairement les ſons, à proportion qu'ils frappent d'une maniére plus diſtincte nos oreilles?

§. 74. & 75. Deux ſortes de Senſations. Il faut diſtinguer deux ſortes de ſenſations; les unes plus, les autres moins fortes, celles-là avec un plus grand, celles-ci avec un moindre degré de clarté. Ainſi la perception de la lumiére du Soleil eſt plus forte & plus claire, que celle de la lumiére de la Lune, la perception de la trompette, que celle de la flute, & ainſi des autres perceptions.

§. 76. Les unes obſcurciſſent les autres. Les premiéres obſcurciſſent les ſecondes; ainſi lors que le Soleil & la Lune ſe trouvent en même tems ſur notre Horiſon, la clarté de l'un ôte à l'autre celle qu'elle a dans une belle nuit, & ne lui laiſſe qu'une lumiére foible & pâle; elles les obſcurciſſent même quelquefois de maniére que nous n'avons

vons plus de ſentiment des foibles. Ainſi la lumiére du Soleil éteint tout à fait ce bel éclat que les Etoiles ont à nos yeux pendant la nuit; & ſi nous voulons des exemples des autres Senſations, combien de fois arrive-t-il que le bruit des caroſſes, le ſon des cloches ne permet pas que l'on s'entende? Combien de fois recourons-nous au tabac, à des odeurs fortes, pour empêcher le ſentiment de celles qui nous incommodent?

Quoi que l'on ſache aſſez ce que c'eſt qu'un objet ſenſible, il eſt bon de ſe rappeller, que nous entendons par-là toute ſorte d'objets, qui peuvent être perçus par les Sens, ou qui peuvent faire ſur leurs organes ce changement, cette impreſſion, par laquelle on peut expliquer la perception, qui y répond dans l'Ame. §. 77. Ce que l'on entend par les objets ſenſibles.

Il ne faut pas oublier cependant que nous ne conſidérons ici ni l'objet, ni le changement même qu'il fait, ces deux points étant, ainſi que nous l'avons dit, du reſſort de la Phyſique, & que nous ne regardons cet objet ſenſible, qu'autant qu'il eſt perçu par l'Ame, tout notre but étant de rechercher de quelle maniére elle per-

çoit ceux des objets, qui font un changement, une impression sur l'organe de ses Sens.

§. 78. La forme des perceptions est indépendante de l'Ame.

Quelque indépendance que nous donnions à l'Ame, dit M. W. son indépendance ne va point jusqu'à pouvoir changer quelque chose en ses Sensations, & pouvoir, tandis que l'objet sensible agit sur les Sens, en faire, par exemple, naître une, différente de celle que doit exciter cet objet.

Et en effet les Sensations & les changemens qui arrivent aux organes des Sens aiant un rapport & une liaison si essentielle que l'on ne peut supposer ces changemens, que l'on n'éprouve des Sensations qui y correspondent, toutes les fois que le changement sera & demeurera le même, la perception doit être & demeurer aussi la même, & par conséquent, tandis qne l'on suppose qu'un objet agit sur les Sens, comme l'Ame ne peut, dans cette supposition, faire qu'il n'agisse pas, elle ne peut empêcher aussi qu'elle n'ait la perception qui répond au changement qu'il y fait; ainsi elle ne sauroit percevoir une mélodie douce & tendre, tandis que le bruit affreux du

du Tonnerre, & du Canon ébranle l'organe de l'Ouïe, percevoir une odeur charmante, tandis qu'une desagréable frappe l'Odorat, enfin lorsqu'elle voit un objet à une certaine distance, elle ne sauroit ne le pas voir plus grand, ou plus petit, suivant cette distance.

M. W. le répète encore: il n'est personne qui n'éprouve à quel point les Sensations dépendent des changemens, qui arrivent à l'organe de ses Sens, & qui ne comprenne par conséquent, qu'elles ne sauroient être expliquées d'une maniére intelligible qu'à l'aide de ces changemens.

De cette même maniére, lors qu'un objet sensible, placé comme il doit l'être pour faire impression sur les Sens, vient à agir sur eux, il n'est pas au pouvoir de l'Ame de percevoir, ou ne pas percevoir cet objet; ainsi tandis qu'on a les yeux, les oreilles ouvertes, lors qu'un corps sensible, qu'un son viendra à les frapper, on ne sauroit pas voir ce corps, ne pas entendre ce son. §. 79.

C'est toujours le même principe, que nous avons établi, savoir que les Sensations dépendent du changement

qui se fait sur l'organe des Sens, & que ces deux choses, la sensation & le changement, ont un rapport essentiel entre elles.

On comprend facilement qu'il ne sauroit s'agir ici que d'un homme vivant ou éveillé, puis que le changement, tel qu'il doit se faire dans un corps, pour que l'Ame se représente l'objet qui le fait, & qu'elle ait le sentiment de cette représentation, ne peut avoir lieu à l'égard d'un corps sans vie, ou enseveli dans le sommeil.

On n'a pas manqué de dire à M. W. que cette dépendance, où il suppose que l'Ame est des Sens, peut devenir préjudiciable & funeste à la Liberté, mais bien loin d'en convenir, il appelle au Tribunal de la Postérité ceux qui osent lui imputer ce grief, il va même jusqu'à prétendre que cette Doctrine doit avoir son usage dans la Morale, puisqu'elle nous découvre au moins les obstacles qui nous viennent des Sens, & que de connoître le peu de pouvoir que l'Ame a sur ses Sensations, lorsqu'elle se met en prise aux objets qui les font naître, est déja pour

nous

nous le plus puissant motif d'écarter ces obstacles.

Aussi est-ce là le biais qu'il prend, en attendant qu'il puisse nous developper, comme il promet de le faire un jour, ce grand mystère; & comme il convient que les Sens sont des guides suspects & dangereux, il propose cependant des moyens certains, d'échapper à leur seduction.

1°. Il assure qu'en détournant l'organe des Sens, de l'objet qui peut le frapper, on empêche la Sensation que feroit cet objet; qu'en ne regardant point, par exemple, la Lune, on ne la verra point, qu'en ne portant point la main à l'œil, on ne le touchera point. §. 80. Moyens d'empêcher la Sensation.

2°. De même, qu'en empêchant de quelque maniére que ce soit l'action de l'objet sensible sur l'organe des Sens, on empêche aussi la Sensation qu'en auroit l'Ame, par cette raison que tout le monde sait, qu'en ôtant la cause, on suspend aussi l'effet; ainsi en fermant les yeux, & se bouchant les oreilles, on ne voit, ni n'entend. §. 81.

3°. Conformément au principe que nous avons établi, qu'en excitant une §. 82.

Senſation plus forte, que celle qu'on avoit auparavant, on affoiblit, & on efface même quelquefois l'impreſſion de celle-ci; ainſi en parlant tout haut, on s'empêche d'entendre ce que d'autres perſonnes diſent à voix baſſe, en allumant une lumiére on fait diſparoître entiérement celle qu'une ſorte de ver ou de bois pourri fait dans l'obſcurité de la nuit.

Quelqu'un peut-être en voyant des maximes ſi ſimples pourroit prendre de leur ſimplicité, un prétexte de les mépriſer; ou bien parce qu'il lui eſt arrivé de faire de la proſe ſans le ſavoir, il ſe croiroit déja Philoſophe; M. W. l'avertit de ſe garder de cette façon de penſer, & nous annonce, que comme du Point & de la Ligne dans la Géométrie naiſſent les vérités les plus ſublimes, ainſi l'on verra de ces principes ſimples en apparence éclore comme d'un germe, les connoiſſances les plus importantes & les plus éloignées des notions communes.

Comme cependant dans la Philoſophie naturelle, pour expliquer de quelle maniére nous faiſons mouvoir à

notre gré les Corps, il est nécessaire d'établir auparavant des règles du mouvement ; ainsi pour mieux faire entendre comment nous parvenons à conduire & à diriger à notre gré nos actions libres, il importe d'établir des loix & des règles de nos perceptions & de nos Sensations.

On appelle règles des Sensations, ce qui nous sert à les expliquer, & les principes généraux de ces règles, font ce que l'on nomme Loix. §. 83. 84. Loix des Sensations.

Or ce que nous venons de dire de l'objet sensible, de l'impression qu'il fait sur l'organe des Sens, & de la la perception qui répond à ces Sensations, nous met à portée d'établir ces Loix.

La principale, ou, pour mieux dire, la seule, puisqu'elle suffit pour expliquer tout ce qui a rapport aux Sensations, est celle-ci. §. 85.

Un objet sensible ne sauroit produire un changement dans quelqu'un des organes de nos Sens, qu'il ne se fasse en même tems dans notre Ame une Sensation, dont toutes les qualités peuvent être expliquées d'une ma-

niére intelligible par le ſecours ou le moyen de ce changement.

M. W. ſuppoſe cette Loi aſſez prouvée par tout ce que nous avons dit; l'Optique d'ailleurs, en expliquant les règles ſuivant leſquelles nous voyons, ſuffit ſeule pour répandre le plus grand jour ſur ce principe.

De cette grande Loi, il s'enſuit;

§. 86. Pourquoi la perception eſt la même. 1°. Que ſi l'objet ſenſible fait le même changement ſur l'organe des Sens, la Senſation dans l'Ame ſera auſſi la même. Ainſi deux objets paroîtront également grands, s'ils forment dans l'œil des images de la même grandeur, & ſont vûs par conſéquent ſous le même angle.

§. 88. Pourquoi le même objet paroîtra différent, & différents objets paroîtront les mêmes. 2°. Que ſi le même objet vient à faire ſur l'organe des Sens un changement différent, la Senſation dans l'Ame le ſera auſſi. Ainſi les mêmes caractères d'un Livre vûs ſans Lunettes ou avec des Lunettes paroîtront différens, le même objet vû à différentes diſtances tracera dans l'œil une image différente.

On voit même dans l'Optique que de deux objets de même grandeur placés à la même diſtance, l'un nous paroîtra plus grand, s'il eſt directement op-

opposé à l'œil, & l'autre plus petit, s'il ne l'est qu'indirectement.

3°. S'il arrive que des objets diffé- §. 29.
rents produisent le même changement dans le même organe, ces objets paroîtront les mêmes, comme le même objet paroîtra différent, s'il fait des impressions différentes sur le même organe.

Enfin, & c'est par où M. W. finit cet article, on ne sauroit concevoir un §. 30.
changement possible dans quelqu'un des organes, qu'il n'y ait en même tems une Sensation & une idée ou image particuliére qui réponde à ce changement.

Et en effet pour reprendre en quelque maniére tous ces différents articles; si l'on suppose ce que nous avons établi d'abord, que les perceptions dépendent des changemens que l'objet sensible fait sur l'organe des Sens, il s'ensuit, ainsi que nous venons de le dire, que toutes les fois que le changement sera le même, quand il seroit produit par différents objets, la Sensation sera la même, comme toutes les fois qu'il sera différent, quand il seroit produit par le même objet, la Sensation sera aussi différente, enfin

que chaque changement aura une Sensation coëxistante qui lui répondra.

Or les Sensations sont des perceptions, & par conséquent une action de l'Ame, par laquelle elle se représente un objet, & nous avons déja dit que cette représentation considerée du côté de l'objet, & entant qu'elle le peint s'appelle idée, il est donc vrai de dire que chaque changement qui se fait dans l'un de nos organes a une idée particuliére coëxistante qui lui répond.

Car comme il est possible, (que l'on permette cette comparaison) par la structure d'un organe, celui de la Vue, par exemple, qu'un tel objet y fasse un tel changement, que l'image de cet objet se tracera dans l'œil toutes les fois que l'objet sera placé de maniére à y renvoyer des rayons de lumiére, ne peut-il pas aussi être possible par l'essence de l'Ame, qu'il s'y fasse telle Sensation, qui lui représentera un tel objet de telle maniére? Et ne sommes-nous pas tentés de croire que la chose est en effet ainsi? puisque toutes les fois qu'il arrive un changement à quelqu'un des organes, il se fait en même tems dans l'Ame une

Sen-

Senſation, & la même & la ſeule, qui peut répondre à ce changement.

Telle eſt la doctrine de M. W. ſur les Senſations, Doctrine importante, dit-il, pour la Morale, & d'où dépend principalement la conduite de nos actions; les objets ſenſibles & matériels font des impreſſions ſur nos organes, les organes les font paſſer à l'Ame, de là ces Senſations ou perceptions font partie de nos penſées, & nos penſées font la règle de notre vie. Telle eſt, dis-je, la chaîne, que les Cenſeurs de M. W. ont regardée comme fatale à la Liberté, enſorte que l'on pourroit preſque, ſi on les croit, dire de l'Ame, comme M. de la Fontaine,

L'objet la frappe en un endroit,
Ce lieu frappé s'en va tout droit
Selon nous au voiſin en porter la nouvelle,
Le Sens de proche en proche auſſi-tôt la reçoit,
L'impreſſion ſe fait, mais comment ſe fait-elle?
Selon eux par néceſſité.

Que ſi nos Sens induiſent quelquefois

fois en erreur, en nous représentant comme semblables des objets qui sont différents, & comme différent, un objet qui est le même; M. W. promet de nous découvrir un beau jour la source de ces malheureuses erreurs, pourquoi l'Âme peut y être sujette & quand il arrive qu'elle y tombe. C'est toujours beaucoup d'appercevoir, que l'on peut se tromper, & que l'on se trompe en effet.

Il est bon de remarquer que toute cette Doctrine, & principalement la grande Loi des Sensations que nous avons rapportée, sont fondées sur ce grand principe de M. Leibnitz, que l'on nomme le principe de la Raison suffisante, il m'auroit suffi aussi pour abreger, d'apporter en preuve ce principe, & j'aurois tout dit en disant, qu'on trouve dans les changemens, que les objets sensibles font sur nos organes la Raison suffisante qui nous fait comprendre, & nous sert à expliquer, pourquoi les Sensations sont, & sont telles qu'elles sont. Mais ce principe pouvant n'être pas connu; je me suis contenté de l'insinuer, & ai évité de me servir du nom de *Raison suffisante*.

Com-

Comme toutefois il est la base de toute la Science Germanique, qu'il distingue aujourd'hui d'une maniére particuliére M. W. & tous ses Disciples, dont il est comme le mot de ralliement ; & qu'il revient enfin continuellement sur la scène, je me détournerai un moment pour le faire appercevoir.

Voici ce principe mot pour mot ;

Toute chose a sa Raison suffisante pourquoi elle est, & pourquoi elle est telle qu'elle est, & non autrement. Principe de la Raison suffisante.

On voit dans le Principe même la raison de son nom.

Car ce qui fait connoître, disent-ils, pourquoi telle chose est, s'appelle *raison* de cette chose, & ce qui le fait connoître suffisamment, doit aussi par conséquent s'appeller *Raison suffisante.*

Reprenons maintenant ce Principe : *Toute chose a sa Raison suffisante, pourquoi elle est, & pourquoi*, &c.

Il est, ajoûtent-ils, un moyen de découvrir suffisamment, pourquoi telle chose *est possible ou impossible*, voilà qui embrasse toutes les choses, entre

les possibles pourquoi telle chose *est*, car il n'y a pas seulement une raison *du possible*, mais encore de l'*existant*, & enfin entre les choses qui *existent*, pourquoi telle chose qui existe a telles & telles qualités, car tout ce qui existe a des qualités combinées avec son existence.

Il est donc vrai de dire, que toute chose a sa Raison suffisante, non seulement pourquoi elle est, mais encore pourquoi elle est telle qu'elle est, ou ce qui revient au même, pourquoi elle a telles ou telles qualités, & pourquoi elle n'en a pas d'autres.

On comprendra facilement, qu'une chose n'est impossible, que parce qu'elle implique, comme on dit, contradiction, & se dêtruiroit par conséquent elle-même; qu'une autre n'est possible, que parce qu'elle n'a rien de semblable en elle, c'est-à-dire, qu'elle n'a rien dans ses attributs, qui implique cette contradiction. Il y a donc un moyen d'expliquer, une raison suffisante pour faire entendre, pourquoi une chose est possible, ou impossible; de même entre les choses qui existent, on sait qu'il n'en est aucune qui n'ait sa cause, ou

ce qui est la même chose, que tout effet suppose un Principe, une cause qui le produit & doit le produire tel, ou avec telles qualités; donc toute chose qui existe avec telles & telles qualités, a une *raison suffisante pourquoi elle existe, & existe avec ces qualités*, donc il est vrai de dire que *toute chose a sa raison suffisante pourquoi elle est, & non autrement*. Voilà tout le mystère.

Que si j'ai laissé à ce Principe l'appareil un peu bizarre, que lui donne la Philosophie, je l'avouerai naturellement, j'ai craint de ne pouvoir réussir à lui en donner un autre, ou après d'inutiles efforts, de ne lui en donner qu'un qui le rendît méconnoissable; on le trouvera d'ailleurs mis en François avec tous les ornemens dont il est susceptible, dans le Livre de Madame la Marquise du Chastelet.

J'ajouterai seulement que cette Raison suffisante, qui en impose d'abord, revient à quelques égards à ce que nous nommons *Système*, ou simplement *Principe*; ainsi tandis que nous disons que l'action de l'air sur les Corps est un Principe général, qui sert à expliquer

quer toutes les expériences qui se font dans la Machine Pneumatique, qu'au moyen du Systême de la Matiére subtile de M. Descartes, on explique une partie des Phénomènes de la Nature, les autres se serviront dans l'un & l'autre cas du nom de *Raison suffisante*; peut-être pourroit-on dire que le mot de *Systême*, est un mot plus universel, qui signifie ou indique un Principe général, lequel sert à expliquer plusieurs faits particuliers, & que celui de Raison suffisante, convient & peut être appliqué en particulier, dans ce sens, que rien n'existe ou ne se fait *sans une raison suffisante*.

CHAPITRE VI.

De l'Imagination.

TOUT ce que nous avons vu jusqu'à présent, prouve assez que notre Ame a la faculté de per-
§. 91. cevoir, ou de se représenter les objets qui agissent sur nos Sens: mais ce n'est

n'est pas tout ; nous éprouvons que non seulement elle se retrace l'image des objets qui agissent sur l'Organe de ses Sens, mais qu'elle peut encore, lors même que ces objets ont cessé d'y agir, se rappeller l'image qu'ils y avoient faite, & donner à son gré une nouvelle vie à cette image. Définition de l'Imagination.

Cette derniére faculté de l'Ame se nomme Imagination, & comme nous ne saurions douter, après toutes les épreuves que nous en faisons à chaque instant, que l'Ame n'ait en effet cette faculté, on ne sauroit aussi douter qu'elle n'ait, dit M. W. ou que nous n'ayions une Imagination; & comment pourrions-nous en douter? §. 92.

Instrument de nos biens ou de nos maux, c'est elle qui en nous les retraçant également, leur communique une durée, qu'ils n'auroient pas par eux-mêmes, & nous en rend encore, après qu'ils sont évanouïs, ou le charme ou l'amertume toujours sensibles : unie à nous par des liens plus étroits encore que ce Génie que les Anciens feignoient naître & mourir avec nous, elle partage non seulement comme lui notre destinée, mais le plus souvent elle la fait :

Com-

Compagne inséparable, elle est avec nous dans nos maisons & dans celles des autres, elle nous suit dans le voyage, & ne nous quitte point dans la solitude; par-tout prête à nous servir, comme à nous nuire, sans toile & sans couleur elle nous peint malgré leur absence les objets qui nous sont chers, comme ceux qui nous sont odieux ou indifférents, infidèle le plus souvent dans le portrait qu'elle nous fait des uns & des autres elle emprunte presque toujours de la passion, les traits par lesquels elle les retrace: Tantôt importune, elle nous remet continuellement les mêmes devant les yeux; tantôt inconstante, elle voltige des uns aux autres; tantôt extravagante & folle, elle les enchaîne sans choix, & tantôt sage & réglée, elle ne les assortit qu'après en avoir découvert les rapports; légère elle n'est point arrêtée par l'intervalle des lieux, qu'elle parcourt dans un instant, & où par une innocente magie elle nous transporte avec elle; infatigable, à peine connoit-elle la différence des veilles & du sommeil; assemblage monstrueux enfin, elle réunit en elles les qualités les plus contraires, & les caractè-

tes les plus opposés, & tenter de la peindre ce seroit vouloir représenter un même homme qui changeroit à chaque instant de forme & de figure, ou vouloir tracer dans un même tableau l'Histoire en même tems de tous les hommes.

M. W. donne à l'idée que produit l'Imagination le nom Latin, ou si l'on aime mieux Grec, *Phantasma*, d'où nous sont venus sans doute ces monstres que l'on nomme Phantômes, enfans d'une Imagination échauffée, & qui n'ont rien de réel, que l'exercice qu'ils nous donnent: Quoi que nous nous fassions bien quelques-uns de ces monstres, & que les Philosophes bien loin d'en être exempts, s'en fassent peut-être plus souvent que les autres, nous ne nous servirons cependant point de ce mot, à cause du double sens qu'il présente, & en parlant des idées de l'Imagination, nous employerons plus communément celui d'image & de portrait. Aussi-bien faut-il convenir, que l'Imagination est le plus vif, comme le plus habile de tous les Peintres. §. 93.

Pour bien entendre ce que nous

avons

avons à dire de l'Imagination, il est bon de se rappeller tout ce que nous avons déja dit des idées, & des Sensations, & des différents degrés de perfection & de force des unes & des autres : Ce sont tous ces degrés différemment combinés qui vont devenir, pour ainsi dire, la règle de notre Imagination.

Idées & Sensations, ressorts de l'Imagination.

On diroit presque que les Idées & les Sensations sont deux différens ressorts, qui font monter ou descendre l'Imagination, ou si l'on veut, des Ouvrieres rivales de caractère tout à fait opposé, qui semblent l'avoir prise pour le parc de leurs exercices; les unes toujours vives, actives, sans jamais se rebuter de la continuité & le plus souvent de l'inutilité de leur travail, ne sont qu'occupées à y tracer des esquisses de portraits & de tableaux de toute espèce; les autres fantasques, jalouses se plaisent tantôt à détruire cet Ouvrage, tantôt à en obscurcir les traits, rarement elles le laissent subsister tel qu'il est.

Cette espèce de désordre sembleroit n'être d'abord que l'effet du caprice, mais si l'on connoît bien le caractère

des

des idées & des Sensations qui le produisent, les forces qu'elles ont à s'opposer, ce que chacune d'elles peut faire avec ces mêmes forces, il ne sera pas dificile de sortir de cet embarras, d'en appercevoir les causes, & de démêler quelle en sera l'issue. Les premiéres, c'est-à-dire, les idées, suivant le degré qu'elles auront de perfection, en communiqueront aussi aux portraits de l'Imagination: ainsi les idées distinctes étant plus parfaites que les idées claires leur en donneront davantage, que celles-ci; les derniéres, c'est-à-dire les sensations, ou effaceront ou affoibliront à leur tour ces portraits suivant le degré de force qu'elles auront. Ainsi les sensations fortes y mettront une couche de nouvelles couleurs, qui ne laissera rien appercevoir du premier dessein, tandis que les autres ne feront qu'y jetter quelques traits de leur façon, qui en gâteront toute l'ordonnance.

Mais il vaut mieux écouter notre maitre en imagination; car il faut avouer qu'il est le premier qui ait osé renfermer dans les bornes d'un Systême, une faculté qui sembloit n'en connoître aucunes.

Com-

Commençons par les choses que nous nous représentons avec plus de facilité & de clarté dans l'Imagination.

§. 94. Quelles sont les choses que nous nous représentons plus facilement dans l'Imagination.

Il est certain que nous nous représentons plus facilement & plus clairement dans l'Imagination tout ce que nous percevons distinctement par les Sens, que ce que nous ne percevons que confusément.

Pour nous en convaincre, je suppose avec M. W. que nous voulons nous représenter l'image du Soleil, & dans cette supposition je demande,

1o. Si nous ne nous représentons pas d'abord sa figure & sa grandeur, si nous ne nous les représentons pas facilement & clairement. 2o. Si nous parvenons de même à nous représenter sa lumière: Or je demande quelle peut être la raison de cette différence, si ce n'est celle que nous venons de dire; savoir, que pouvant comparer le diamètre du Soleil au diamètre de quelque objet sensible, l'aire de son disque à l'aire de quelque autre surface, nous percevons distinctement ces deux qualités, la figure & la grandeur, au lieu que ne distinguant rien dans la lumiére que nous puissions concevoir separément,

ment, nous ne la percevons que confusément, & nous sentons par une conséquence nécessaire, que quelque effort que nous fassions pour nous la peindre, nous ne saurions donner à l'image que nous nous en faisons, une clarté qui réponde à celle de la perception que nous en avons eûe par les Sens.

Il est donc évident que nous nous représentons plus clairement & plus facilement les objets dont nous avons une idée distincte, que ceux dont nous n'en avons qu'une confuse.

Il est certain encore que nous nous représentons moins clairement tout ce que nous nous représentons par l'Imagination, que ce qui nous est représenté par les Sens, & que les images de celle-là n'atteignent point à la clarté des idées de ceux-ci.

J'appelle idée des Sens, celle qui est produite dans l'Ame par la Sensation, ou qui est dans l'Ame, parce ce qu'il est survenu tel changement à l'organe des Sens. Ainsi l'idée que j'ai du Soleil, lorsque je le regarde, & qui n'est en moi, que parce que ses rayons produisent un changement dans l'organe de ma § 95. Idées des Sens.

ma Vue, l'idée que j'ai du son de la Trompette, lorsque je l'entends sonner, & qui n'existe de même en moi, que parce que ce son cause un changement dans mon organe de l'Ouïe, sont des Idées des Sens. La suite nous montrera l'utilité de cette distinction, lorsque nous opposerons d'une maniére encore plus particuliére les idées des Sens à celles de l'Imagination.

§. 96. Différence des idées de l'Imagination & des Sens.

Je viens déja de dire que les premiéres l'emportent en clarté sur les secondes; & en effet, si nous nous rappellons les principes déja établis, il est évident, que quoi que nous ne percevions un objet par les Sens que confusément, cette confusion n'empêche point la clarté, puisque, comme nous l'avons dit, une idée bien que confuse, peut être claire, ainsi que nous le voyons par l'exemple de la lumiére, & des couleurs, au lieu que comme nous ne nous représentons plus clairement dans l'Imagination, ainsi que nous venons de le dire, que les objets dont nous avons une idée distincte, cette qualité venant à manquer, il doit arriver que l'dée de l'Imagination n'aura

n'aura pas à l'égard du même objet la clarté de celle des Sens, & que tandis que celle-ci nous représentera clairement dans ceux des objets qui tombent sous le Sens de la Vue, des endroits que nous ne percevons cependant que confusément, comme sont les couleurs qui les distinguent, l'idée de l'Imagination ne pourra atteindre à cette clarté, parce que comme nous ne saisissons dans ces couleurs rien de ce qui les distingue, & que nous ne les percevons par conséquent que confusément, l'Imagination ne sauroit les représenter clairement ; aussi sentons-nous que les idées qu'elle retrace en nous du Soleil ou des couleurs n'ont jamais une clarté égale à celle qu'y produisent les Sens.

C'est ce degré différent de clarté qui se trouve entre les idées de l'Imagination & des Sens, qui nous sert à distinguer les unes des autres, comme nous sentons assez par expérience, que nous les distinguons en effet, sans que nous soyions en risque de les confondre: car quel est l'homme qui, lorsqu'il veille, ne demêlera pas ce qui n'est que dans

§. 97. Comment on les distingue.

 l'Ima-

l'Imagination, d'avec ce qu'il perçoit par les Sens.

Au reste la comparaison de ces deux sortes d'idées n'est ni si isolée, ni si inutile, qu'elle pourroit paroître d'abord; elle tient aux principes établis sur les Sensations, & peut nous faire connoître quel est précisément le degré de clarté qu'ont les idées de l'Imagination, & par-là, quel est précisément le degré de force qu'elle a elle-même: car ne peut-on pas raisonner ainsi? Les idées de l'Imagination & celles qui produisent les Sensations foibles sont les mêmes quant à la clarté, ces deux sortes d'idées convenant en ce qu'elles n'en ont qu'un moindre degré, & la seule différence qui est entre elles n'étant que du côté du principe, entant que les unes sont produites par les Sens, & les autres par l'Imagination. Or des effets qui sont les mêmes supposent la même force dans la cause qui les produit: donc les Sensations foibles font l'équilibre à l'Imagination, & l'Imagination aux Sensations foibles, donc les règles de celles-ci peuvent convenir & être appliquées à celle-là.

Les Sensations foibles font en équilibre avec les idées de l'Imagination.

Or

Or nous sommes convaincus par l'expérience, que les Sensations foibles n'ont pas un plus grand, & ont quelquefois même un moindre degré de clarté, que les images de l'Imagination; car lorsque nous appercevons un objet aux approches de la nuit, ou que nous le voyons pendant le jour à une certaine distance, si cet objet nous est déja connu, nous éprouvons que notre Imagination nous le représente plus clairement encore que cette Sensation foible.

Cela posé, il s'ensuivra que

Comme des Sensations plus fortes éteignent celles qui sont plus foibles, ces mêmes Sensations fortes affoibliront aussi tellement les idées de l'Imagination, que quoique ces idées soient & demeurent en nous, elles paroîtront tellement effacées, que nous n'en appercevrons pas même les traces. J'ai dit, quoiqu'elles soient & demeurent en nous, car l'on verra dans la suite, que nous en avons en reserve une infinité que nous n'appercevons pas, & qui ne nous viennent visibles & sensibles, que lorsqu'elles sont mises en mouvement de la maniére que nous l'expliquerons.

§. 59. Effet des Sens sur les idées de l'Imagination.

 2°. Que

§. 100. 2°. Que comme les Senſations foibles acquiérent plus de clarté, lorſqu'elles ne ſont point éclipſées par des Senſations fortes; que la Lune, par exemple, brille à nos yeux d'un plus grand éclat pendant la nuit, que pendant le jour, où ce viſage d'un blanc vif que notre Imagination lui compoſoit le ſoir, ſe trouve changé dans un rocher, ou dans un nuage un peu plus argenté que les autres, de même les idées de notre Imagination ſeules & affranchies de ces Senſations fortes, auront plus de clarté que dans ces momens où elles en étoient combattues.

§. 101. Le tems où les idées de l'Imagination ont plus de clarté. Elles en auront, même juſqu'à nous cauſer de l'embarras & une certaine erreur, comme nous l'éprouvons ſouvent dans le ſommeil, tems où toutes les Senſations étant ſuſpendues; il ne reſte dans l'Ame, que les idées de l'Imagination: Combien de fois nous eſt-il arrivé, que trompés par l'éclat de ces idées, nous les avons confondues avec celles des Sens, en nous demandant à nous-mêmes, ſi nous ne veillions pas en effet, tant le Menſonge ſe montroit à nous avec toutes les couleurs de la Vérité.

Cette erreur ne vient, que de ce que l'Imagination entiérement dégagée dans ces momens du tourbillon des autres Sensations, & devenue seule Souveraine de son petit Empire nous représente en effet les objets avec la plus grande clarté; & comme la Lune de nos songes, elle semble moins leur donner de la réalité, que faire appercevoir celle qu'ils ont d'eux-mêmes.

Nous pouvons nous convaincre encore de la vérité de ces principes, §. 102. par ce qui nous arrive pendant le jour, & lors même que nous veillons: car pourquoi fermons-nous les yeux, en les couvrant de notre main, lorsque nous voulons nous représenter plus clairement un objet absent, si ce n'est parce que nous sentons bien, que nous émoussons en effet par-là les Sensations vives, que nous en suspendons l'action, & donnons ainsi plus de liberté à celle de l'Imagination. Pourquoi croyons-nous de même que nous donnons une attention plus sérieuse & plus douce aux choses qui sont l'objet de notre application, ou de notre conversation le soir, que

pendant le jour, si ce n'est parce que nous nous sentons alors moins souvent enlevés à nous-mêmes par les Sensations vives, & je ne sais quel tumulte qui accompagne le jour?

M. W. s'arrête ici, & ne pousse pas plus loin sa comparaison de l'Imagination & des Sensations; il m'est pourtant venu dans l'idée que comme on a vû sa différente situation soit dans ces momens, où elle est attaquée par des Sensations vives, soit dans ceux où elle en est affranchie, on seroit peut-être curieux d'apprendre de même, la suite de sa destinée, dans ceux où elle n'en éprouve que de foibles; j'avouerai du moins que c'est une curiosité dont je n'ai pu me défendre: peut-être en voulant approfondir ces mystères de l'Imagination, ai-je été sa dupe, car elle est sujette à caution, & comme elle nous trompe pendant la nuit, elle pourroit bien nous égarer pendant le jour: on en jugera.

Nous avons vû que l'Imagination & la Sensation foible ont un même degré de force, & que l'une est équilibre de l'autre: D'où il doit s'ensuivre, que l'Imagination ne sauroit l'emporter sur la Sen-

Sensation foible, ni la Sensation foible sur l'Imagination ; car si nous appliquons ici les règles du mouvement pour les Corps, comme M. W. nous dit, qu'il faut établir en effet des loix pour l'Ame, ainsi qu'il en est d'établies pour les Corps ; de même que deux Corps dont la masse est égale, poussé l'un contre l'autre avec un égal degré de vitesse, perdront tous les deux dans le choc leur mouvement & demeureront dans le repos, ainsi l'Imagination & la Sensation foible toutes deux de même force, venant à agir & pour ainsi dire, à se choquer dans le même tems, devront demeurer toutes deux sans effet, & laisser dans cet instant l'Ame sans aucune idée ; voilà un des embarras qui m'a tourmenté ; & auquel je ne trouve point d'issue, à moins qu'on ne veuille dire que c'est là un de ces momens, dans lesquels il nous paroît que l'Ame ne pense point en effet, mais parce qu'il est rare & difficile que deux rivales si souvent aux prises conservent pendant long-tems le même degré de force, & qu'il faut presque nécessairement que l'une ou l'autre perde les siennes, ou en acquiere de nouvelles,

 d'au-

d'autant que ce qui est à la perte de l'une tourne au profit de l'autre, il doit arriver que la supériorité passant rapidement d'un parti à l'autre sans s'y fixer, l'Ame partagée par tous les caprices de ces deux Maîtresses presque en même tems victorieuses & vaincues, éprouvera mille alternatives : Voilà le second embarras, que je ne saurois débrouiller, qu'en disant, que, comme ce choc à forces égales fait cet état d'inaction de l'Ame dont nous venons de parler ; ainsi cet autre choc à forces inégales, avec des variations aussi rapides que continuelles, fera l'état de perplexité, que l'Ame éprouve quelquefois, lorsqu'incertaine & flottante, elle voit ses idées se combattre & se détruire, les mêmes périr & renaître tour à tour, qu'elle les voit presque dans le même instant se métamorphoser du blanc au noir, & traîner tout ensemble à leur suite la tristesse & la joie, l'espérance & la crainte, cortège bigarré, Satellites inséparables, qu'elles emportent toujours dans leurs différents Tourbillons.

Peut-être dira-t-on que je viens moi-même d'en essuyer un fort étrange,

ge, & qui m'a emporté au delà des justes bornes; j'en conviens, & je consens volontiers que l'on ne regarde tout ce que je viens de dire de cet état d'inaction & de perplexité de l'Ame, que pour ce qu'il est, c'est-à-dire un jeu de cette même Imagination, qui nous trompe si souvent.

Je reviens donc à l'Oracle, & je reprens les sentiers qu'il nous a tracés.

Nous nous représentons plus facilement soit les objets qui frappent la vue, soit les paroles distinctes qui nous frappent l'Ouïe. Les premiers étant toujours distingués en effet par leur figure, leur Grandeur, leur situation, leur mouvement; & les seconds par le nombre au moins de leurs syllabes, car il faut s'acrocher à tout, au lieu que les sons inarticulés, & toutes les qualités qui affectent l'odorat & le goût ne nous présentent aucun de ces caractères distincts, qui nous aident à nous retracer un objet.

§. 103. Quels sont les objets, que nous nous représentons plus clairement.

Entre les objets sensibles qui nous offrent ces caractères distincts, & que nous nous représentons par conséquent plus clairement, comme nous l'avons dit,

quels sont ceux que nous nous représentons en effet le plus communément dans l'Imagination? Voici quelques principes là-dessus.

§. 104. Ceux que nous nous représentons communément. Que nous ayons perçu deux ou trois objets en même tems, & que nous les ayons réunis dans la même idée, & comme dans le même tableau, il suffira que nos Sens ou notre Imagination nous représentent un de ces objets, pour que notre Imagination nous les rappelle tous.

C'est-là une de ces choses que nous éprouvons tous les jours: nous voyons à l'Eglise, car c'est l'exemple que prend M. W. comme du lieu sans doute où nous faisons le plus d'attention à nos distractions, nous voyons, dis-je, une personne qui nous est inconnue, & dont la figure nous frappe; bien que cette personne ne soit plus à l'Eglise, lorsque nous y retournerons, la place où nous l'avons vue, nous la rappellera & nous rappellera de-même, les autres qui étoient près d'elle, ou à qui elle aura parlé. Voilà ce que fait la seule vue du lieu qui vient à frapper nos Sens: l'Imagination n'en fera pas moins, d'une autre façon, si l'image de cette per-

personne inconnue, vient à s'y retracer, elle se rappellera le lieu où elle l'a vue & tout ce qui l'avoit frappée alors.

Nous avons encore un exemple plus sensible de cette qualité de l'Imagination dans les avantures tristes ou plaisantes, dont il nous est arrivé d'être les témoins, nous ne saurions voir le lieu de la scène, ou il ne sauroit être rappellé à notre Imagination, qu'elle ne nous représente en même tems, toute la pièce & jusqu'à la figure & l'air de tous ceux qui en ont été les Acteurs.

Il en est des paroles comme des objets : nous avons été frappés d'un mot dit ou placé singuliérement, nous ne saurions l'entendre, ou nous le rappeller, que notre Imagination ne nous représente en même tems le lieu, où il a été dit, la personne qui l'a dit, & l'impression qu'il a faite sur nous.

Ce n'est pas seulement sur les objets que lui ont présenté les Sens que notre Imagination exerce son art : riche de son propre fonds, elle formera quelquefois une décoration, un spectacle, un tableau, une maison, & elle suivra

alors pour son propre ouvrage les mêmes loix qu'elle suit pour ceux qu'elle fait d'après les Sens : ainsi qu'elle se soit fait, par exemple, l'idée d'un grand & magnifique Jardin, qu'elle a embelli de Parterres, d'Allées d'arbres, de Bosquets, de Terrasses, de Bassins, de Jets d'eau, de Statues, car on ne sauroit l'accuser comme la Nature d'être trop œconome, un seul de ces objets qu'elle retrouvera ailleurs, une Allée d'arbre, par exemple, qui s'offrira à elle le long ou près d'un chemin, suffira pour lui rappeller tout le tableau de sa façon, & elle le créera toujours à nouveaux frais.

C'est que cette personne, & l'endroit de l'Eglise où nous l'avons vûe, sont peints dans la même idée, que le lieu de cette scène triste ou plaisante, & ceux qui en ont été les acteurs forment un même tableau, que ce mot & ces circonstances font un petit tout ensemble, qui ne se separe point, ou pour nous exprimer d'une autre maniére, c'est que, quoi que toutes les parties de ce magnifique Jardin, ouvrage de l'Imagination, soient en effet plusieurs

per-

perceptions, elles semblent pourtant n'en former qu'une totale.

Il est donc vrai de dire, que lorsque nous avons perçu plusieurs objets ensemble, il suffit que les Sens ou l'Imagination nous en représentent un, pour que l'Imagination nous les rappelle tous.

M. W. nous avertit que cette remarque est d'une grande utilité pour expliquer la suite & l'enchainement de nos perceptions, qu'elle est même d'une nécessité indispensable non seulement dans la Morale, mais encore dans la Logique & la Psychologie; qu'il y tomba, car c'est l'expression dont il se sert, & qu'il semble n'avoir choisie, que pour nous faire entendre que c'est une de ces heureuses découvertes, auxquelles une bonne fortune a plus de part encore que toute l'industrie, qu'il y tomba, dis-je, étant encore jeune, & qu'il l'a prise depuis à l'exemple d'Euclide comme un principe, & comme un axiome.

Liberale & prodigue de ses peines, §. 105. comme l'est notre Imagination, l'on ne sera pas surpris qu'il ne faille souvent pour la mettre en dépense qu'un

 seul

Senfation, qui précède & foit la caufe de cette image.

Auffi M. W. prétend-il qu'il feroit impoffible d'apporter l'exemple d'une feule idée de l'Imagination, qui n'ait pas été précedée d'une Senfation ; que fi nous ne l'appercevons pas toujours, il ne faut s'en prendre qu'à la célérité de l'Imagination qui fe derobe à nos recherches par la continuité de fes images, & à la diffipation qui partage le plus fouvent notre efprit ; M. W. avoue d'ailleurs qu'on ne parvient pas d'un plein faut à cette grande découverte, qu'il faut de l'exercice & de l'habitude pour y parvenir, & qu'outre cette habitude, il faut beaucoup d'adreffe pour démêler tout ce qui eft dans nos perceptions.

§. 107. L'Imagination nous retrace par préférence ceux des objets, qui lui ont été le plus fou-

Quelque facilité qu'elle ait de même à retracer un grand nombre d'objets, elle donnera toujours la préference à ceux qui lui ont été le plus fouvent, ou le plus longtems retracés.

Et en effet il ne peut guères être, qu'un même objet n'ait été repréfenté fucceffivément à l'Imagination avec une infinité d'autres d'une efpèce ou d'un gen-

genre différens; or il doit y avoir une raison, pourquoi entre tous ces objets différents par l'espèce, ou par le genre, elle se rappellera plutôt l'un que l'autre, & il paroît, que puis que tous sont supposés lui avoir été représentés successivement, il ne sauroit y avoir d'autre raison, que celle que nous venons de dire, savoir, qu'il faut, que cet objet qu'elle se rappelle préférablement, lui ait été ou plus souvent, ou plus longtems retracé. vent représentés.

L'expérience y est conforme, car que vous ayez été souvent dans une Eglise, lors que vous vous la rappellerez, l'Imagination vous retracera toujours par préference l'endroit que vous aviez devant les yeux à la place, où vous étiez; si c'est l'édifice extérieur que vous vous rappellez, elle vous retracera le côté que vous avez eu lieu de voir le plus souvent, lorsque vous passiez auprès: de la même maniére, que vous ayez vu dans un Jardin longtems & avec attention une Plante étrangère, que l'on vous aura dit être rare, que vous aurez vous-même trouvée singuliére, l'Imagination vous la retracera, toutes les fois que vous

ver-

verrez quelque Plante étrangère, ou que vous en entendrez parler.

C'est qu'il en est en effet de notre Imagination, comme de toutes les autres facultés de l'Ame, qui trouvent toujours beaucoup plus de facilité aux choses qui leur ont été le plus souvent répétées, ou le plus soigneusement inculquées.

De là cette façon de parler qui nous est ordinaire, au cas que l'on nous demande, si nous connoissons un lieu, une personne dont on a quelque chose à nous conter; que nous avons été une infinité de fois dans ce même lieu, que nous avons vécu avec cette personne, & qu'il nous semble que nous les voyons encore; de là cette grande attention à considerer ceux dont nous voudrions ne pas oublier l'image, nous étudions la forme, les traits de leur visage, leur façon de se tenir, leurs gestes, leurs airs, tout ce qui fait enfin la ressemblance; & pourquoi cette attention, si ce n'est que nous sentons en effet que notre Imagination nous retracera plus facilement dans la suite, un objet dont l'ébauche aura été faite

avec

avec plus d'étude, & le portrait imprimé avec plus de soin?

Aussi s'il est une méthode d'apprendre à l'Imagination à nous retracer facilement les objets, c'est celle que nous venons d'indiquer d'après la Nature; savoir, de percevoir souvent & avec soin les choses que nous voulons que notre Imagination nous retrace dans la suite, de l'accoutumer enfin par plusieurs épreuves, ou de la former d'abord avec plus d'application à nous les représenter. § 108.

Différentes maniéres dont les idées de l'imagination se succèdent, & les raisons de cette différente succession.

Il s'offre ici deux espèces de Phénomènes entiérement opposés, qu'il faut tâcher d'expliquer. Notre Imagination tantôt constante & uniforme nous représente une file d'objets tous de la même espèce & de la même nature; tantôt vagabonde & changeante, elle voltige d'un objet à un autre tout différent. A ne voir que légerement & sans examen tous ces jeux, on seroit tenté de croire que rien n'est comparable à son inconstance & à sa legéréte, mais observons-la de près, & voyons si dans ce desordre apparent, elle n'est pas encore

assu-

çoive en effet dans quelqu'un, que l'on voit pour la premiére fois un tic dans les mines, les gestes, la voix, ou le reste de la figure, on n'est frappé que de cette circonstance, & l'Imagination dans cet instant plus officieuse encore que de coutume, ne manquera pas de rappeller aussi-tôt à la file tous ceux qui seront marqués chez elle par des tics semblables, & de faire une histoire suivie des tics.

La raison en est, que l'Ame semble n'avoir perçu dans tous ces objets, que ces seul s circonstances, & avoir oublié ou négligé les autres.

Tandis qu'elle ne donnera d'attention qu'à ces seules circonstances qui
§. 110. la frappent dans l'objet présent, tous les portraits de l'Imagination seront de la même espèce; l'homme de M. W. ne verra que des vitres cassées, & le nôtre que des tics, parce que si l'Ame n'est attentive qu'à ce que ce premier portrait de l'Imagination a de commun avec l'objet de la perception, le second qui naîtra du premier doit avoir aussi la même ressemblance, & ainsi des autres; c'est toujours le même Astre qui domine au moment

de

de leur naiſſance, & tous par conſéquent doivent avoir le même caractère; & ſe ſucceder, comme dit M. W. dans le même genre ou dans la même eſpèce, puiſque ce n'eſt que la reſſemblance des individus, & ce qu'ils ont de commun entre eux qui forme le genre ou l'eſpèce.

Mais ſi parmi cette ſucceſſion de tableaux, l'Ame laiſſant la premiére perception, s'attache à quelque autre objet, que lui offrira l'un de ces tableaux; que l'homme de M. W. en conſiderant ſes fenêtres & ſes vitres, & en ſe repréſentant les fenêtres d'une autre Egliſe qui ſont dans le même état, vienne tout à coup à ſauter de ces ſecondes fenêtres que lui retrace ſon Imagination, à la Chaire qui eſt dans la même Egliſe; l'Imagination fera alors une route bien différente, & comme ſi elle avoit pris à tâche de ſe dedommager de l'eſpèce de contrainte, où elle avoit été, on la verra prendre le plus grand eſſor: elle fera une ſuite infinie de portraits dont chacun aura bien à la vérité quelque rapport & quelque liaiſon

fon avec celui qui l'a fait naître, mais qui tous cependant s'éloigneront comme à l'envi du premier objet de la perception; ce même homme de M. W. qui avoit fauté des fenêtres de l'Eglise] à la Chaire, passera dans l'instant de la Chaire au Prédicateur, du Prédicateur au Jardin, où il s'est promené avec lui; les arbres de ce Jardin l'emmeneront au Bois, un cerf qu'il y a vû debûcher, le transportera à la chasse, & il ne cessera de courre, qu'il ne l'ait vû aux abois; il ne le perdra pas même de vue alors, il l'escortera jus-
§. 110. qu'à la Cuisine, d'où les plats d'étain qu'il y rencontre malheureusement, le feront retomber à la foire, ou au Cabaret; voila sa destinée.

Le nôtre en perdant de vue l'homme au tic qui l'occupoit s'acrochera peut-être à quelque autre, en qui il avoit remarqué un tic semblable; il se rappellera, qu'il l'a rencontré aux Tuilleries, il s'y promenera avec lui; le Carosse d'un de ses amis, qu'il aura vû de dessus la terrasse prendre le chemin de Versailles, l'y menera; il y parcourera les appartements, y verra les gens de sa connoissance, & parce que peut-être il

il lui est arrivé de revenir une fois à Paris, par un beau clair de Lune, il finira par y faire un voyage.

On voit assez que dans le premier cas, la grande attention de l'esprit à son objet, doit ou peut du moins faire naître dans l'Imagination l'image d'un second objet tout-à-fait semblable au premier, que cette attention étant toujours la même, la seconde image qui naît de la premiére, conservera encore le même rapport, & ainsi des autres: mais que dans le second cas, l'esprit venant à tourner tout à coup son attention sur un autre objet, qui n'a rien de commun avec la premiére perception, & qui n'étant pas présent, ne le captive pas par conséquent de la même maniére, l'Imagination plus libre aussi, & naturellement ennemie de la gêne, fera toute une autre marche; les objets qu'elle représentera, seront, comme on le voit, d'une espèce toute différente, quoiqu'il soit vrai de dire qu'ils se tiendront toujours par quelque chaînon, car la Chaire mène au Prédicateur, le Prédicateur au Jardin, où l'on s'est entretenu avec lui, les arbres du Jardin à ceux d'une forêt &c.

Il ne faut pas dissimuler un aveu que fait ici M. W. c'est que de ces deux façons de proceder, que nous venons de distinguer dans l'Imagination, elle suit si rarement la premiére, & lorsqu'il lui arrive de la suivre, la détermination de la volonté y a tant de part, que l'on ne sait presque, s'il ne faut pas la mettre sur le compte de celle-ci; au-lieu que la seconde lui est si naturelle, qu'elle n'en connoît guéres d'autre, dès qu'elle est à elle-même; ce qui montre en elle, pour dire ce qui en est, un fond d'inclination à la dissipation & à une espéce de Libertinage.

Il est cependant une considération, qui pourroit nous reconcilier avec l'Imagination; c'est que cette inclination est balancée par une autre qualité que nous lui avons déja remarquée, & que nous avons encore lieu de remarquer ici; savoir, que dans son inconstance apparente, elle est du moins constante à suivre la même façon d'aller: nous l'avons vue jusques-ici, lorsqu'elle a été mise en mouvement par quelque Sensation, aller chercher dans son magasin, tout ce qu'il y avoit d'i-

d'idées liées avec l'objet qui la frappoit; nous allons là voir faire le même jeu dans les représentations des choses passées, qui nous sont rappellées à l'esprit.

Que nous venions en effet, dit M. W., à nous rappeller l'image de quelque endroit, notre Imagination nous retracera en même tems, tout ce qui nous y est arrivé, ou tout ce que nous y avons vû arriver, & ces premiéres circonstances nous en rappelleront d'autres, qui y tiennent encore.

§. III. D'où viennent les idées des choses passées, & ce qui les fait naître.

Ainsi que quelqu'un qui de la Galerie des Plans a vu le Feu que la Ville de Paris donna au Mariage de Mad. Louïse Elizabeth de France avec l'Infant Dom Philippe, vienne à se rappeller seulement les croisées de cette Galerie, il se rappellera en même tems le plus brillant de tous les Spectacles, la Riviére devenue comme un nouveau Ciel, par tous les feux qui paroissoient ou sortir de son sein, ou y être attachés, un Palais tel que les Poëtes feignirent être celui du Soleil, où qu'on le feindroit être en effet, si ce Dieu, pour parler leur langage, partageoit ce Globe immense de feux qui

l'entoure, en un nombre infini de lumiéres, dont l'éclat temperé nous permettroit d'y porter la vue; près de là & au dessous un second Palais qui par la varieté de ses décorations pouvoit paroître celui des Saisons, ou comme ce séjour heureux d'où certains Philosophes croyoient jadis que l'on entendoit l'harmonie des Sphères célestes; une Flotte enfin que l'on imaginoit arriver des Contrées de l'Aurore, à la vue des diverses richesses étalées sur ses cordages & sur ses mâts, mille couleurs dont l'accord ou le contraste sembloit formé par les mains de la Déesse même.

C'est que toutes ces idées, toutes ces images sont enchaînées & se tiennent réciproquement, car comme nous avons vu, §. 104, que la vue d'un lieu nous rappelle l'image des personnes que nous y avons remarquées, que l'idée des personnes nous rappelle celle du lieu, parce que toutes ces idées ne font qu'un même tableau; de la même maniére ici la seule image du lieu rappellée à l'Imagination nous rappelle une foule d'objets que nous avions perçu en même tems, objets

qui

qui réunis d'abord ensemble, se conservent aussi ensemble; parce que tous ne sont faits que pour être partie d'une même décoration, qui les rassemble dans notre Imagination, comme le même lieu les rassembloit en effet..

Et comme le souvenir du lieu nous rappelle tout un grand spectacle, ainsi chaque partie de ce spectacle nous rappelle le souvenir des autres, du lieu & des personnes.

M. W. prétend qu'il importe extrêmement de rapporter différens exemples qui aident à découvrir les moindres différences, qui se trouvent dans tous ces jeux de l'Imagination; & on voit bien qu'il est convaincu de cette utilité. Voici ce qu'il ajoute.

Que nous venions à nous rappeller une action à laquelle nous ne nous sommes determinés, qu'après de longues délibérations, l'Imagination ne manquera pas de nous représenter en même tems, & le lieu & le tems où nous avons pris cette résolution, & ceux avec qui nous l'avons prise. §. 112.

Ainsi l'homme de M. W., car il revient encore sur la scène, qui va à la

Foire de Francfort, se représentera souvent dans tout le chemin, la chambre de son ami, où il s'est déterminé enfin à prendre cette bonne résolution; & se rappellera fidelement tout ce qu'ils ont dit ensemble sur le projet, l'exécution, l'avantage & l'agrément de ce voyage.

Pour peu aussi que nous aions fait attention sur ce qui se passe en nous, il nous sera aisé de remarquer que nous ressemblons à cet homme de M. Wol. S'agit-il d'une affaire qui nous a réussi? nous nous rappellons avec joie le moment où nous en avons pris la résolution, ceux qui étoient avec nous, lorsque nous la primes, les raisons que nous leur rapportames, pour qu'ils secondassent notre fantaisie, & si elle a été malheureuse, nous ne manquons pas à nous rappeller de même, mais avec des sentimens bien différens, l'instant qui a fixé nos irrésolutions, ceux à qui nous les avions confiées, les raisons qu'ils nous opposérent peut-être, celles qui pour notre perte l'emporterent, & le charme funeste enfin qui nous enleva alors à nous-mêmes.

C'est que tout cela étoit encore peint dans

dans le même tableau, & monté dans le même cadre. Ne diroit-on pas que notre Imagination ressemble à ces Antiquaires, qui ont toujours dans chaque genre bien des choses à nous montrer, à ces Marchands habiles qui ont toujours quelque pièce en reserve à nous étaler? C'est, nous disent-ils, que tout cela va ensemble, qu'il faut avoir la suite &c.

Il suffit en effet que l'on ait perçu ensemble souvent ou longtems plusieurs objets, pour que leurs perceptions ou leurs images s'unissent & se lient; puisqu'il est vrai, que par l'habitude de percevoir souvent ces objets, l'Ame acquiert la facilité de reproduire l'un à la vue de l'autre; comme nous pouvons nous en convaincre par l'expérience; prenons l'exemple des Allées de Versailles, ou d'un Cabinet de curieux, que nous connoissons, pour les avoir souvent vûs, n'éprouvons-nous pas, lorsque nous y rentrons, que la vue d'un objet nous en rappelle un autre, & que la perception du premier devient la raison de la perception du second? §. 113. Ce qui fait que nos idées se lient & s'enchaînent ensemble.

Au reste cette raison n'est que pour §. 114. Le rap-

 la

Le rapport des perceptions est indépendant de celui des choses. la perception ou l'Imagination, & M. W. n'oublie pas de nous le faire remarquer : car le rapport des perceptions est indépendant du rapport des choses; & bien que deux objets ne soient joints dans l'Imagination, que parce qu'ils ont été souvent perçus ensemble, il ne s'ensuit pas que ces deux objets soient ou doivent être liés en effet ensemble; l'homme que vous avez vu dans une Eglise, & cette Eglise sont bien liés dans votre Imagination, & dans la représentation qu'elle en fait, mais ils ne dépendent point en effet l'un de l'autre dans leur existence.

Règles de l'Imagination & ses Loix. Après tous ces exemples qui établissent assez les règles que suit l'Imagination dans ses tableaux, & nous montrent pourquoi à la vue, ou au souvenir d'un tel objet elle reproduit l'image d'un certain autre objet, plutôt que de tout autre; rien n'empêche d'établir comme principale loi de l'Imagination, cette proposition-ci.

§. 117. Lors qu'il nous est arrivé de percevoir ensemble quelques objets, la perception de l'un de ces objets suffit pour déterminer l'Imagination & retracer la perception des autres. Cet-

Cette Loi est assez prouvée, par tout ce que nous en avons dit, sans qu'il soit nécessaire de l'établir encore par les mêmes, ou de nouvelles preuves.

L'Histoire de notre Imagination s'avance, & après avoir vû les ressorts, qui la font mouvoir, l'ordre qu'elle suit dans sa marche, lorsque nous veillons, il ne nous reste plus qu'à examiner les spectacles qu'elle nous donne, lorsque nous dormons, si elle suit aussi des règles dans ces spectacles, & quelles sont ces règles.

Mais comme M. W. ne marche point sans se faire précéder de définitions; voyons auparavant celle qu'il nous donne du sommeil; aussi bien convient-il que nous connoissions la nature d'un bien, que nous chérissons assez pour lui sacrifier avec joie une grande partie de notre vie, un bien dont la douceur nous fait oublier la perte de tous les autres, & dont la privation ne nous paroît le plus grand de tous les maux, que parce qu'elle en devient en effet la source.

Il nous arrive réguliérement d'éprouver que toutes les Sensations & les §.118. Cessation des

les images de l'Imagination qu'elles excitent, cessent, & suspendent tellement toute leur impression à notre égard, que nous n'avons plus aucun sentiment ni des unes, ni des autres.

Sensations, & des idées de l'Imagination qu'elles excitent.

La vérité de cette proposition, a paru si évidente à M. W., qu'il n'a pas cru devoir s'arrêter à la prouver par des raisonnemens, ou des exemples; après avoir appellé à l'expérience, qui doit suffire pour nous en convaincre, il ajoute seulement, que s'il ne s'est servi pour désigner le tems, où arrive cette entiére cessation des Sensations, & des idées qui en naissent, que d'une expression vague & indéterminée, comme nous l'avons fait à son exemple, en nous contentant de dire, que cela nous arrive réguliérement, c'est qu'il suffit dans le moment présent de savoir que cette cessation peut avoir lieu, & qu'on verra assez dans la suite, quand elle doit avoir lieu en effet.

§. 119. Ce qu'on nomme Sommeil.

Cet état, où tout ce qu'il y a de Sensations claires vient à cesser avec le sentiment des objets présens, c'est ce qu'on appelle *Sommeil*; & si cette cessation est entiére, ensorte qu'il ne nous

nous reste absolument aucun sentiment de rien, on le nomme Sommeil profond.

Comme le moment de la cessation de ces Sensations claires fait le commencement de notre Sommeil, ainsi le retour de ces mêmes Sensations marque l'instant de notre reveil. Ce qu'on appelle Reveil.

Il faut toujours supposer, quoi que M. W. ne le dise pas, que le mouvement vital demeure le même, malgré cette cessation des Sensations claires; faute de quoi notre sommeil ressembleroit pas trop à la mort.

Nous venons de distinguer deux états, l'un du Sommeil simple, & l'autre du Sommeil profond. Il nous arrive assez souvent dans le premier de ces états, de percevoir clairement des objets absens, & de voir les perceptions que nous en avons se succeder les unes aux autres, jusqu'au moment où nous nous éveillons, ou celui où nous tombons dans un sommeil plus profond: c'est encore un de ces faits qui n'a point besoin de preuves. §. 120. Songes.

Que si nous ne percevons pendant quelque intervalle de tems, que des objets absens, sans avoir le sentiment d'au- §. 121.

d'aucun objet présent, c'est ce que nous nommons *rêver*, & cet état de l'Ame où nous avons ces perceptions claires des choses absentes, *état de rêves*, ou *rêves*.

Il est à remarquer que nous ne considerons ici le rêve que du côté de l'Ame, entant qu'il en est une modification, & non du côté de l'objet, ou comme la représentation de choses, qui se succedent les unes aux autres.

§. 122. Ils sont l'ouvrage de l'Imagination. Il n'est pas douteux que nos rêves ne soient l'ouvrage de l'Imagination; elle seule a le privilège de percevoir & de se représenter les objets absens, & de réunir à ce titre sous son empire, & les douces erreurs des Poëtes, auxquels il est donné d'assister aux danses des Nymphes & des Graces, & les rêves des Dormeurs.

§. 123. Ce qui les produit. Comme donc l'Imagination ne travaille, qu'autant qu'elle est excitée, & déterminée par quelque sensation, il doit s'ensuivre aussi, qu'il n'y a qu'une sensation qui puisse donner naissance à nos Songes, lesquels se continuent ensuite par une succession d'images de la façon de l'Imagination.

Nous supposons ce que nous avons déja dit (§. 106.) que l'Imagination ne

ne produit aucune image, que déterminée par quelque Sensation qui la met en jeu; la conséquence qui en resulte pour les songes, est donc évidente, car les images qui les composent, appartiennent aussi à l'Imagination. Voyons toutefois si outre la preuve de raison, que nous en avons, nous n'en trouverions point encore dans notre propre expérience.

Nous avons dit que notre Imagination n'a guères qu'une façon d'aller; il suffit donc que nous puissions la découvrir une fois, pour être en droit de juger, qu'il doit en être de même, toutes les autres que nous ne la surprenons pas: or il n'est guères possible, que rêvant si souvent, nous n'ayions eu occasion de l'appercevoir quelquefois; sur-tout si nous avons fait attention à la situation où nous nous sommes trouvés en nous réveillant; comme lorsqu'il nous est arrivé de nous reveiller avec le sentiment de la colique, ou de la soif, & qu'en reprenant l'Histoire de notre rêve, nous venons à nous rappeller en effet que nous avions commencé par rêver à l'un ou à l'autre.

Ce que nous avons dit à la suite de cette première proposition, que nos rêves se continuent par une succession d'images de la façon de l'Imagination, souffre moins de difficultés, puisque nous sommes assez convaincus, lorsque nous nous éveillons, que nous n'avons point perçu en effet par les Sens, aucun des objets qui ont composé notre songe, & que tous étoient véritablement absens.

La grande difficulté est donc d'appercevoir la première Sensation, qui fait naître nos songes ; & en effet si nous ne pouvons que rarement, & avec peine, lors même que nous veillons, saisir notre Imagination, & remonter de chaînon en chaînon jusqu'à celui, qui le premier de tous a été mis en mouvement par quelque Sensation, le moyen de se rappeller à son reveil, une suite assez bizarre d'idées, que nos songes enchaînent, d'en distinguer la première, & d'appercevoir enfin la Sensation, qui lui a donné naissance? La chose cependant n'est pas, ainsi que nous venons de le dire, impossible, pourvû que par une recherche fine, nous puissions découvrir le debut de

frais à un second; s'il en naissoit mille, toujours infatigable, elle y fournira de même.

A la lumiére de ce flambeau, on apperçoit la cause de toutes ces rêveries si ordinaires, & quelquefois continuelles dans la fièvre, dans ces états de mal-aise, ou de digestions lentes & pénibles, les différentes Sensations dont l'Ame est assaillie dans ces différents états, donnent lieu à l'Imagination de mettre en œuvre une partie de ce qu'elle a d'idées, & la diversité des premiéres fait la bizarrerie des secondes.

A ce changement si rapide & si varié d'images de toutes les couleurs, il faut appliquer ce que nous venons de dire de celles qui ont quelque suite, & ce que nous avions dit auparavant des images de l'Imagination; à chaque Sensation elle reproduit l'idée des objets que nous avions autrefois perçus avec l'objet de cette Sensation, & elle continue son ouvrage, jusqu'à ce qu'il soit renversé par une nouvelle vague, qui en détruisant ce premier, lui fournit l'idée d'un second.

Ce principe a paru si essentiel à M. W. qu'il l'appelle la principale Loi des rê-

rêves, comme on appelle principale Loi des Sensations, le principe par lequel elles peuvent être expliquées.

§. 125. Différence du Songe simple, & du Songe composé. De ces deux sortes de songes, que nous venons de remarquer, les premiers qui se suivent sans interruption, s'appellent songes simples, & les seconds dont la suite est souvent interrompue, songes composés.

M. W. qui n'a pas voulu sans doute que la postérité pût imaginer, qu'il révoit, ou faire passer ses rêves jusqu'à elle, n'a point voulu nous donner des exemples ni des uns, ni des autres. Il s'est contenté de dire que nous pouvons appliquer ici les exemples que nous avons donnés des différents jeux de l'Imagination, lorsque nous veillons, & regarder ces jeux comme des songes, que l'Imagination agissant toujours suivant les mêmes Loix, ce que nous avons dit des uns, peut & doit se dire des autres : que nous révons en effet, même en veillant, lorsque sans faire attention aux Sensations, qui pourroient nous distraire, nous laissons à notre Imagination pleine liberté de coudre à sa fantaisie images à images, en faire une suite

à sa façon, & nous mener peut-être d'un bât de mulet, qui s'offre à notre vue, au mulet qui le porte, du mulet à la campagne, où il est en honneur, de la campagne à l'attaque du Mont Alban, du Mont Alban à l'Olympe, de l'Olympe à de nouveaux Géants, dont l'audace conduite par la sagesse devient aussi plus heureuse.

C'est ainsi, dit M. W. qu'il ne tient qu'à nous d'éprouver dans ce qui paroît être un songe ce qui doit arriver dans ce qui l'est en effet.

On demandera peut-être, ce qui peut faire, que nos rêves étant si fréquents, nous appercevons pourtant si rarement les Sensations qui les font naître; celles qui venant à la traverse en changent la détermination & le cours.

La nature des Sensations qui les font naître.

A cela M. W. répond que ce ne sont le plus souvent que des Sensations foibles, & par-là même si difficiles à distinguer des images de l'Imagination, qu'on ne s'apperçoit presque pas même de l'impression de ces Sensations; c'est pourquoi bien que les images de l'Imagination puissent être aisément distinguées des idées des Sens, par le différent degré de

de clarté que nous avons dit §. 97 leur convenir, elles ne sauroient l'être ici que difficilement de ces Sensations supposées foibles, parce que les Sensations de cette espèce, & l'Imagination étant en équilibre, leurs idées doivent avoir un degré de clarté qui soit entiérement le même.

C'est aussi pour cette raison que nous avons dit §. 101. que toutes les Sensations étant suspendues dans nos songes, il n'y a dans l'Ame alors, que les idées de l'Imagination, parce que la foiblesse de ces Sensations ne nous laisse pas les appercevoir en effet, & que leur égalité de force avec l'Imagination fait que nous mettons le plus souvent les idées de l'une, à la place de celles de l'autre, & que nous les confondons toutes.

§. 127. Pourquoi les objets nous paroissent véritablement présens dans nos Songes.

C'est cette duplicité d'action, qu'il est si difficile de démêler, qui fait que dans nos songes les objets nous semblent véritablement présens; car comme nos songes naissent d'une Sensation, & se continuent par une succession d'images de la façon de l'Imagination, suivies, s'il n'y a qu'une Sensation, & interrompues, s'il en survient plusieurs,

que

que ces Sensations, si l'on en suppose plusieurs, sont foibles, & n'ont par conséquent qu'un degré proportionné de clarté, que leurs idées par la même raison ne sauroient être aisément distinguées de celles de l'Imagination; toutes propositions dont nous avons déja vû les preuves & connu la certitude, l'Ame confond les idées de l'Imagination qui lui représentent les objets absens, avec les idées de la Sensation qui ne les lui représentent que présens, & se persuade qu'ils sont présens en effet.

Mais si cela est, dira-t-on, pourquoi l'Ame qui éprouve si continuellement les prestiges de l'Imagination ne se portera-t-elle pas plutôt à croire que les objets présens qui sont en petit nombre, ne le sont pas plus, que tant d'autres que lui offre l'Imagination, qu'elle ne les perçoit point en effet, & que ce n'est encore-là qu'un artifice de cette même Imagination, qui la trompe si souvent.

On répond à cela que bien que les objets que retrace l'Imagination ne nous soient point représentés, lorsque nous veillons d'une autre maniére, que ceux

ceux qui sont présens ; il y a pourtant une différence bien sensible dans le degré de clarté, qui accompagne les uns & les autres : que ce grand degré de clarté, effet des Sensations fortes que font sur nous les objets présens, ne nous permet pas de nous y tromper, & de les regarder comme absens, & que nous sentons assez nous-mêmes cet éclat des idées des Sens qui nous frappent à notre reveil, pour appercevoir qu'elles différent des autres, comme les feux éclatans du Soleil différent de la lumiére pâle de la Lune, mais qu'il n'en est pas ainsi dans le Sommeil, où l'Imagination & les Sensations foibles, toutes deux de même force, étant seules à faire tout le jeu de nos songes, peuvent aisément par leur ressemblance autoriser l'erreur de l'Ame, & la déterminer à croire, sans autre examen, que comme les objets que lui retrace pendant le jour une Sensation foible sont présens, ceux que lui rappelle pendant le sommeil l'Imagination assez semblable à cette Sensation foible, le sont aussi.

§. 128. Si ces On demande ici, si tous ces jeux de nos songes, tous ces changemens qui

y

y surviennent, ont aussi leur raison suffisante : & à cela on répond oui, & non : Oui, si on les considère du côté de l'Ame qui les produit, & qui ne joint une image à une autre, que parce qu'elle les a vues réunies auparavant : à l'occasion d'un repas, d'une visite, qui fera le sujet de notre songe, l'Imagination nous rappellera l'image d'une personne, qui se sera trouvée à ce repas, à cette visite ; & à l'occasion de cette personne, elle nous en représentera une autre que nous avons vue avec elle, ou qui lui ressemble, de cette seconde personne elle sautera à une circonstance, qui s'y trouve liée, & de cette circonstance à une autre &c. il est aisé de voir que l'Ame ne lie toutes ces idées, que parce qu'elle les a vues liées dans d'autres occasions. Songes ont aussi leur raison suffisante.

Pour pouvoir rendre compte de la suite d'un songe, il faudroit pouvoir connoître tout ce que nous avons d'idées liées & combinées de cette manière : nous ne saurions les connoître ; mais l'imagination chez qui elles sont en réserve les garde précieusement ; & lorsqu'elle n'est gênée par

rien, elle les unit à sa façon, sans s'embarasser du tout ensemble : la premiére combinaison qui s'offre, est toujours la meilleure, elle l'adopte sans façon, & de celle-là, elle voyage à une seconde, une troisième & chacune sans se tenir infiniment à ce pendant, comme nous l'avons dit, la raison suffisante du côté de l'Ame qui avoit perçu dans différents tems tous ces objets ainsi combinés.

Mais on ne sauroit dire de même ni que chaque idée en particulier ni toutes ensemble ayent une raison suffisante de la part de l'objet, & cela est bien sensible ; car bien que notre Ame ait perçu deux objets en même tems, & que l'Imagination les en représente toujours les idées ensemble, il ne s'ensuit pas pour cela que ces deux objets ne puissent être séparés, que cette personne soit toujours à ce repas, à cette visite, que cette autre personne dont nous avons parlé §. 114. dont l'idée nous revient avec celle de l'Eglise, demeure toujours collée à l'Eglise, & l'Eglise n'étant point une raison, qui nous fasse connoître pourquoi cette personne existe

Quelques gens fins, qui n'appercevoient pas pourtant cette différence du oui & du non, croyoient avoir trouvé ici M. W. en contradiction avec lui-même, mais on voit bien qu'il est encore plus fin qu'eux ; aussi leur dit-il bien qu'ils se sont précipités, & qu'ils ne sont pas ce qu'ils s'imaginent.

Après ce que nous venons de dire, il ne sera plus si difficile de comprendre, pourquoi un songe que l'on suppose commencer dans deux personnes par une même sensation, prendra dans l'une & dans l'autre des allures toutes différentes ; car comme il n'est guères possible que leurs Ames aient eu les mêmes perceptions, & combinées de la même maniére, la même Sensation excitera dans l'une une perception d'une façon, & dans l'autre elle en excitera d'une autre, & ces perceptions déja différentes en naissant, formeront chacune leur petite famille d'air & de couleurs encore plus opposées. §. 129. Pourquoi deux Songes excités par la même Sensation seront différents.

Un exemple rendra la chose plus sensible : deux hommes dorment d'un sommeil assez profond, il ne l'est pourtant pas tellement, qu'ils n'entendent le coup d'un canon qui vient d'ê-

tre tiré, & qu'ils ne distinguent bien, que c'est en effet le bruit d'un canon. Cette Sensation foible, qui est la même dans les deux, fera naître deux songes, dont l'histoire sera bien différente. L'un de ces dormeurs, qui n'a jamais entendu tirer que le canon de la Bastille, lors que le Roi vient à Paris, ou dans le tems de quelque réjouïssance, rêvera qu'il court à l'endroit de la Ville où il a déja vu tout cet appareil de grandeur & de majesté qui accompagne le Roi; & cet autre plus flatteur encore que lui, fait l'empressement & la tendresse de ses peuples; ou placé sur les Tours de Notre-Dame, d'où il a coutume de voir les feux de la Ville, il jouïra du spectacle brillant que lui donnent de tous les côtés ces palais de feux, ces Comètes d'un instant, qui enfantent avec fracas de nouveaux Astres; l'une de ces idées pourra bien sauter sur la tête d'un de ces Colosses Suisses, qui entourent le Carosse du Roi, & de là comme du sommet d'une Montagne, Dieu sait où elle s'élancera; l'autre le menera peut-être à l'incendie du palais, aux papiers de la Chambre des Comptes, &

à

2. la Dissertation de M. Morand sur ces parchemins recrocquevillés par le feu.

Il n'en sera pas ainsi de l'autre dormeur, que se sera trouvé à ce fameux Siège de Prague de 1742 & à ces sorties vives & vigoureuses, qui le rendent un des plus mémorables de l'Histoire. Lorsque dans son sommeil il entendra ce coup de canon, il croira fondre encore comme dans cette Journée du 22 Août sur l'ennemi; un ancien camarade qui étoit à son côté dans cette action, & dont l'idée lui sera souvent revenue avec celle de l'action, s'offrira dans ce moment à lui & parce qu'il l'a vû depuis ailleurs, le voila amené du champ de bataille avec cet ami, & transporté sur une nouvelle scène.

Ces Songes si différents seront pourtant la suite d'une même Sensation.

Nous verrions que la même chose arrive lorsque nous veillons, s'il étoit possible, que nous pussions appercevoir toutes les différentes images, que la même Sensation fait naître dans l'Imagination de plusieurs personnes; & la raison est celle, que nous venons de dire; car comme l'Imagination repro- §. 130.

 duit

avez vus dans une autre Eglise, ou dans une maison ; voila donc encore la même Sensation qui fera naître une suite d'idées différentes ; suivant que l'Ame s'attachera telle ou telle perception partielle.

Peut-être auroit-on pu omettre cet article, puisque nous avons déja vû que l'Imagination qui dépend, comme nous l'avons dit §. 108. beaucoup de l'habitude, en prend & en suit uniquement les Loix, & que l'on pourroit peut-être dire d'ailleurs que la véritable Sensation est celle que qu'excitent les chandeliers, ou le tableau.

§. 132. & 133. Différents Songes suivant le différent degré de foiblesse de la Sensation.

Autre prodige : la même Sensation foible donnera naissance à différents songes, suivant le différent degré de foiblesse qu'elle aura ; car comme on ne reconnoît les objets, que par la clarté de l'idée qui les représente, cette clarté venant à s'affoiblir, il sera plus difficile de les reconnoître & de les distinguer, & plus aisé par conséquent de les confondre. Comme donc une Sensation, quoique supposée la même, ne représente plus, à cause de ses différents degrés de foiblesse, le même objet, l'image de l'Imagination dépendante

dante en sa naissance de ces différents degrés sera différeute en effet, & suivra tout leur sort.

C'est le declin du jour, qui ne nous laisse pas appercevoir les objets tels qu'ils nous paroissoient auparavant, & donne lieu à l'Imagination de les lier à d'autres, avec lesquels elle leur trouve plus de rapport.

Que cette clarté vienne à s'affoiblir insensiblement, c'en est fait de notre Songe; comme une lumiére presque éteinte ne laisse plus appercevoir dans les derniers instants les objets, qu'elle nous découvroit auparavant; ainsi les images qui nous représentoient les objets absens, venant à s'obscurcir, ces objets sembleront s'éclipser à nos yeux, se confondre & disparoître entiérement: car telle est la destinée de nos songes; Astres bizarres & brillants seulement de quelque lumiére dans les ténèbres incertaines d'un sommeil leger, ils sont également éteints & par les ombres épaisses d'un Sommeil profond, & par la clarté vive qui accompagne les idées des Sens au reveil. §. 134. Ils sont éteints par les ténèbres d'un Sommeil profond & par la clarté du reveil.

Ce retour des idées des Sens, est §. 135.

 la

la barriére qui sépare les deux états des songes, & du reveil; & en effet, des images de la façon de l'Imagination qui se succedent, une ou deux Sensations foibles en équilibre avec l'Imagination, & qui se confondent facilement par conséquent avec les images de celle-ci; voila nos songes, & tout ce qui en fait l'erreur & le jeu; au moment de notre reveil ces idées que nous avons nommées des Sens reprennent leur droit, & par cette clarté que nous avons vû qui les distingue de l'Imagination, dissipent le charme, & ne nous permettent plus de confondre les objets absens avec les objets présens, ni de prendre enfin, comme dans les Songes, les uns pour les autres.

Bien que M. W. convienne qu'il n'est pas besoin d'un plus grand appareil de démonstration dans une chose aussi évidente, & aussi facile à distinguer, que l'est l'état des songes, & de celui de la veille, il ajoute cependant encore une autre différence, qu'il dit en même tems ne pouvoir être apperçue que par les plus clairvoiants.

On distingue, dit-il, communément

cette

cette suite d'images qui forme les songes, de celle des autres images que forme l'Imagination, lorsque nous veillons, en ce que nous croyons dans nos songes, que les choses qui en sont l'objet, sont présentes, lorsqu'elles ne le sont pas, & qu'il nous arrive des choses qui ne nous arrivent point en effet; mais que l'on fasse encore une attention, ajoute-t-il, c'est que les images que notre Imagination nous retrace dans nos songes, ont de la suite, de l'enchaînement, sans que nous y pensions, sans que nous y mettions rien du nôtre; au-lieu que, tandis que nous veillons, elles sont si continuellement interrompues par les idées des Sens, que quand même nous y travaillerions avec attention, elles ne pourroient que difficilement garder l'ordre, qu'elles gardent d'elles mêmes pendant le sommeil; ces images, lorsque nous veillons, passent & se succèdent avec la rapidité de l'éclair dans un grand orage.

§. 136. Différence des Songes.

Il ne nous reste plus qu'à expliquer la différence des rêves clairs & obscurs: nous savons, dit M. W., par expérience, ou du moins ceux qui rêvent

 beau-

beaucoup le ſavent, qu'il eſt des ſituations, des momens, où l'on ſent que l'on rêve, ſans pouvoir diſtinguer, ou appercevoir diſtinctement ce que l'on rêve, parce que les images de notre Imagination n'ont pas aſſez de clarté pour le faire remarquer; voila ce que l'on nomme ſonges obſcurs: comme l'on nomme ſonges ou rêves clairs, ceux où nous ne connoiſſons pas ſeulement que nous rêvons, mais encore ce que nous *rêvons*.

§. 137. Après ce long détail de tout ce qui a rapport à l'Imagination, il nous ſera plus aiſé de nous en former une idée. Reprenons en peu de mots ce que nous en avons dit.

Rien ne pouvoit nous être plus avantageux, que d'avoir en nous une faculté qui nous reproduiſît l'image des objets ſenſibles abſens, voila ſa nature: de tous les objets qu'elle peut repréſenter, ceux qu'elle retrace plus facilement, ce ſont ceux dont nous avons des idées diſtinctes, & par conſéquent les objets viſibles, les paroles, voila ce qu'on peut nommer ſon objet.

Il nous auroit été peut-être bien difficile d'eſtimer au juſte ſa force, mais

mais ce que nous connoissions déja, a pu servir à la déterminer: nous savons que les idées des objets que nous nous rappellons, ou ce qui revient au même, les idées de l'Imagination, sont moins claires, que celles des objets qui nous affectent, ou les idées des Sens: cette différence de clarté devient notre règle: car comme nous avons vu, que les Sensations fortes sont accompagnées d'un plus grand, les Sensations foibles d'un moindre degré de clarté, nous jugeons que les premiéres ont plus de force que l'Imagination, & que les secondes lui sont en équilibre, que les unes par conséquent doivent lui ôter son action, & que les autres ne peuvent tout au plus que la balancer: voilà donc la force de l'Imagination déterminée par la comparaison que nous en faisons avec les ressorts qui font seuls son mouvement, les Sensations; car quelque facilité qu'elle ait à reproduire les objets, nous avons vu qu'elle ne les reproduit que déterminée par une Sensation: & c'est ce qui fait sa raison suffisante.

Ce qui suit, la caracterise davantage.

Un seul avis des Sens suffit pour la déterminer à représenter une file d'objets; voilà ce que l'on peut nommer sa principale proprieté, ce ne sont pourtant que des objets, qu'elle a vus auparavant liés & réunis ensemble; & entre ces objets, elle retrace avec plus de facilité, ceux qui lui ont été peints ou le plus souvent ou avec plus d'attention, voilà ce que M. W. appelle *ses Loix*.

En retraçant ces objets, ou elle rassemble ceux qui se trouvent à être de la même espèce, ou sans avoir égard à cette ressemblance, elle se contente d'unir des objets, qui ne se tiennent, que parce que chacun de ces objets avoit été perçu avec celui qui le suit; & c'est ce que nous avons nommé ses deux sortes de marche; avec cette différence seulement, que l'une n'est guères que l'effet de l'attention de l'Ame à son objet, & que l'autre fait le caractère de l'Imagination même.

Tels sont en général les principes qui peuvent nous guider dans la connoissance de l'Imagination, pendant que

que les Senſations vives & fortes agiſſent ſur elles, c'eſt-à-dire, pendant que nous veillons: que ſi ces Senſations viennent à ceſſer, c'eſt un autre état, que l'on nomme ſommeil, comme les perceptions claires que nous y avons des choſes abſentes, ſe nomment Songes.

Il en eſt de ces Songes, qui ne ſont que des images de l'Imagination, comme de toutes celles qu'elle produit pendant que nous veillons; ils ſont l'ouvrage de la Senſation qui les fait naître, & de l'Imagination, qui les continue.

La ſuite de leur deſtinée ne dépend pas moins des Senſations, que leur naiſſance: qu'une ſeule préſide à tout l'ouvrage, il ſe ſuivra avec l'ordre qui lui eſt propre; mais s'il arrive qu'une autre ou pluſieurs ſurviennent, & ſe heurtent, elles ne feront que s'embarraſſer, & gâter tour à tour ce que chacune d'elles auroit pu faire ſeparément.

Ce ſont ces mêmes Senſations qui font tout le merveilleux de nos Songes: la même occaſionnera non ſeulement dans différentes perſonnes,

mais encore dans la même suivant les différentes nuances de clarté qu'elle aura, une différente suite d'images; toutes donneront à ces images un corps qui nous trompe, & nous les fait prendre pour les objets mêmes qu'elles représentent : erreurs qui se perpetuent jusqu'au moment d'un sommeil profond, qui les finit, ou jusqu'à celui du reveil, qui en fait succeder souvent d'autres d'une nature différente, & presque toujours dangereuses.

CHAPITRE VII.

De la Faculté de feindre ou d'imaginer.

§. 138. 139. & 140. Ce que Mr. W. appelle faculté de feindre, ou d'imaginer. JUSQUES ici nous n'avons vu l'imagination que sous une de ses faces, lorsqu'elle reproduit l'image d'un objet, ou qu'elle y en joint une foule d'autres, nous allons maintenant la considerer sous un autre point de vue, lorsque guidée par l'Art, elle decompose une image pour s'en représenter par l'abstraction, une partie sans une autre, ou qu'elle combine ensemble les

les différentes parties de ces images ainsi décomposées : c'est ce que M. W. appelle la Faculté de feindre, ou d'imaginer.

Il est hors de doute que nous pouvons nous représenter séparément toutes les parties d'un Etre composé ; le tronc d'un arbre, par exemple, sans sa racine, ou ses branches ; de même la racine sans ses fibres, les branches sans leurs feuilles, parce que rien n'empêche que nôtre imagination ne nous représente séparément des parties, que les Sens nous offrent à chaque instant séparées les unes des autres.

Que si faute d'art & d'exercice, on avoit de la peine à se représenter séparément quelqu'une de ces parties, sans se retracer en même tems le tout qu'elles forment ; que l'on sentît, c'est l'exemple de M. W., que quelque faciles que soient à saisir ces longues oreilles d'un animal, que l'on voit assez souvent, l'idée de l'animal qui les porte vient toujours cependant se joindre à celle des oreilles, il conseille un moyen ; c'est de s'imaginer qu'on a coupé & séparé de la tête cet ornement

ment qui la distingue, & qu'on le porte ailleurs, pour être exposé seul à la vue. Or nous sentons qu'il n'y a rien d'impossible à tout cela.

De la même maniére, comme ce que l'on nomme modes, peut être séparé du sujet, dont il est mode, rien n'empêche que l'on ne se représente un sujet sans mode; une fleur, par exemple, sans la couleur que la Nature lui a donnée, comme nous voyons tous les jours que l'on nous représente des Lys avec des couleurs différentes de la blanche : je prens l'exemple des couleurs, parce qu'étant sujettes à s'alterer & à changer, elles ne peuvent être regardées que comme des modes.

Il n'en est pas ainsi de ce que M. W. nomme Attributs, lesquels sont inséparables du sujet : comme il est impossible, que les Sens nous offrent un sujet sans son attribut, il est impossible aussi que l'Imagination nous le représente sans ce même attribut; ainsi parce que le nombre de trois angles est un attribut essentiel du triangle, nous ne saurions nous le représenter sans ces trois angles.

Cette

Cette premiére qualité de décomposer les images & de s'en représenter les idées partielles, comme separées de la composée, conduit naturellement à une autre dont nous avons déja parlé, & qui consiste à combiner les différentes parties de différentes images.

Elle consiste à decomposer les images de l'Imagination. & à les combiner différemment.

Car pourquoi ne pourrions-nous pas prendre ces parties ainsi separées, ou les idées partielles qui les représentent, pour les attribuer suivant notre goût & notre idée, à un seul sujet différent de celui, qu'elles composent? Pourquoi de la même maniére ne pourrions-nous pas prendre différens modes de différens sujets, pour les attribuer à un autre, qui ne les eut jamais à la verité, mais auquel il ne repugne pas toutefois qu'on les attribue?

Et en effet comme nous pouvons nous représenter d'autant plus facilement dans l'Imagination, ainsi que nous venons de le dire, une partie de ces Etres sans l'autre, que les Sens nous représentent souvent ces mêmes parties separées; qui empêche que nous ne réunissions ces différentes parties entre-elles, & que comme l'idée d'un être

com-

composé renferme celle du nœud, ou lien, qui en réunit les parties, pour en faire un tout, l'idée de ce même nœud ne se présente à nous pour joindre ensemble des parties que nous voulons assortir, & en former ce tout singulier & extraordinaire, dont nos Sens ne nous avoient point encore donné le Spectacle dans la Nature?

N'est-ce pas ainsi que les Poëtes, & les Peintres après eux sont venus à former leurs Sirenes, leurs Satyres, leurs Centaures, & tous ces monstres charmans, qui embellissent la Poësie, & charment l'Imagination en la trompant?

Pourquoi ne pourrions-nous pas attribuer de la même maniére à un Etre, un mode qu'il n'eut jamais à la vérité, mais qu'il n'y a aucune repugnance ou contradiction à lui attribuer? Et ne suffit-il pas, que nous aions vû d'un côté le sujet, auquel nous l'attribuons, de l'autre ce mode existant dans un autre sujet, pour que cette idée d'existence vienne à se présenter à nous, dès que nous voudrons les réunir, & paroisse donner une ombre de réalité à ce nouvel assemblage des choses, qui

ne

ne sauroient se joindre que dans notre Imagination.

Nous avons déja rapporté à ce sujet l'exemple des lys, que nous nous représentons, & ce que nous voyons en effet tous les jours, peints en or, ou en bleu, quoi que nous ignorions, si la Nature peut changer leur couleur & la varier.

C'est que nous ne considerons en effet de ce lys que la forme & la figure, sur laquelle il importe peu, ou du moins il ne répugne pas, que nous mettions une couche de toute autre couleur, que la blanche; d'autant que les lys mêmes produits par la Nature, nous paroîtront peints de toutes ces couleurs, si nous voulons les regarder à travers des verres différemment peints.

Que si l'Imagination trompe, ce n'est que ceux qui confondent deux choses, qui ne doivent pas l'être; comme, par exemple, l'image de ces lys, avec les lys mêmes; car il ne s'agit ici que de ces images; il se pourra bien faire que l'Imagination qui ne connoît point l'essence de chaque chose, prenne pour mode, ce qui ne l'est pas; mais il n'arrivera point, qu'elle se repré-

nation plus foible & plus étroite ne pourroit s'élever jusqu'à ces combinaisons originales, se borneront à considerer plusieurs plans ou desseins, qui leur tiendront lieu de ces images neuves qu'ils ne peuvent produire, & à prendre de ces desseins ou plans, différents morceaux, qu'ils joindront, & qu'ils assortiront, pour former le tableau, l'édifice qu'ils veulent faire.

§. 150. M. W. avoue pourtant qu'un Architecte, & un Peintre de cette seconde Classe feront des ouvrages conformes à toutes les régles de l'Art, si cet assemblage qu'ils forment sur les idées des autres, a pour base & pour règle le grand principe de la Raison suffisante; c'est-à-dire qu'ils ne mettent rien dans cette maison, ou dans ce tableau, rien, dis-je, dont ils ne puissent apporter une raison suffisante, qui justifie pourquoi ils ont mis cette partie plutôt qu'une autre, & configurée de cette façon plutôt que d'une autre; puisqu'il est vrai que chaque partie, & sa forme sont déterminées par l'usage auquel cette partie est destinée.

Rien ne justifie mieux l'Imagination, contre laquelle l'on se prévient

vient toutefois si souvent, que ces chefs d'œuvre de l'Art, ou qu'elle crée, ou dont elle emprunte l'idée des ouvrages des autres; aussi M. W. qui l'a si bien épiée, convient-il ici, qu'elle est la mère de l'invention, & qu'il ne s'agit que de la rectifier, en l'unissant & comme il le dit, en la mariant avec la Raison.

C'est sur ce fondement sans doute que les Egyptiens autrefois, & les Chinois encore aujourd'hui, ces deux Peuples si célèbres par la sagesse de leurs Loix & de leur Police, bien loin ou de mépriser l'Imagination, ou de la regarder comme une faculté tout-à-fait indocile, & presque indomptée, s'en servoient utilement, & savoient l'assujetir à exprimer dans leurs hieroglyphes, leur Morale & leurs Loix, les actions & le caractère de leurs Princes.

Car qu'étoient-ce que leurs hieroglyphes, ou que sont-ils encore, sinon des figures trouvées par l'Imagination, pour signifier certaines choses, avec lesquelles ces figures ont du rapport & de la ressemblance : C'est ainsi que les Chinois pour marquer la prudence, qui

§. 151. Ce que c'étoient que les hierogly-phes.

qui caractérisa Fohi fondateur de leur Empire, le représentent avec la tête d'un homme & le corps d'un serpent; qu'ils donnent une tête de bœuf à Xin-um qui lui succeda, parce qu'il perfectionna l'Agriculture en apprenant à mettre les bœufs sous le joug.

De la même maniere M. W. prétend que quelques tableaux, qu'il dit avoir vus de la Tentation de notre Seigneur dans le désert, où le Tentateur est représenté avec un habit de Moine & des pieds de chèvres, ne sauroient être qu'hieroglyphiques; car comme il est, dit-il, bien éloigné d'attribuer à personne des erreurs, & qu'il ne sauroit se persuader que les Peintres, ou ceux qui faisoient faire ce tableau, fussent assez ignorans dans le Costume & dans la Chronologie, pour mettre des habits de St. François dans le tems de Notre Seigneur; il aime mieux croire que ces tableaux sont de vrais hieroglyphes, & que l'on a voulu exprimer par un aussi saint habit, cette Leçon de l'Apôtre, qui avertit, que Satan se transforme quelquefois en Ange de lumiére, & marquer par ces pieds de chèvre, qu'un hom-

homme vraiment attentif à considerer le Diable de la tête aux pieds, vient à bout de le découvrir malgré tout son déguisement.

J'ai crû que comme il arrive rarement à M. W. de mêler des plaisanteries au serieux de son Ouvrage, on me pardonneroit d'avoir rapporté la mauvaise qu'il fait ici.

Mais sans recourir aux Farces, ne voyons-nous pas tous les jours des tableaux ou des médailles allégoriques, que l'on peut regarder comme des hieroglyphes infiniment ingenieux, où l'Imagination guidée & retenue par un gout sage nous montre l'accord le plus heureux de son Art avec la Raison.

Tout l'Art des hieroglyphes consiste à trouver une image, dont les parties puissent avoir une ressemblance avec les déterminations intrinseques de la chose qu'on veut exprimer; s'il arrivoit que tout ce que l'on distingue dans ces parties répondit encore à tout ce que l'on peut distinguer dans toutes ces déterminations intrinseques, l'on auroit alors la perfection du hieroglyphe. §. 152. & 153. Ce qui leur donne la perfection.

§. 154. Ils peuvent tenir lieu de Définition. D'où il résulte, que de deux hieroglyphes qui représenteroient la même chose, le plus parfait seroit celui qui exprimeroit par un plus grand nombre des parties, un plus grand nombre de déterminations ; & que si une image pouvoit représenter tous les caractères qui entrent dans la définition d'une chose, elle tiendroit lieu elle-même de définition.

§. 155.

§. 156. De Proposition. On peut dire dans le même sens, qu'elle serviroit encore à représenter des propositions; puis qu'il importe peu en effet que l'idée ou la notion qui répond à ces propositions soit excitée en nous par des mots tracés sur le papier, ou par ces images hieroglyphiques : ainsi nous dirions dans ce sens que l'image de la Justice, que l'on nous représente ordinairement sous la figure d'une Vierge, laquelle a les yeux ceints d'un bandeau, & tient dans l'une de ses mains une Balance, & dans l'autre un Glaive, répondroit à ces trois propositions ; la Justice n'est touchée par aucun égard, elle pèse sans distinction & les raisons & les intérêts pour rendre à chacun ce qui lui est du ; comme elle assure le repos & la

la tranquilité des bons, elle reprime par la crainte du glaive l'audace des méchans, & la punit.

C'eſt pourquoi rien n'empêche abſolument que les Sciences ne puiſſent être enſeignées par des figures hieroglyphiques; puiſqu'auſſi bien elles ne ſont compoſées en grande partie, que de définitions & de propoſitions: & telle fut, comme tout le monde le ſait aſſez, la méthode des Egyptiens, qui d'un côté pour ne pas laiſſer périr les vérités trouvées, & de l'autre pour ne les pas proſtituer au commun des hommes, les conſacrerent par des ſignes, dont le myſtère n'étoit devoilé qu'à ceux qui en étoient jugés dignes. §. 158.

N'eſt-ce pas encore de ſignes hieroglyphiques que les Alchymiſtes couvrent leur maniére d'écrire, ou d'enſeigner?

Je crois avoir aſſez fait, que d'indiquer ce que M. W. dit des hieroglyphes; nous ne le ſuivrons pas dans ce qu'il ajoute des caractères primitifs, ou dérivatifs qu'ils doivent avoir ſuivant les différens caractères des choſes qu'ils ſervent à exprimer, de crainte de tomber nous-mêmes dans des

hieroglyphes, & de donner ainſi, ſans y penſer, l'exemple des figures qu'il veut expliquer.

CHAPITRE VIII.

De la Mémoire, de l'Oubli, & du reſſouvenir.

Rapports de l'Imagination & de la Mémoire.

IL Y A des rapports ſi eſſentiels, & une liaiſon ſi étroite, entre l'Imagination & la Mémoire, que ce qui nous avons déja dit de l'une, ſervira beaucoup à éclaircir ce que nous avons à dire de l'autre. Elles ſont comme ces ſœurs dont parle Ovide, ſi parfaitement ſemblables, que malgré quelque légère différence qui les distingue, il eſt aiſé de voir qu'elles doivent être ſœurs. Toutes deux ont les mêmes perfections & les mêmes défauts, & il ne faut pas s'en étonner; puiſqu'elles marchent le plus ſouvent enſemble; avec cette différence ſeulement, que l'Imagination ſert de guide, & que la Mémoire ne fait que ſuivre, lorſqu'elle agit; je dis, lorſqu'el-

qu'elle agit, car la Mémoire moins vive ne suit pas l'Imagination dans toutes ses courses vagabondes.

On n'aura pas au reste de peine à concevoir, après tout ce que nous avons dit de l'empressement de celle-ci à se mettre à l'ouvrage, que dans tous ceux, que ces deux facultés font de concert, l'Imagination prenne sur elle la plus grande partie du travail, & ne laisse presque rien à faire à la Mémoire; mais tâchons de découvrir & de marquer plus précisément, jusqu'où va l'une, & où commence l'autre, les limites enfin, où elles sont renfermées. Leurs différences.

Nous retrouvons dans une maison une personne que nous avions vu ailleurs, à la promenade, au spectacle; en la regardant, nous sommes convaincus que nous l'avons vue en effet, & nous venons à la reconnoître; faisons attention à ce dernier mot, qui fait le caractère de la mémoire: mais pour mieux developper ce qui a rapport à cette reconnoissance, examinons ce qui se passe en nous dans tous ces instants. § 172. La Mémoire consiste principalement dans la reconnoissance.

Quelque simple que paroisse cette re- Ce que c'est que

cette reconnoissance. reconnoissance, elle renferme, ou suppose, si on l'aime mieux, ces trois choses; 1. l'idée de cette personne, avec celle de la maison, où nous la voyons, voila l'idée des Sens; 2. l'idée de cette même personne avec celle du lieu, où nous l'avions vue auparavant, voila l'idée de l'Imagination; & enfin la réflexion de l'Ame sur l'une & l'autre de ces deux circonstances.

§. 174. Pour nous convaincre, que tout cela se trouve en effet dans tout ce que nous venons de nommer reconnoissance, il suffit, dit M. W., que nous fassions seulement attention aux questions, que l'on nous fait, ou que nous faisons nous-mêmes aux autres dans ces occasions de reconnoissance.

Reprenons cette personne que nous reconnoissons, & supposons, que l'on vienne, comme la chose nous est sans doute arrivée, nous demander, comment & d'où nous la reconnoissons; ne répondrons-nous pas simplement, que c'est pour l'avoir vue à la promenade, au spectacle, & pour l'avoir remarquée avec d'autant plus d'attention, que ne la connoissant pas, nous étions en peine de savoir qui elle étoit? Car

c'est

définition s'éloigne de la notion que l'on a ordinairement de la Mémoire, pour prévenir les rumeurs, que pourroit causer cette nouveauté, il croit devoir déclarer tout de suite par une proposition ajoutée exprès,

Que ce n'est qu'à l'Imagination, & non à la Mémoire, qu'il appartient de reproduire les idées, & que l'on ne sauroit attribuer cette prérogative à la derniére, sans confondre entiérement ces deux facultés.

Et en effet pour raisonner conformément à ce principe; je suppose que quelqu'un accoutumé à réflechir ait vu dans les Livres de M. de la Rochefoucault, ou de M. de la Bruyère une maxime, une pensée, & que dans la suite oubliant qu'il l'a lue autrefois, il vienne à la retrouver comme par hazard, parce que son Imagination qui le sert à son insçu la lui retracera, sans lui rappeller le Livre où il l'a vue; dans ce cas il pourra s'en croire de bonne foi l'Auteur, & ne soupçonnant pas même la trahison que lui fait son Imagination, il n'attribuera point cette maxime, cette pensée à sa Mémoire; mais pourquoi

ne la lui attribuera-t-il point, si ce n'est parce qu'il ne la reconnoit pas en effet pour ce qu'elle est, pour une maxime, pour une pensée de M. de la Rochefoucault, ou de M. de la Bruyère? Ce n'est donc, à proprement parler, & suivant même l'usage ordinaire, que la reconnoissance, qui caractérise la Mémoire.

§. 177. Fausse notion que l'on en a communément.

La plupart se la représentent comme un Magasin, où les idées sont en reserve, & d'où on les tire au besoin; mais M. W. regarde cette notion, comme defectueuse & chimérique; & ce n'est même que de ce dernier nom qu'il se sert pour la désigner.

Ce qui a donné lieu sans doute à cette Imagination, dit-il, est l'analogie & le rapport qu'il semble y avoir en effet entre nos idées, & les choses que nous renfermons dans un magasin, pour les en tirer au besoin.

Mais quand il s'agit d'idées, ajoute ce scrupuleux Auteur, qu'est-ce que les tirer du lieu, où elles sont supposées en reserve, sinon les reproduire? or nous avons vu que les reproduire, est uniquement le fait de l'Imagination.

2. Cet-

2. Cette façon de parler, tirer au besoin les idées du lieu où elles sont en reserve, paroît supposer une facilité de les reproduire, quand on veut, & toutes les fois qu'il est besoin de les mettre en œuvre. Or c'est là un vrai préjugé; car l'action de tirer ces idées, ou de les reproduire appartient à l'Imagination, & suit par conséquent ses loix, & l'on sait que l'Imagination assez portée par elle-même à l'indépendance, se dérobe souvent malgré nous à la contrainte, où nous voudrions la tenir; l'on ne peut donc guères supposer cette facilité de tirer au besoin les Idées du lieu où elles sont en reserve.

3. Dans toute cette notion, il n'est pas fait la moindre mention de reconnoissance, & nous venons pourtant de montrer que c'est-là ce qui fait le caractère de la mémoire.

Au reste il ne faut jamais entendre à la rigueur, ce que nous venons de dire, de l'indépendance de l'Imagination, comme si c'étoit une indépendance absolue, nous nous contredirions, si nous le disions, puisque nous avons déja vû que l'attention de l'Ame


OXFORD
TAYLOR IN
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
ST. GILES', O
Vet. Ge

rap-

t-il, §. 178.
luire Ce que
pro- c'eſt
açon qu'ap-
de- prendre
ouve & rete-
s, & nir par
arce mémoi-
cher re, &
e de com-
fau- ment on
que y par-
vient.

ſon, §. 179.
que-
dées,
êmes
les
ion;
les
vent
ou

bons

mé- §. 180.
dien
re-

à un objet captive l'Imagination, à ne représenter que des objets de la même espèce, qu'elle peut se représenter les parties séparées d'un tout, & les assortir à d'autres &c.

Or toutes ces abstractions, toutes ces combinaisons sont des ouvrages que l'Imagination fait sous les ordres de la Volonté, & qui montrent qu'elle en peut dépendre.

La source de toutes ces fausses notions que nous nous formons de la Mémoire, vient de ce que nous ne distinguons pas assez exactement trois facultés de l'Ame, qui ne sauroient l'être trop; la faculté de percevoir les objets sensibles qui nous affectent, ce sont les Sens; la faculté de reproduire les images de ces mêmes objets absens, c'est l'Imagination; & enfin la faculté de reconnoître ces images reproduites, & c'est la Mémoire.

Mais ô étrange condition du Sage, que son zèle porte à devenir l'instituteur des hommes; pour se faire entendre d'eux, il faut qu'il prenne le langage & la voix de leurs préjugés & de leurs erreurs; telle est l'afreuse nécessité, où se trouve réduit M. W., lors-

lorsqu'il veut expliquer ce qui a rapport à la Mémoire.

Apprendre par mémoire, dit-il, c'est acquerir la facilité de reproduire les Idées; mais en parlant ainsi, il proteste en même tems contre la façon dont il est forcé de s'exprimer, il declare hautement qu'il ne l'approuve point, qu'il l'admet encore moins, & que s'il s'en sert, ce n'est que parce qu'il est prudent de se rapprocher quelquefois de la façon ordinaire de parler des hommes, que l'on ne sauroit instruire & corriger, qu'autant que l'on en est entendu. §. 178. Ce que c'est qu'apprendre & retenir par mémoire, & comment on y parvient.

C'est encore par cette même raison, qu'il ajoute, que comme nous acquerons la facilité de reproduire les idées, soit en percevant souvent les mêmes choses par les Sens, soit en nous les retraçant souvent par l'Imagination, nous apprenons aussi par mémoire les choses, que nous percevons souvent ensemble par le secours des Sens, ou de l'Imagination. §. 179.

Enfin pour se rapprocher des bons principes,

Retenir, dit-il, une chose par mémoire, c'est conserver la facilité d'en re- §. 180.

reproduire l'idée, & de reconnoître cette idée.

Car, il en faut toujours revenir à réunir ces deux choses ensemble, puis qu'il est vrai que la mémoire ne sauroit reconnoître une idée, que l'imagination ne l'ait reproduite : & c'est de cette union, & cette espèce de parenté, dont nous avons parlé d'abord, qui fait tous les embarras.

§.181. Il étoit donc tout à fait nécessaire qu'on fît mention de cette facilité de reproduire les idées ; & comme cette facilité ne s'acquiert qu'en reproduisant souvent les mêmes, & ne se répare, si on l'avoit perdue, que par le même art, il s'ensuit que pour retenir une chose par mémoire, il faut recourir à la pratique ordinaire, que tout le monde connoît, la répétition de cette même chose, ou si l'on veut de grands mots, que tout le monde n'entend pas ; la reproduction des mêmes idées ; car ces idées reproduites reviennent toujours, & forment comme un cercle, dont il semble qu'il soit impossible de sortir.

§.182. Les dif- Pour parvenir cependant à cette facilité de reproduire les idées, & de les

re-

reconnoître, les uns ont besoin de répeter plus souvent les mêmes actes, ou de contempler plus longtems le même objet, que ne peuvent avoir les autres; & c'est là une des différences de la Mémoire. Différentes espèces de Mémoires.

Il en est encore d'autres: car on peut dire que les uns ont la faculté de reconnoître un plus grand nombre d'idées reproduites, que les autres, ou bien enfin, que les uns peuvent reproduire & reconnoître une idée, qu'ils n'auront pas reproduite depuis longtems, tandis que les autres ont besoin de la reproduire de tems en tems, s'ils veulent la retenir; deux autres qualités qui différentient encore la Mémoire. §. 183. §. 185.

Mais pour rendre ces différences encore plus claires & plus sensibles, il est bon d'ajouter ici quelques définitions particuliéres, qui serviront à distinguer les différentes sortes de Mémoires: elles peuvent se réduire à ces cinq espèces, qui sont d'être prompte, aisée, sure, bonne & grande.

On dit de quelqu'un, qu'il a une mémoire prompte, lorsqu'il n'a pas besoin de repeter souvent les mêmes actes, §. 186. Définitions de la Mé-

moire prompte. actes, ni de contempler longtems un même objet.

§. 187. Aisée. La Mémoire aisée revient presque au même ; & la seule différence, que l'on met entre ces deux espèces de Mémoire, est que dans la première, que nous avons appellée prompte, l'on ne considère que le peu de tems, qui est employé à apprendre, & dans la seconde, ou la Mémoire aisée, la facilité avec laquelle se font les operations.

§. 188. Sure. Avoir une Mémoire fidelle, c'est pouvoir reproduire l'idée de ce qu'on a appris, & reconnoître cette idée, après même que l'Imagination a été un long intervalle sans la reproduire.

§. 189. Bonne. Avoir une bonne mémoire, c'est réunir les trois qualités que nous venons de dire, de pouvoir apprendre promptement, facilement, & retenir longtems ce qu'on a appris.

§. 190. Les différents dégrés où nous voyons la mémoire dans les différents hommes, justifient ceux par lesquels nous la partageons ici ; puis qu'il est vrai, que tous les hommes apprennent plus ou moins promptement, plus ou moins facilement, & retiennent plus ou

c'est en réfléchissant sur ces réponses simples & naturelles que nous faisons, ou que les autres font en pareil cas, que nous parvenons, dit M. W., à débrouiller ce qui auparavant étoit enveloppé dans des notions confuses.

Or en suivant l'esprit de cette réponse, que dicte la Nature, & en la développant, nous trouvons l'idée des Sens, qui nous représente cette personne, l'idée de l'Imagination, qui nous en retrace l'image, & enfin l'attention de l'Ame à combiner ces deux idées.

Il est donc vrai de dire que la raison suffisante de la reconnoissance consiste dans ces trois choses réunies: & que nous ne reconnoissons la personne dont il s'agit, que parce que nous combinons en effet ces deux idées, l'une des Sens, & l'autre de l'Imagination, & les différents objets inséparables de l'une & de l'autre; & que nous appercevons parmi ces idées des différents objets, l'identité de celle qui nous représente la personne, parce qu'enfin la voyant dans cette maison nous sommes convaincus par l'attention que nous avions eue à la considérer à la pro- Ce qu'elle suppose.

menade, au ſpectacle ; & par l'image que nous en retrace l'Imagination, que nous l'avions déja vue, & qu'elle eſt la même.

C'eſt ce que M. W. exprime ainſi : nous reconnoiſſons une idée reproduite par l'Imagination, lorſque nous appercevons à n'en pouvoir douter la ſuite d'idées ou d'objets auxquels nous l'avions vue jointe d'abord, & celle des idées ou des objets auxquels nous la voyons jointe dans le moment de la reconnoiſſance ; ainſi dans notre exemple nous voyons l'idée de cette perſonne jointe à l'idée de la maiſon, où nous la trouvons, après l'avoir vue jointe à l'idée de la promenade ou du ſpectacle, où nous l'avions vue d'abord.

§. 175. Définition de la Mémoire. Cela ſuppoſé, M. W. définit la Mémoire une faculté de reconnoître les idées que reproduit l'Imagination, & par conſéquent les choſes, que ces idées repréſentent : ou ſi l'on veut plus ſimplement la faculté de reconnoître, que l'image ou l'idée que nous avons, eſt la même, que celle que nous avions eue auparavant.

§. 176. Et comme il ſent bien, que cette dé-

ou moins de tems ce qu'ils ont appris.

L'on voit que toutes ces différences se réduisent toujours au plus ou moins de tems, au plus ou moins d'actes repetés, qu'il faut pour apprendre ou retenir une chose. §. 191.

On suppose toujours ici de l'attention de la part de l'Ame, on pourroit même ajoûter du goût; car souvent faute de cette attention ou de ce goût, l'on apprend plus lentement dans certains tems, ce que l'on apprend plus promptement dans d'autres, comme on apprend plus difficilement les choses qui rebutent & ennuient, que celles qui amusent & plaisent.

Avoir enfin une grande mémoire, c'est pouvoir reproduire & reconnoître les idées d'un grand nombre d'objets, ou pouvoir retenir par cœur une suite prodigieuse de choses. §. 192. Grande.

Car il faut remarquer qu'il est deux sortes de personnes, de qui nous disons communément, qu'elles ont une grande mémoire; les unes sont celles que nous voyons posseder si parfaitement plusieurs Sciences, qu'elles peuvent s'en représenter tout de suite les idées,

idées, & en parler avec exactitude, toutes les fois que l'occasion s'en présente : les autres sont celles que nous voyons savoir & reciter sur le champ, quelque endroit que ce soit, d'un Livre, de la Bible, ou du Corps de Droit, par exemple, ensorte que l'on dit communément d'elles, que si l'un ou l'autre de ces Livres étoit perdu, elles pourroient le reparer.

§. 194. Deux maniéres de juger de la grande mémoire. Il est donc deux maniéres de juger de la grandeur, si l'on peut parler ainsi, de la mémoire : la premiére par le grand nombre de choses qui ne sont point liées ensemble, comme sont les différentes connoissances, ou Sciences acquises, dont toutefois on se représente comme à volonté, & on reconnoît toutes les idées ; la seconde par une longue suite de choses enchaînées & liées entre-elles, comme l'est un Discours, un Poëme dont toutes les parties se retracent toujours avec la même facilité à la mémoire : Et en effet il est aisé de voir que ces deux talens sont très-différents, & que tel qui pourra se représenter les principes & les idées de plusieurs Sciences qu'il aura apprises, ne pourra pas se rappeller de même

me un long discours, de grandes tirades de Vers qu'il aura sus autrefois, ou que celui qui aura cette dernière qualité, n'aura pas toujours pour cela la premiére; quoique rien n'empêche absolument, qu'elles ne puissent être réunies dans la même personne, comme il paroît qu'elles le furent en effet dans M. Leibnitz.

L'Exercice est ce qui perfectionne la mémoire, & peut même la perfectionner au point, où nous venons de le dire. L'Exercice la perfectionne. §. 195.

Cet exercice n'est autre chose que la répétition des mêmes actes. Ce que c'est que l'exercice.

M. W. le juge si nécessaire, qu'il dit, qu'inutilement se flatteroit-on de pouvoir acquerir les idées des choses, si on néglige de s'exercer à les apprendre, & à les retenir, après les avoir apprises. §. 196.

Et afin de nous faire mieux sentir les prix & les avantages de cet exercice, il rapporte l'exemple d'un certain Jean Georges de Pelshover de Könisberg, lequel en s'exerçant continuellement à extraire par mémoire les racines des nombres, étoit parvenu à un tel point de perfection, que la nuit du §. 197. Exemples des avantages qu'il produit.

18. Février vieux Style, de l'année 1670, car les Mathematiciens dépositaires des Calculs, peuvent bien s'en servir pour marquer leurs grands évenemens, comme ils les prêtent aux vainqueurs pour marquer leurs victoires, il vint à bout d'extraire dans son lit, sans lumiére, par la méthode ordinaire, la racine de 57. Chifres, qui est elle-même de 27.

M. W. dit de lui-même, qu'au commencement de ses études de Mathématique, & sur-tout d'Algèbre, il n'avoit resolu que dans son lit, & dans les plus épaisses ténèbres de la nuit ses problêmes Algebriques, qu'après en avoir achevé la solution, il avoit de même composé géometriquement d'imagination & de mémoire toutes ses méthodes, & que quand il étoit venu à verifier au retour du jour, l'une & l'autre de ces deux opérations, il les avoit toujours trouvées justes: mais que ce n'est aussi que par des exercices continuels, qu'il étoit parvenu à ce point-là.

§. 198. & 199. Art que demande. On sent pourtant bien que ces exercices demandent un certain Art, & le voici: On ne réussiroit pas en voulant ou-

outrer dès le commencement la mé- cet exer-
moire, & exiger d'elle d'entrée de jeu cice.
ce qu'il y a de plus difficile; il seroit à craindre qu'elle ne se refusât à des opérations si effrayantes: mais il faut user d'adresse & de ménagemens, l'accoutumer d'abord à retenir des choses faciles & en petite quantité, & ajouter ensuite par degrés à cette quantité. Ces accroissemens presque insensibles font qu'elle apperçoit moins la différence des premiéres tâches aux suivantes, quoi que cette différence devienne par la suite fort considerable: C'est de cette maniére que s'y prit ce Jean George Pelshover, il commença d'abord par des quantités de huit, neuf ou dix Chifres, auxquels il ajoûta toujours jusqu'à ce qu'il fût parvenu enfin à ce nombre de 53. qui fut comme son Apogée:

De la même maniére, lorsqu'on a quelque chose de longue haleine à apprendre par cœur, le moyen le plus court & le plus aisé pour y réussir n'est pas d'embrasser d'abord l'objet dans toute son étendue; la mémoire pourroit bien en être accablée, mais de le partager par parties, d'apprendre ces par-

parties séparément, & de les réunir ensuite par des liaisons que la mémoire saisit aisément.

C'est par ces deux moyens, que l'on parvient à étendre l'Imagination & la Mémoire, & que l'on accoutûme l'une à reproduire en même tems plusieurs idées, & à les retenir long-tems, & l'autre à les reconnoître.

§. 200. Comment il peut être aidé par les choses mêmes.

Outre ces secours que peuvent donner & que donnent en effet l'exercice & l'Art, il en est encore que l'on tire des choses mêmes à apprendre; car il n'est pas douteux que l'on apprend plus vite ou plus aisément, & que l'on retient de même beaucoup mieux, celles que l'on conçoit distinctement, que celles qu'on ne conçoit que confusément.

Dans les Discours d'éloquence.

Et en effet que l'on suppose plusieurs choses liées entre elles par un ordre si naturel, qu'elles semblent naître les unes des autres, il ne sera pas difficile d'apprendre la premiére séparément, & d'appercevoir ce qui la lie avec la seconde; on se représentera de même tout ce qu'il y a dans cette seconde, & ce qui la lie encore avec les suivantes, & ainsi des autres, de sorte qu'on se rap-

rappellant à l'Imagination ce que chacune de ces parties contient séparément, & l'ordre qui les enchaîne les unes aux autres, on acquerra la facilité de reproduire les idées de la premiére avec celles de la seconde, les idées de la seconde avec celles de la troisième; & tel est le fruit & l'avantage que produisent la distinction & l'ordre dans les choses : avantage que ne sauroit avoir la confusion entiérement opposée à l'ordre.

C'est à l'aide de cet ordre plus lumineux & plus sensible parmi nous, qu'il ne le fut jamais chez les Grecs, ou chez les Romains, que nos plus grands Orateurs, soit dans le Barreau, soit dans la Chaire, apprennent & retiennent avec moins de peine ces Discours, que l'on peut regarder comme les chefs-d'œuvres de leur Art : cette méthode sert non seulement à les guider eux-mêmes, mais encore à guider ceux qui les entendent : c'est un flambeau qui éclaire leurs pas, & fait appercevoir tous ceux qu'ils font dans la carriére où ils se sont enfermés.

On dira peut-être que cet ordre si propre à aider la mémoire ne se trouve — Dans l'Histoire.

ve pas par-tout, comme dans les Discours dont nous venons de parler; mais M. W. nous apprend l'art & le secret de le mettre nous-mêmes dans tout ce que nous lisons: car que l'on prenne, dit-il, l'Histoire d'une Monarchie, d'une République, quelque embrouillée qu'elle soit, on parviendra à y introduire cette méthode, & à trouver par conséquent un moyen de l'apprendre avec moins de difficulté: il ne s'agit pour cela, que de prendre séparément, & comme en particulier tous les personnages qui sont sur la scène, s'attacher à connoître leurs caractères & leurs intérêts, à considérer les événemens generaux qui ont rapport à tous, & la manière dont chacun a du en être affecté, les événemens particuliers qui se sont joints aux generaux, à examiner les circonstances des uns & des autres, l'ordre soit des tems, soit des choses, où ces circonstances sont survenues: avec ces précautions on éprouvera, que ce que l'on avoit lu peut-être souvent sans pouvoir le retenir, se placera & s'arrangera naturellement dans la mémoire.

Mais

Mais ne pourroit-on pas dire que cette méthode, quelque excellente qu'elle soit, regarde encore plus l'Auteur, qui par l'engagement, qu'il contracte, en se chargeant d'écrire, a du prendre sur lui tout le travail, que le Lecteur, qui sembleroit presque en droit de n'y chercher qu'une instruction aisée.

Ce que nous venons de dire de l'Histoire, se doit dire à quelques égards des Sciences, dont il faut toujours saisir les principes les plus généraux, desquels on descend à ceux qui leur sont subordonnés, & ainsi d'étage en étage ; les Sciences que l'on apprend de cette maniére ne s'oublient point.

Et dans les Sciences.

C'est sur ce plan qu'étoient faites ces tables, que M. W. regrette n'être plus d'un usage aussi commun, ces tables où l'on appercevoit d'un coup d'œil tout ce qui a rapport à une Science ; & comme l'on voit dans un Arbre Genéalogique la suite des enfans, qui naissent d'un pere commun, & les différentes branches qu'ils ont formées, on voyoit de même en tête les principes qui servent de fondement à

cette Science, les vérités qui naissent de ces principes, l'ordre dans lequel elles en naissent, le partage qui s'en fait comme en autant de différentes familles, qui forment les différentes Colonies d'une même Contrée.

Or il n'est pas difficile de se représenter dans l'Imagination, & de se rappeller dans la mémoire ces tables entiéres, d'y voir toutes les choses mises & distribuées dans leurs classes, les attributs qui leur conviennent &c. Et se représenter ainsi cet ordre & cette suite de tables & de classes, c'est se représenter l'ordre & l'enchaînement de toutes les parties d'une Science.

§. 201. Ce que l'on nomme Mémoire artificielle.

Ce que nous nommons Mémoire artificielle, n'est fondé que sur cette espèce de Méchanisme, dont tout l'art consiste à attacher à des lieux, & à des objets sensibles les idées des choses ou des paroles que nous voulons nous rappeller.

Et en effet pour rapporter ici un exemple des plus sensibles; que l'on voie sur une muraille, sur une boutique près de laquelle on passe souvent, une devise, une inscription peinte, dont les yeux, l'esprit sont frappés toutes les

fois

fois qu'on y passe; on éprouvera bientôt que ces deux idées de la muraille & des paroles qui y sont peintes, se lient tellement ensemble, que l'on ne sauroit penser à l'une de ces deux choses, sans penser à l'autre; & cela est conforme aux loix de l'Imagination que nous avons expliquées.

Il est aisé de voir que l'on ne nomme cette espèce de Méchanisme, Mémoire artificielle, que parce qu'il y a un certain art en effet, à faire qu'une chose, qui par elle-même semble n'avoir aucun rapport à la Mémoire, acquière cependant la proprieté de l'aider à reproduire, & à reconnoître les Idées. §. 202. Raison de ce nom.

Comme il est évident que cet artifice dépend de nous, il s'ensuit que la Mémoire en doit dépendre de même; puisqu'il ne tient qu'à nous d'assujettir par cet artifice l'Imagination à la Mémoire, & la Mémoire aux ordres de la Volonté; ensorte que nous puissions toujours reproduire, & reconnoître nos idées par-tout, où, & quand nous voulons. §. 203.

Que si l'on veut une définition plus précise encore de la Mémoire artificiel- Définition de la Mé-

moire artificielle. cielle, on peut dire qu'elle eſt l'art d'étendre & d'aider la Mémoire par différents artifices, on prétend que Simonide fut le premier qui imagina cet art ingenieux.

§. 204. Cic. L. 2. de Or.

§. 205. & 206. Elle eſt diſtinguée de la naturelle.

L'on peut donc diſtinguer deux ſortes de Mémoires ; la naturelle qui ſe trouve dans l'homme ſans le ſecours de l'exercice & de l'art, & l'acquiſe qui eſt le fruit de l'exercice & d'un certain art : celle que nous nommons Mémoire artificielle, conſiderée ſeulement comme un effet de l'art, peut être rapportée à la derniére, comme une eſpèce particuliére à ſon genre.

Défauts de la Mémoire. §. 207.

S'il eſt bon de faire valoir aux hommes les avantages de la Mémoire pour les porter à la cultiver, il ne l'eſt pas moins de leur en montrer les défauts, pour leur apprendre à s'en défier. Le premier comme le plus grand de tous, eſt qu'elle peut faillir, & par conſéquent nous tromper : le ſecond qu'elle eſt fragile & ſujette à s'affoiblir, & à périr même, ſur-tout ſi l'on ceſſe de l'exercer.

Elle eſt ſujette à faillir, &

Que la Mémoire puiſſe faillir & nous tromper, c'eſt une choſe qui n'a preſque pas beſoin d'être prouvée; puiſ-

puisqu'outre la triste expérience que nous en faisons journellement, il n'est besoin que de réfléchir sur ce qui arrive assez souvent. Différentes personnes se trouvent à être d'avis différents sur une même chose, que toutes cependant assûrent avoir vue & examinée; les uns veulent qu'elle soit d'une façon, les autres d'une autre souvent opposée; or comme il est impossible que la même chose ait des qualités contraires, il faut de nécessité que l'Imagination la représente aux uns ou aux autres, & peut-être à tous, différente de ce qu'elle est en effet; & par conséquent qu'elle trompe les uns ou les autres, & qu'elle les trompe peut-être tous. à nous tromper. §. 208.

Faillir, en parlant de la Mémoire, est lorsque nous prenons une idée que notre Imagination nous représente, pour celle que nous savons avoir eue auparavant, quoique cette idée soit entiérement différente: ainsi nous disons que la Mémoire est en défaut, & nous trompe en effet, lorsqu'elle nous représente habillé de rouge un homme que nous n'avions vû, dit M. W. habillé que de verd.

§. 209. Sa fragilité. De ce que la Mémoire nous trompe, il ne s'ensuit que trop, qu'elle est fragile; l'on pourroit même dire, qu'il y a lieu de s'étonner que la Mémoire ne le soit pas davantage, & ne nous trompe pas plus souvent : car lorsque
§. 210. l'Ame reproduit l'idée d'une chose perçue auparavant, l'Imagination du ressort de qui est cette opération, peut aisément mêler à cette idée, quelque chose de l'idée d'une autre perçue auparavant; cependant l'Ame qui sait seulement qu'elle a perçu l'une & l'autre de ces deux choses, ne songe pas même à soupçonner, ou à prévenir ce mélange, ou quiproquo de l'Imagination, & tombe par conséquent comme naturellement dans la méprise, & dans l'erreur.

Naît de notre peu d'attention. §. 211. & 212. Ce qui fait que nous y tombons encore plus aisément, est le peu d'attention que nous avons à percevoir souvent & longtems, comme il faudroit, les mêmes choses par les Sens, & l'Imagination; faute cependant de cette attention, la faculté de reproduire les idées des choses s'affoiblit, & nous échappe même tellement, que lorsqu'elles nous sont de nouveau présentées

tées par les Sens, il nous paroît que nous les voyons pour la premiére fois.

Car ces deux facultés, celle de reproduire & de reconnoître les idées, sont si essentiellement liées entre elles, que s'il arrive que nous ne puissions reconnoître une idée qui nous est représentée par les Sens, l'Imagination ne sauroit aussi ni la rappeller, ni la reproduire.

Liaison intime de l'Imagination & de la Mémoire.

Et en effet comme nous ne reconnoissons un objet, qui nous est représenté par les Sens, qu'autant que nous appercevons la différente suite d'idées ou d'objets, auxquels il étoit joint la premiére fois, & que nous la comparons avec la différente suite d'idées ou d'objets, auxquels il se trouve joint la seconde, ainsi que nous l'avons dit §. 174, & que nous ne pouvons appercevoir cette premiére suite d'idées, ou d'objets, qu'autant que l'Imagination nous retrace l'image de tout ce que nous avions perçu d'abord avec cet objet, il s'ensuit, que si nous ne pouvons le reconnoître, lorsque les Sens nous le représentent, ce n'est que parce que l'Imagination n'a

pu le reproduire en effet, & par conséquent, que si nous ne pouvons reconnoître une idée qui nous est représentée par les Sens, l'Imagination ne sauroit aussi ni la rappeller, ni la reproduire.

Il n'est pas que nous n'ayons eu lieu de nous convaincre encore de cette même vérité par notre propre expérience; & en effet ne nous est-il pas arrivé de nous étonner de certaines choses que nous croyons n'avoir jamais ou vues, ou entendues, tandis qu'on nous assuroit qu'on nous les avoit ou montrées, ou dites: rappellons-nous maintenant ce qui s'est passé en nous dans ces sortes de situations: 1. notre premier mouvement n'a-t-il pas été de fermer les yeux pour repasser plus tranquillement sur toutes les idées qui sont chez nous, & examiner si parmi toutes ces idées, nous n'appercevons point celle dont il s'agit: 2. au cas que nous ne l'aions pas apperçue, n'avons-nous pas avoué comme vaincus, que nous ne nous en ressouvenons en aucune façon? mais & cet étonnement, & cette attention à faire la recherche & l'examen de nos

nos idées, & cet aveu naturel que nous ne ſaurions parvenir à trouver celle de la choſe, qu'on veut nous rappeller, tout cela ne montre-t-il pas évidemment ce que nous venons de dire, que l'Imagination ne peut rappeller, ni reproduire l'idée d'une choſe, que nous ne ſaurions reconnoître?

Raiſon de les confondre.

C'eſt cette même liaiſon ſi intime de ces deux facultés, dont l'une a pour objet de reconnoître les idées, & par conſéquent les choſes qu'elles repréſentent, & l'autre de les reproduire, qui fait qu'on les confond ſouvent, & qu'on attribue à la Mémoire la facilité de reproduire une idée, en ſuppoſant & comme en ſous-entendant le plus ſouvent la facilité de les reconnoître, en quoi conſiſte cependant la Mémoire.

§. 213. & 214. Dans quel ſens & de quelle maniére la reconnoiſſance peut apartenir à la Mémoire.

Il doit même arriver ſuivant les principes que nous avons établis ſur l'Imagination, que ces deux choſes ſe lient; car que l'on ait perçu ſouvent la même choſe ſoit par les Sens, en la voyant, ou en l'entendant ſouvent, ſoit par l'Imagination, en ſe la retraçant ſouvent, & qu'à chaque fois on les ait reconnues, l'Imagination joindra

cette reconnoissance à la chose même, comme elle joint plusieurs idées qu'elle a perçues ensemble.

Oubli, sa définition. §. 215. L'Oubli est opposé à la Mémoire; d'où il resulte que comme celle-ci est cette faculté que l'Ame a de reconnoître les idées reproduites par l'Imagination, l'Oubli peut & doit être defini, l'impuissance où est l'Ame de reconnoître ces mêmes idées.

§. 216. Cette impuissance en renferme une autre, qui est celle de les reproduire; car s'il est vrai, comme nous venons de le dire, que lorsque nous ne pouvons reconnoître une idée qui nous est représentée par les Sens, notre Imagination ne sauroit aussi la reproduire, il n'est pas moins vrai de dire, que ces deux choses se contredisent & se détruisent, avoir oublié une chose, & pouvoir la reconnoître, avoir oublié une chose, & pouvoir en reproduire l'idée.

Ce qui le produit. §. 217. Si l'Oubli est opposé à la Mémoire, il s'ensuit, que comme celle-ci se perfectionne par l'habitude de reproduire les mêmes actes, l'Oubli doit être occasionné ou produit par la négligence à cultiver cette même habitude.

Et

Et en effet, si, comme nous l'avons dit, on n'acquiert la facilité de reproduire une idée, qu'en la répétant souvent, & si on ne la recouvre, au cas qu'elle vienne à se perdre, que par le même moyen, la raison qui fait qu'on reproduit facilement les idées, c'est-à-dire, l'habitude de les reproduire venant à cesser, la Mémoire doit s'affoiblir, & se perdre aussi, & l'Oubli prendre la place de la Mémoire.

M. W. rapporte ici deux exemples remarquables, qui prouvent bien que la Mémoire ne se conserve que par l'exercice. Le premier est de M. Hudde, & qu'il dit avoir appris de M. Leibnitz, & le second de M. Newton. Exemples d'oubli.

M. Hudde s'étoit fait un grand nom dans la Géometrie par deux Lettres qu'il avoit données sur la reduction des Equations, & sur les Questions qu'on appelle *maximis*, *minimis*, c'est-à-dire, les plus grandes & les plus petites lignes droites, qui se terminent aux Circonferences des Sections Coniques.

M. Leibnitz, curieux de voir tous les Savans, passa en revenant de France par Amsterdam, pour y voir celui-

ci, & s'entretenir avec lui sur la plus sublime Géométrie; mais il fut bien surpris, lors qu'il vît que M. Hudde, au lieu d'entrer en conversation, lui présenta seulement un Livre manuscrit, qu'il avoit fait autrefois sur ces matiéres, & lui dit tout en souriant, que ce Livre étoit plus habile que son Auteur, lequel avoit oublié toutes les idées d'Algèbre & de Géométrie, depuis qu'il étoit Bourguemestre d'Amsterdam, comme il l'étoit alors.

On croit communément que Newton, qui a vécu 85. ans, n'entendoit plus dans un âge si avancé son grand & sublime Ouvrage des Principes de la Philosophie naturelle; M. W. ne l'attribue, comme dans le premier exemple, qu'à ce que Newton cessa de s'appliquer à la Géométrie: & cela est d'autant plus vraisemblable, ajoute-t-il, que la seconde Edition qu'il donna de son Livre, ne différe en rien de la premiére, qu'il avoit donnée vingt-cinq ans auparavant, quoi qu'il soit naturel d'imaginer, qu'un homme d'un génie aussi vaste & aussi heureux, eût porté bien plus loin ses découvertes, s'il a-

voit

voit continué à méditer sur les mêmes objets.

A ces exemples, je pourrois ajouter celui de feu M. Malet de l'Académie Françoise, lequel après avoir su la Langue Grecque, au point de pouvoir la parler aussi facilement & aussi purement que la sienne, ce qui est tout dire, l'avoit tellement oubliée, depuis qu'il s'étoit entiérement livré aux affaires, que lors qu'il rencontroit un mot Grec dans un Livre, il demeuroit vis à vis ce mot, comme un Ane vis à vis une borne, c'est l'expression dont je l'ai entendu se servir.

C'est qu'il avoit laissé la Langue Grecque, pour ne plus parler que celle des Finances, dans lesquelles il s'est acquis plus de gloire encore par son desintéressement, que par les connoissances qu'il en avoit, & dont le Livre manuscrit qu'il a laissé, sera à jamais le plus beau monument.

M. W. conclut de là deux choses: la premiére que nous avons établie d'abord, que l'on n'oublie les Sciences & les Langues, que parce qu'on néglige de les cultiver, comme il con- Comment on vient à oublier.

 vien-

viendroit de le faire, si l'on veut en conserver la connoissance.

§. 218. Qu'il ne tient qu'à nous d'oublier. La seconde, qu'il ne tient qu'à nous d'oublier ce que nous voulons oublier en effet; car comme nous venons de dire, que nous oublions les choses, dont nous ne reproduisons point les idées, & qu'il est certain d'ailleurs, qu'il ne dépend que de nous de les reproduire, ou ne les pas reproduire, il doit s'ensuivre, qu'il dépend de nous d'oublier, comme de ne pas oublier.

Bien que je croye cette dernière proposition vraie en général, j'imagine cependant qu'il faut se defier de l'Imagination; on sait d'un côté l'étroite liaison, qui est entre elle & la Mémoire, de l'autre qu'elle est sujette à caution, & comme elle saisit avidement certains traits plaisants, ou malins qui nous frappent, & qu'elle nous les rappelle souvent, lorsque nous y pensons le moins, il semble qu'elle prenne à tâche de les sauver aussi malgré nous, des surprises de l'oubli, si prompt d'ailleurs à gagner.

§. 219. Etat d'incer- Il est encore une sorte d'état, qui tient le milieu entre la Mémoire & l'Ou-

l'Oubli, & qui n'est à proprement parler, ni l'un ni l'autre: c'est cet état de doute & d'incertitude, où nous nous trouvons quelquefois à l'occasion d'un objet, que les Sens nous présentent; nous croyons bien le reconnoître, mais nous craignons aussi de nous tromper; parce qu'il nous semble, qu'il y a autant de raisons pour, que contre, & que celles qui nous déterminent à croire, sont aussi-tôt détruites par d'autres, qui nous portent à douter.

titude & de doute entre la Mémoire & l'Oubli.

Cet état n'est pas rare: nous avons vû en allant ou en vênant une personne, nous la retrouvons dans la suite; mais soit qu'en la voyant la premiére fois, nous n'y eussions pas fait grande attention, soit qu'il y ait déja du tems que nous l'avions vue, nous ne sommes pas entiérement certains, si nous l'avons vue en effet; il nous semble à la vérité que nous la connoissons, mais nous n'oserions pourtant l'assurer positivement.

Pour mieux developper cet état de doute & d'incertitude, il est bon de nous rappeller quelques-uns des principes, que nous avons déja établis sur l'Imagination; peut-être serviront-ils à

§. 220. & 221. Principes pour expliquer cet état.

à expliquer nos doutes & à les dissiper.

1. Il faut commencer par distinguer ici deux idées, la première des Sens qui nous représentent un objet que nous avions déja vû ; la seconde de l'Imagination, qui veut se rappeller cet objet, & en reproduire l'idée.

2. Il faut se ressouvenir que l'Imagination, de même que les Sens, ne nous représentent point un objet simple, nud, si l'on peut parler ainsi, & isolé; mais qu'ils nous le représentent avec tout ce qui sert à le distinguer, & le plus souvent avec tous les alentours qui l'accompagnent.

3. Que comme nos idées sont entretenues par l'habitude de les reproduire; elles se ternissent & s'effacent faute de cultiver cette habitude.

Venons maintenent à cet objet que nous croyons reconnoître, mais que nous n'osons assûrer, que nous reconnoissions en effet.

Lorsque les Sens nous représentent un objet que nous avions déja vû, l'Imagination toujours empressée, cherche aussi-tôt parmi ses idées, celle qu'elle croit en avoir déja; mais cette idée,

idée, ou qui n'a jamais été bien gravée chez elle, ou qu'elle n'a point reproduite depuis longtems, s'est toujours affoiblie de plus en plus, & est devenue obscure, & une idée obscure ne représente pas l'objet de maniére qu'il puisse être aisément reconnu; delà, la raison de douter, si l'objet que l'Ame voit maintenant, est le même qu'elle avoit vû auparavant, & que lui retrace l'Imagination.

Toutefois comme l'Imagination ne se représente l'objet, qu'avec tout ce qui est dans cet objet, & avec les caractères, qui servent à le distinguer, ces caractères ne s'effaçant pas tous également en même tems, l'Ame saisit celui, dont l'idée lui est demeurée en entier, & ce seul caractère suffit, pour la porter à croire, qu'il n'est pas impossible, qu'elle ait déja vû cet objet; & de-là, l'opinion, où elle est, qu'elle l'a vû en effet.

Appliquons ces principes à d'autres situations de doute & d'incertitude, où nous nous trouvons quelquefois: nous retrouvons une personne, nous la reconnoissons; mais notre curiosité naturellement inquiéte, n'est pas encore

sa-

satisfaite, parce que nous ne saurions nous rappeller, où, & quand nous l'avons vue ; nous voyons une Plante étrangère, nous nous rappellons bien le lieu, où nous croyons en avoir vu une semblable ; mais nous ne saurions nous ressouvenir, si la Plante que nous y avons vue, est en effet la même, que celle que nous voyons : voilà deux sortes de doutes différens, l'un sur le lieu, & l'autre sur la chose même.

§. 222. Pour expliquer ces doutes, qui ne différent qu'à quelques égards du premier, reprenons encore nos principes & nos observations : nous avons vu que l'Imagination ne nous représente pas les objets isolés, mais qu'elle nous les représente avec tous les alentours, qui les accompagnent ; & que ce n'est pas seulement cette personne, cette plante que l'Imagination s'est représentée, mais qu'elle s'est représenté avec l'un & l'autre, l'Eglise, la promenade, la maison, où nous avons vu la personne ; & le jardin, où nous avons vu la plante : toutes ces choses jointes ensemble font une idée composée, dont la chose, & ce qui l'entoure, deviennent comme les idées partielles.

Cela

Cela posé, pour que l'Ame pût reconnoître l'objet avec la même clarté, qu'elle l'avoit perçu d'abord, il faudroit que l'Imagination pût en reproduire l'idée, telle qu'elle étoit, lors de cette premiére perception; c'est-à-dire, qu'elle pût representer non seulement l'objet avec ce qui le distingue, mais encore avec ce qui l'accompagnoit, retracer enfin non seulement l'image de la personne, mais encore celle de la maison, où elle l'a vue, & du tems où elle l'a vue; mais de toutes ces idées partielles qui forment cette idée composée dont nous venons de parler, il n'est resté que celle de la personne, & toutes les autres, qui y étoient jointes se sont évanouïes, & quelque effort que fasse l'Ame, pour se rappeller le tems & le lieu, il ne se présente à elle de l'un & de l'autre qu'une idée obscure, qui lui retrace quelque chose de si général, qu'il lui est impossible de reconnoître & de distinguer le lieu en particulier, ou les choses dont la succession sert à nous donner une notion du tems.

Reprenons maintenant le même Systéme, dans les doutes qui ont pour ob-

objet la chose même, & nous nous y retrouverons de la même maniére.

§ 223. 224. & 225. Supposons que de ce faisceau d'idées, qui formoient toutes ensemble notre idée composée, celle qui représentoit l'objet même, s'est échappée, & qu'il n'est demeuré que celles, qui représentoient ses alentours; dans cette supposition nous comprendrons sans peine, comment il arrive que nous nous ressouvenons bien d'avoir vû dans un tel jardin précisément une plante semblable à celle que nous voyons, sans que nous puissions être absolument certains si c'est en effet la même.

Voilà comment au moyen de tous ces Châteaux d'idées, dont les unes subsistent, & les autres s'éboulent, nous pouvons expliquer tous ces états d'incertitude, dont nous venons de parler: L'Imagination que l'on sait n'être point avare de ses peines, ne cesse d'élever continuellement de ces Châteaux; l'Oubli aussi capricieux qu'elle, en renverse tantôt un côté, & tantôt l'autre, tantôt l'endroit principal, & tantôt celui qui n'étoit qu'accessoire: Combien d'exemples de ces cruels.

cruels jeux de l'Oubli dans une autre espèce, l'Histoire ne nous fournit-elle pas ? On voit par-tout de magnifiques ruïnes, que l'Oubli semble n'avoir laissé subsister, que pour être autant de monumens de ce pouvoir souverain, & presque arbitraire qu'il exerce sur tout.

Quelqu'un dira peut-être, que l'on pouvoit dire sans tant d'appareil, que nos idées, faute d'être souvent répétées, s'obscurcissent, que lorsqu'elles sont obscures, elles ne répésentent pas l'objet assez distinctement, pour que l'Ame puisse le reconnoître, sans crainte de se tromper, qu'entre plusieurs idées que l'Imagination réunit, il y en a quelques-unes, qui pour nous avoir frappé davantage, subsistent, tandis que les autres s'effacent, & que cette différence est la seule raison, qui fait que nous nous rappellons tantôt un objet; sans pouvoir nous rappeller ses circonstances, & tantôt quelqu'une des circonstances, sans pouvoir nous rappeller l'objet, & que l'on pouvoit s'en tenir là, sans élever avec tant de frais tout ce Château d'idées: il est vrai que ce Château

teau ne dit rien de plus, que cette explication toute ſimple; mais toutes ces diſpoſitions, ces points de vue, ces perſpectives occupent du terrain dans un Livre, & ſervent à en étendre le Volume, ce qui a quelquefois ſon avantage. Le moyen d'en faire un grand nombre de grands, ſi l'on ne s'écartoit jamais de cette ſimplicité.

§. 226. & 227. Il eſt différent de dire qu'on a oublié une choſe, ou qu'on ne s'en ſouvient pas.

Il y a bien de la différence entre dire qu'on a oublié une choſe, & dire qu'on ne s'en ſouvient pas; car dire qu'on l'a oubliée, c'eſt convenir qu'on l'a ſue, qu'on en a eu l'idée, mais qu'on ne ſauroit ſe la rappeller; ainſi l'on ſe ſouvient, qu'on a lû une Hiſtoire, un Roman, & c'eſt ſouvent la ſeule idée, qui en eſt demeurée, tandis que toutes celles de l'Hiſtoire ou du Roman ſe ſont effacées; au lieu que nous ne nous ſervons guères de cette façon de parler, *je ne m'en ſouviens pas*, que pour faire entendre plus poliment, qu'il nous ſemble, que nous n'avons jamais eu d'idée de la choſe, dont on nous parle. Il n'y a perſonne, qui ne voie que ces deux états de l'Ame ſont différents, & qu'on les diſtingue avec fondement.

Les

Les choſes dont nous nous reſſouvenons le mieux, ne paroiſſent guères différer de celles, qui ſont enſevelies dans l'oubli; encore un exemple de la foire, c'eſt toujours M. W. qui nous le fournit.

Nous ne penſions pas plus à la foire, que ſi nous l'avions entiérement & véritablement oubliée, mais nous venons à appercevoir une perſonne, que nous y avions rencontrée, nous entendons un mot qui y a rapport, cette perſonne, ce mot ſuffiſent pour nous en rappeller tout le ſpectacle. Un ſeul objet ſuffit pour nous en rappeller pluſieurs.

Il nous ſemble appercevoir encore cette foule d'allants & de venants que l'intérêt, le beſoin ou la curioſité raſſemblent de tant d'endroits en même tems, & les embarras continuellement renaiſſants que forme leur empreſſement ou leur lenteur; des eſſains de ce peuple répandu parmi tous les autres, & par tout iſolé de ceux mêmes qui le ſouffrent, banni de la Société, qu'il n'a qu'avec lui-même, & admis dans le commerce qu'il fait avec tous, ne connoiſſant point à l'égard de ce commerce, de diſtinction, & les pi-

picorant tout. Des brigades chamarrées qui semblent avoir pris à tâche, malgré l'instabilité de nos modes, de perpetuer celles de leurs ayeux, le cortège qui les accompagne ou les suit aussi diversement bigarré, des groupes de petits maîtres, mauvais singes des vrais, & singuliérement plaisants, par ce qu'ils voudroient en imiter.

§. 228. & 229. Difficulté que l'on trouve quelquefois à se les rappeller.

Quelquefois les objets dont nous voudrions nous ressouvenir ne se présentent pas à nous immédiatement, & comme par eux-mêmes, & ce n'est qu'à l'aide d'un autre, qui nous remet sur la voie, que nous nous les rappellons. Rendons la chose plus claire par un exemple : L'on vient à nous parler d'une personne, l'on nous nomme la maison où nous l'avons vue, les autres qui y étoient, nous ont dit l'endroit où elle se trouvoit placée, nous ne pouvons encore nous en rappeller le souvenir ; cependant nous venons à faire l'examen de toutes ces personnes, & à repasser sur les idées que nous avons eues en les voyant, & c'est à l'occasion de l'une de ces idées, que nous

nous

nous rappellons enfin la personne dont il s'agit.

Voila un phénomène, qui semble d'abord & au premier coup d'œil renverser tous les principes, que nous avons établis sur l'Imagination & tant de fois rebattus; qu'elle ne représente pas l'objet seul, mais encore les objets qui l'entourent, & qui ont été perçus en même tems: cependant si nous examinons ce prétendu phénomène de près, & avec les circonstances qui l'accompagnent, nous trouverons qu'il s'accorde en effet avec ces mêmes principes: car lorsqu'on dit, que l'Imagination représente un objet, & ce qui l'entoure, il faut supposer, que ces objets sont liés les uns aux autres, qu'ils se tiennent, & qu'ils ont été perçus ensemble: or cela ne se trouve pas ici; car l'Ame, après avoir consideré deux ou trois personnes, s'étoit arrêtée à quelques pensées, & ce n'est que de ces pensées, qu'elle est venue à la personne dont il s'agit; l'idée de cette personne n'étoit donc pas jointe à l'idée des autres, mais bien à ces pensées, à ces refléxions, auxquelles l'Ame s'étoit arrêtée, & l'Imagination en la retra-

Explication de cette difficulté.

çant à la suite de ces idées, l'a retracée comme elle avoit été perçue.

C'est que ce qui joint principalement les idées, sont les actes reflêchis de l'Ame, d'où il arrive que tous les objets que nous percevons ensemble, ne se tiennent pas tellement, qu'il doive s'ensuivre, que parce que l'Imagination représente l'idée de l'un, elle doive représenter les idées des autres, à moins qu'ils n'aient perçus ensemble à plusieurs reprises.

§. 230. Ce que l'on appelle souvenir, ou ressouvenir.

Cette faculté, ou cet acte, par lequel l'Ame reproduit, & reconnoît une idée passée, à l'aide & au moyen d'une autre, s'appelle *souvenir*, ou *ressouvenir*.

L'exemple que nous venons de rapporter suffit pour nous faire connoître le seul art, ou moyen qu'il y a, de faciliter ce souvenir, ou ressouvenir : il consiste à se rappeller les circonstances du tems, du lieu, tout ce qui a rapport enfin à l'objet dont nous voulons nous retracer la mémoire ou l'idée.

On demande ce qu'étoit devenue cette idée, que nous voulons rappeller : Goclenius dans son Lexicon Philosophique, dit qu'elle étoit perdue,

&

& qu'on la recouvre par le petit artifice, que nous venons de dire; M. W. n'est pas de son avis, il prétend qu'elle n'étoit que cachée, & qu'ainsi tout se borne à en faire la recherche : en conséquence il définit le souvenir, ou ressouvenir, dont nous parlons, la recherche d'une idée cachée.

CHAPITRE IX.

De l'Attention & de la Reflexion.

NOus avons vu, qu'il est des idées que l'on nomme composées, & d'autres partielles: parmi celles-ci, qui forment l'idée composée, il en est que nous sentons, qu'il ne tient qu'à nous, de nous représenter préférablement aux autres : nous voyons une personne; son visage est composé des yeux, de la bouche, du nez, du menton &c. voila les idées partielles; or entre toutes ces idées on sent qu'il est en notre pouvoir, de nous attacher à l'une,

Il dépend de nous de nous, représenter dans un tout, une partie plutôt que l'autre.

ne, plutôt qu'à l'autre; aux yeux, ou au nez, par exemple, plutôt qu'au front ou à la bouche.

§. 234. Par conséquent d'avoir une connoissance plus distincte de cette partie.

Lorsque nous nous attachons ainsi à une idée partielle par préférence aux autres, qui forment avec elle l'idée totale, nous éprouvons que nous en avons un sentiment plus vif & plus intime, qne nous ne l'avons des autres, & que nous connoissons aussi plus distinctement la chose que cette idée représente; or ce sentiment plus vif & plus intime de l'idée, & cette connoissance plus distincte de la chose qu'elle représente supposent évidemment une plus grande clarté.

§. 235. & 236. Reprenons maintenant; dans ce tas d'idées partielles, qui composent l'idée totale, il dépend de nous, de nous attacher à l'une plutôt qu'à l'autre, nous ne saurions nous attacher à cette idée partielle, que nous n'en aions un sentiment plus intime; nous ne saurions en avoir un sentiment plus intime, que nous n'en aions une idée plus claire; si toutes ces raisons sont bien enchainées les unes aux autres, il s'ensuit, que, comme il dé-

dépend de nous, de nous attacher à une idée plutôt, qu'à une autre, il doit dépendre de nous à certains égards, d'avoir une idée plus ou moins claire.

On n'imagineroit peut-être pas, qu'il falloit faire tout ce chemin, pour en venir à la définition de l'attention, & peut-être sera-t-on surpris de voir, que quoi que nous disions du pouvoir qui est en nous de donner de la clarté à nos idées, on en trouvera peut-être encore moins dans la définition que dans la chose à définir : mais c'est un écueil inévitable, quand on s'est imposé la nécessité de définir les choses les plus simples.

Quoiqu'il en soit,

L'attention, suivant M. W. est ce pouvoir, qu'a l'Ame de faire, que dans une idée composée, l'idée partielle à laquelle elle s'attache, ait plus de clarté que les autres, qui sont avec elle l'idée composée.

Cette connoissance plus distincte est ce que l'on nomme attention. §. 237.

Rendons cela plus sensible encore par un exemple; vous voyez représenter une pièce de théatre, dont vous êtes enchanté, vous avez en même tems devant les yeux une foule d'autres ob-

jets, qui peuvent les frapper, comme les décorations, les loges, le parterre en offrent un assez grand nombre de cette nature; voila un tas d'idées partielles, qui font l'idée composée du spectacle: comparez ces idées ensemble, vous verrez qu'elles n'ont pas toutes le même degré de clarté, & que si vous sentez que vous en avez une bien distincte & bien claire de la pièce, comme on le suppose, vous ne l'avez pas à beaucoup près de même des autres objets qui l'accompagnent; or cette clarté est l'effet & le miracle de l'attention, & pour vous en convaincre, examinez seulement la réponse que vous faites tout simplement en de pareilles circonstances, au cas que l'on vienne à vous interrompre, & à vous demander, si vous n'avez pas vû, ou si vous ne voyez pas telle ou telle personne; quelle est cette réponse? que vous n'avez rien vu, que vous ne voyez rien, &, que vous n'êtes occupé que de la pièce: rien ne sauroit mieux justifier la définition que nous venons de donner de l'attention.

Il me sembleroit presque à la façon dont nous venons d'en parler, qu'elle est

eſt véritablement au pouvoir de l'Ame; mais quoi que cela ſoit bien vrai dans un ſens, il ne l'eſt pourtant pas univerſellement: car ſi l'attention eſt un des plus grands biens, il a auſſi le ſort des biens en général, qui eſt de rencontrer preſque toujours des obſtacles.

Obſtacles qui s'oppoſent à l'attention.

Si elle a pour objet des images que lui retrace l'Imagination, on diroit que les Sens ont pris à tâche d'obſcurcir, & d'effacer ces images; comme ſi elle prend pour ſon objet les idées que lui offrent les Sens, on croiroit que l'Imagination veut uſer de repréſailles: enſorte que l'attention attaquée continuellement par ces deux tyrans, trouve d'autant moins de calme & de repos, que ce qui étoit ſon objet, devient tour à tour ſon ennemi.

Mais entrons dans le détail, & pour proceder avec plus d'ordre, diſtinguons avec ſoin ces deux différents objets de notre attention, que nous venons de marquer; les uns qui ſont préſens, & affectent l'Ame par eux-mêmes; c'eſt cette pièce de théatre: les autres qui ſont abſens, mais que

l'Imagination nous rend en quelque façon présens; ce sont ses images.

Nous commencerons d'abord par ces derniers objets, auxquels il sera aisé d'appliquer les principes que nous avons établis sur l'Imagination.

§. 238. De la part des Sens.

Supposons, que vous vous rappelliez l'idée d'un tableau que vous avez vu; voilà un ouvrage de l'Imagination; supposons en second lieu, que tandis que vous en êtes occupé, un objet présent, une personne, un autre objet vienne à vous frapper la vue; voila l'idée des Sens, dans la concurrence; & comme le conflit de ces deux idées, suivant les Principes que nous avons posés, que les Sensations qui ont le moins de force cèdent à celles qui en ont davantage, que les idées de l'Imagination en équilibre avec les Sensations foibles, ont moins de force que les idées des Sens, il doit arriver, & l'on éprouve qu'il arrive en effet, que l'attention que vous donniez à ce tableau s'affoiblit insensiblement, que l'idée que vous en aviez s'obscurcit même tellement, qu'il ne vous en reste quelquefois plus de sentiment: voilà l'inconvenient, dont nous venons de

de parler, l'inconvénient, dis-je, dans la circonstance où vous voudriez ne donner d'attention qu'à votre tableau.

Comme nous nous contentons pour developper la source de ce mal, de rappeller ici les principes établis sur l'Imagination, il suffira aussi pour y remedier de nous rappeller aux précautions, que nous avons indiquées alors: ce que nous avons dit de ce mouvement naturel qui nous porte à fermer les yeux, lorsque nous voulons nous rappeller à l'Imagination un objet, qui semble lui avoir échappé, doit être regardé ici comme une leçon, comme une maxime: tous nos soins, si nous voulons être attentifs aux objets que nous retrace l'Imagination, doivent tendre à empêcher l'action des objets extérieurs sur nos Sens, & sur-tout des objets qui frappent la vue, dont nous avons vu que la Sensation est plus vive & plus forte, que ne le sont les autres Sensations. §. 239. & 240. Remèdes à ces obstacles.

Ce n'est sans doute que l'expérience de ces impressions vives, que fait le Sens de la Vue, & des inconvéniens que causent ces impressions, qui porte un

grand nombre de ceux qui parlent en public, ou à fermer entiérement les yeux, ou à leur interdire au moins la liberté de s'attacher à un objet fixe & déterminé: on dit que l'Oracle de la Chaire, le Pere Bourdaloue, ne put jamais prêcher que les yeux fermés.

M. W. remarque aussi, que l'on dit communément, que l'Aurore est amie des Muses, & ce qui a été dit ainsi dans leur langage, il l'explique ainsi dans le sien.

Ce n'est pas, dit-il, qu'il faille imaginer, que ce tems de l'Au[illegible] en effet plus favorable aux [illegible] qu'un autre, puisqu'on ne reçoit pas plus alors leurs influences, que dans les autres momens du jour, si l'on est dans une chambre exposée au tumulte d'un marché, ou aux incommodités de la saison, à la rigueur de l'hyver, ou à la violence de la chaleur; mais ce n'est que parce que l'on n'éprouve encore rien alors de tout ce qui a coutume de nous distraire, que l'air plus calme & plus tranquille ne retentit point du bruit & des clameurs des hommes, que le corps plus frais & plus propre au travail n'a rien de cette pesan-

fanteur, que lui donne le milieu du jour, qu'il semble enfin qu'il règne encore dans la Nature un doux repos, assez semblable au silence de la nuit, ce tems si favorable à l'application, que les Savans le préferent souvent à tous les autres.

Ce que l'Ame éprouve de la part des Sensations, lors qu'elle ne s'occupe que des idées, que lui retrace l'Imagination; elle l'éprouve de la part de l'Imagination, lors qu'elle voudroit s'appliquer aux idées que lui offrent les Sens; il est vrai que l'Imagination, vu ce que nous avons dit de la foiblesse de ses idées, sembleroit ne devoir pas être un ennemi fort à craindre: mais prenons y garde, ce qu'elle ne pourroit faire en ne mettant en œuvre qu'une ou deux de ses images, elle vient à bout de l'exécuter en les réunissant, ou pour mieux dire en les faisant se succeder avec une vitesse qui surprend, & qui étourdit. §. 241. Obstacles de la part de l'Imagination.

Joignons un exemple de M. W. il les choisit ordinairement sensibles, & à la portée de ceux qu'il instruit: c'est un homme qui a été dans une grande assemblée, qui s'est trouvé à un grand

& magnifique repas, le lendemain il voudroit lire avec attention, écouter avec fruit un Sermon, mais son Imagination déclarée contre ces bons & beaux propos, semble avoir pris à tâche de les renverser, elle rassemble toutes ses forces, elle reproduit toutes les idées de la veille, & les retrace si vivement & si opiniâtrement, qu'elle enleve cet homme à lui-même, & à l'objet de son application. Que dire à ce prodige, sinon que l'Imagination peut faire, & fait en effet par la varieté & la continuité de ses images, tout ce que les Sens font par leur clarté?

242. De la part des Sens & de l'Imagination en même tems.

Voilà des situations bien tristes: mais il en est encore une plus fâcheuse; c'est lors que ces deux ennemis, les Sens & l'Imagination, deja si fort à craindre séparément, viennent à agir de concert: rien n'est comparable à l'agitation qu'éprouve l'Ame dans ces circonstances; car comme les idées des Sens ont beaucoup de force & de clarté, qu'une des proprietés de l'Imagination, est d'y joindre tout ce qu'elle avoit vu auparavant d'objets liés avec ceux que lui présentent les Sens, ces derniers objets étant, comme on le sup-

suppose, en grand nombre, les idées de l'Imagination doivent aller à l'infini, & tant d'objets & d'images, qui se succèdent continuellement, & avec plus de vitesse, que les flots de la mer la plus agitée, ne sauroient que porter dans l'Ame le même trouble, & le même desordre qui les fait naître.

Tel est le plus souvent l'état de ces personnes, qui peu touchées d'un bien qu'elles ne connoissent pas, & que malheureusement elles n'ont jamais été dans la nécessité de connoître, savent à peine ce que c'est qu'attention; leur Ame toujours découverte reçoit l'impression des moindres objets, qui viennent frapper les Sens; partagée par ces objets, & par tous les autres de la même espèce, que l'Imagination multiplie, elle ne fait que passer rapidement de l'un à l'autre, sans pouvoir s'appliquer à aucun; du moins avec quelque attention.

Il en est d'autres au contraire si souverainement maîtres au dedans d'eux-mêmes, qu'ils semblent en avoir rendu toutes les approches inaccessibles aux mouvemens du dehors: tel fut M. de Montmort, dont M. W. rap- §. 243. Différents degrés, ou différentes espèces d'attention.

 por-

porte à cette occasion, ce que M. de Fontenelle en a dit dans son Eloge... *Il ne craignoit pas les distractions en général; dans la même Chambre, où il travailloit aux problêmes les plus embarrassans, on jouoit du Clavecin, son fils couroit & le lutinoit, & les problêmes ne laissoient pas se résoudre.*

Nous venons de rapporter les deux extrémités; mais on peut dire qu'entre elles, il y a des différences & des degrés à l'infini, l'attention étant plus ou moins grande dans les uns, que dans les autres, & ne se trouvant la même en personne.

§. 244. Il en est qui peuvent demeurer pendant longtems attachés constamment sur le même objet, sans le perdre de vue; tels sont sur-tout ces hommes, que l'on peut dire être nés avec un goût décidé, & des talens marqués pour la Philosophie & les Mathématiques; entre lesquels M. W. cite un Clavius, un Wallis, Auteurs de ces Demonstrations si étendues, qu'il ose donner le défi aux plus hardis, d'en pouvoir lire attentivement une seule d'un bout à l'autre, & dire que celui qui soutiendroit cette épreuve, deviendroit lui-même

même à ses yeux un miracle d'attention & de patience.

Il en est d'autres, qui après un assez court intervalle d'application au même sujet, la sentent expirer de maniére, que quelque effort qu'ils fassent, ils ne sauroient la ranimer; M. W. n'a pas cru qu'il fût besoin de rapporter des exemples de ceux-ci.

Les uns, si pourtant l'on peut parler ainsi, tant les exemples en sont rares, peuvent donner leur attention à plusieurs choses à la fois; tel fut, dit M. W., César, de qui l'Histoire remarque qu'il écrivoit & dictoit à quatre Secrétaires en même tems, & qu'il pouvoit dicter à sept, lors qu'il n'écrivoit pas lui-même. §. 245.

Les autres, & c'est le plus grand nombre, ne sauroient être attentifs qu'à une seule chose; & l'on peut dire même, que ce parti est communément le plus sage: jusques là qu'il est passé en proverbe, qu'en voulant s'appliquer à plusieurs choses en même tems, on n'en fait presque aucune bien, & comme il convient.

Quelques-uns sont tellement maîtres de leur attention, qu'ils peuvent l'appli- §. 246.

pliquer à leur gré à quelque objet que ce soit; d'autres, comme si, au lieu de donner la loi à leur esprit, étoient forcés de la prendre de ses caprices, ne paroissent capables d'attention & d'application, que pour certaines choses, lesquelles sont même ordinairement de leur goût, & ne sauroient en avoir aucune, ou du moins ne peuvent en avoir qu'une légère, pour celles qui n'en sont point.

Car M. W. ne trouve d'autre raison de cette bisarrerie que le goût; & tout grand Philosophe qu'il est, il admet la maxime du Poëte, que nous suivons tous le plaisir qui nous mène: ainsi, dit-il, le Poëte ne sauroit être charmé que de ses Vers, le Géomètre que de ses Calculs Algébriques, & de ses Figures Géometriques, les Gens de Lettres en général, que de ce qui a rapport à l'objet de leurs études, & tous par une conséquence naturelle ne sauroient être attentifs qu'à cet objet de leur passion. C'est aussi à cette passion, qu'il attribue le peu de soin que les Savans ont ordinairement de leurs affaires domestiques, & de leur personne; ce qui a donné lieu à M. de Fonte-

tenelle de dire en parlant de M. Leibnitz, qu'il depensoit beaucoup en négligence.

Quelques-uns enfin sont capables & dans l'habitude même, d'être toujours attentifs à toutes les choses qu'ils voient, ou qu'ils font, tandis que d'autres comme emportés continuellement loin d'eux-mêmes par de continuelles distractions semblent ne pouvoir être captivés que par un seul objet, & qui est ordinairement l'objet favori: M. W. n'oublie pas de remarquer que cette attention constante & suivie est d'une grande utilité, & que cet état de dissipation au contraire est d'un préjudice infini; la leçon qu'il donne à cette occasion aux femmes est d'un Philosophe qui ne ménage pas les termes.

§. 248. Moyens d'acquérir toutes ces espèces d'attention.

Voilà quelles sont les principales espèces ou sortes d'atentions qu'a distingué M. W. Quelque différentes que soient entre elles toutes ces espèces, on y parvient par le même moyen, un exercice continuel & assidu; car il ne faut pas croire, dit-il, que tous ces hommes fameux dont on vante la grande attention, un César, un Cla-

vius,

vius, un Wallis, un Montmort l'aient acquise autrement que par un exercice constant, & dont ils s'étoient fait comme une habitude: on remarque d'Archimède & de M. Newton qu'ils portoient continuellement & partout avec eux-même cet esprit d'attention; ce fût dans le bain, & à l'occasion du différent poids, qu'un différent corps a dans l'eau, qu'Archimède imagina le moyen de découvrir, combien dans cette couronne d'or & d'argent, qui avoit été apportée au Roi Hieron, il y avoit de l'un & de l'autre de ces deux métaux. M. Voltaire raconte que ce fût à la vue de quelques fruits, qui tomboient d'un arbre, que M. Newton s'étant laissé aller à une méditation profonde imagina son grand Systême de l'attraction ou de la gravitation.

§. 249. Ainsi quelqu'un veut-il parvenir à conserver son attention dans le tumulte & dans le fracas, au milieu d'une infinité d'objets, qui viennent frapper & distraire les Sens? il y parviendra par l'exercice.

Desire-t-il acquérir la faculté de demeurer long-tems attaché, & comme collé

collé ſur le même objet? il l'acquerera par l'exercice.

A-t-il l'ambition de pouvoir donner ſon attention à pluſieurs choſes en même tems, ou le deſir vraiment louable de pouvoir en être tellement maître, qu'il puiſſe la donner indifféremment à tous les objets, quels qu'ils ſoient, importans ou non, gracieux ou desagréables? il n'arrivera à l'un & à l'autre que par l'exercice.

Et comme Demoſthène, lorſqu'on lui demanda, quelle étoit la premiére, la ſeconde & la troiſième qualité pour parvenir à l'Eloquence, répondit toujours l'Action; ainſi M. W. ſi on lui demande quels ſont les moyens pour acquérir l'attention, répondra toujours l'exercice.

Cet exercice cependant demande encore, de même que la Mémoire, un certain art; puisqu'on ne ſauroit guères ſe flatter d'arriver brusquement à la perfection d'une de ces ſortes d'attentions, & que ce n'eſt que par degrés que l'on y arrive.

Car pour acquérir la premiére, qui eſt la faculté d'être attentif à ſon objet, au milieu même du bruit & du fracas, il faut commencer, dit M. W.

par

par travailler dans les lieux, où les diſtractions ne ſoient pas encore fréquentes, ni les impreſſions vives, paſſer enſuite dans d'autres, où elles le ſeront davantage, & ainſi ſucceſſivement, jusqu'à ce que l'attention entiérement fortifiée ſoit à l'épreuve des plus rudes aſſauts.

A l'exemple que nous avons déja rapporté de M. de Montmort, nous pouvons ajouter celui de M. Renaut; il eſt pris auſſi des éloges de M. de Fontenelle : *ce qu'il y a de plus ſingulier*, dit cet illuſtre Académicien, *c'eſt que* (M. Renaut) *penſoit beaucoup, & paſſoit peu de tems dans ſon Cabinet & dans la retraitte; il penſoit d'ordinaire au milieu d'une converſation, dans une chambre pleine de monde, même chez des Dames : on ſe moquoit de ſa rêverie & de ſes diſtractions, & on ne laiſſoit pas en même tems de les reſpecter.*

Il eſt peu de perſonnes au reſte, qui n'aient eu lieu d'éprouver en tout ou en partie la force de l'habitude, ou de l'exercice : car lors que du ſein d'une campagne paiſible, on s'eſt trouvé à paſſer dans le tumulte de la ville, d'un appartement

ment éloigné du fracas de la rue; dans un autre qui y eſt expoſé, on a pu remarquer, que l'on ſentoit bien d'abord quelque difficulté à s'appliquer, mais que l'on n'a pas été long-tems à s'accoutumer à l'agitation de la ville, ou au bruit de la rue, & que bientôt on n'y a pas fait plus d'attention, qu'à la pendule qui eſt dans la chambre, & qu'il ſemble qu'on n'entende pas le plus ſouvent ſonner.

M. W. dit de lui-même, que quoi que dans le commencement un mot dit à l'oreille ſuffît pour le diſtraire, il étoit parvenu dans la ſuite à ne pouvoir l'être ni par le ſon des trompettes, ni par le bruit des tambours.

2. Pour apprendre à conſerver long- §. 256.
tems ſon attention au même objet, il faut l'exercer d'abord à des démonſtrations aiſées, & à des calculs Algebriques, qui ne ſoient ni abſtrus, ni longs; paſſer enſuite à de plus difficiles, & en ſuivant la même méthode ajouter toujours à la longueur & à la difficulté: M. W. nous aſſûre que de cette maniére on en prend enfin l'habitude, & il eſt perſuadé que ce n'eſt qu'ainſi que M. Varignon s'étoit faite celle de pou-

par travailler dans les lieux, où les distractions ne soient pas encore fréquentes, ni les impressions vives, passer ensuite dans d'autres, où elles le seront davantage, & ainsi successivement, jusqu'à ce que l'attention entiérement fortifiée soit à l'épreuve des plus rudes assauts.

A l'exemple que nous avons déja rapporté de M. de Montmort, nous pouvons ajouter celui de M. Renaut; il est pris aussi des éloges de M. de Fontenelle : *ce qu'il y a de plus singulier*, dit cet illustre Académicien, *c'est que* (M. Renaut) *pensoit beaucoup, & passoit peu de tems dans son Cabinet & dans la retraitte; il pensoit d'ordinaire au milieu d'une conversation, dans une chambre pleine de monde, même chez des Dames : on se moquoit de sa rêverie & de ses distractions, & on ne laissoit pas en même tems de les respecter.*

Il est peu de personnes au reste, qui n'aient eu lieu d'éprouver en tout ou en partie la force de l'habitude, ou de l'exercice : car lors que du sein d'une campagne paisible, on s'est trouvé à passer dans le tumulte de la ville, d'un appartement

ment éloigné du fracas de la rue; dans un autre qui y est exposé, on a pu remarquer, que l'on sentoit bien d'abord quelque difficulté à s'appliquer, mais que l'on n'a pas été long-tems à s'accoutumer à l'agitation de la ville, ou au bruit de la rue, & que bientôt on n'y a pas fait plus d'attention, qu'à la pendule qui est dans la chambre, & qu'il semble qu'on n'entende pas le plus souvent sonner.

M. W. dit de lui-même, que quoi que dans le commencement un mot dit à l'oreille suffît pour le distraire, il étoit parvenu dans la suite à ne pouvoir l'être ni par le son des trompettes, ni par le bruit des tambours.

2. Pour apprendre à conserver longtems son attention au même objet, il faut l'exercer d'abord à des démonstrations aisées, & à des calculs Algebriques, qui ne soient ni abstrus, ni longs; passer ensuite à de plus difficiles, & en suivant la même méthode ajouter toujours à la longueur & à la difficulté: M. W. nous assûre que de cette maniére on en prend enfin l'habitude, & il est persuadé que ce n'est qu'ainsi que M. Varignon s'étoit faite celle de pou- §. 250.

voir

par travailler dans les lieux, où les distractions ne soient pas encore fréquentes, ni les impressions vives, passer ensuite dans d'autres, où elles le seront davantage, & ainsi successivement, jusqu'à ce que l'attention entiérement fortifiée soit à l'épreuve des plus rudes assauts.

A l'exemple que nous avons déja rapporté de M. de Montmort, nous pouvons ajouter celui de M. Renaut; il est pris aussi des éloges de M. de Fontenelle : *ce qu'il y a de plus singulier*, dit cet illustre Académicien, *c'est que* (M. Renaut) *pensoit beaucoup, & passoit peu de tems dans son Cabinet & dans la retraitte; il pensoit d'ordinaire au milieu d'une conversation, dans une chambre pleine de monde, même chez des Dames : on se moquoit de sa rêverie & de ses distractions, & on ne laissoit pas en même tems de les respecter.*

Il est peu de personnes au reste, qui n'aient eu lieu d'éprouver en tout ou en partie la force de l'habitude, ou de l'exercice : car lors que du sein d'une campagne paisible, on s'est trouvé à passer dans le tumulte de la ville, d'un appartement

ment éloigné du fracas de la rue; dans un autre qui y est exposé, on a pu remarquer, que l'on sentoit bien d'abord quelque difficulté à s'appliquer, mais que l'on n'a pas été long-tems à s'accoutumer à l'agitation de la ville, ou au bruit de la rue, & que bientôt on n'y a pas fait plus d'attention, qu'à la pendule qui est dans la chambre, & qu'il semble qu'on n'entende pas le plus souvent sonner.

M. W. dit de lui-même, que quoi que dans le commencement un mot dit à l'oreille suffît pour le distraire, il étoit parvenu dans la suite à ne pouvoir l'être ni par le son des trompettes, ni par le bruit des tambours.

2. Pour apprendre à conserver longtems son attention au même objet, il faut l'exercer d'abord à des démonstrations aisées, & à des calculs Algebriques, qui ne soient ni abstrus, ni longs; passer ensuite à de plus difficiles, & en suivant la même méthode ajouter toujours à la longueur & à la difficulté: M. W. nous assûre que de cette maniére on en prend enfin l'habitude, & il est persuadé que ce n'est qu'ainsi que M. Varignon s'étoit faite celle de pou- §. 258.

voir

lieues de nous a de grands titres pour devenir notre modèle, & nous instruire: M. W. remarque de lui qu'il ne sut jamais mettre de la différence en fait d'attention entre les choses importantes, & celles qui ne le sont pas, & que dans la crainte qu'elle ne lui échappât dans celles-là, il s'étoit accoûtumé à la donner également à celles-ci : une conduite si précautionnée, ajoûte notre Auteur, ne pouvoit être, que l'effet d'une raison suffisante, dont ce Chef des Lettrés & des Philosophes de la Chine avoit apperçu la lumiére, long tems avant qu'elle fût découverte sur notre Hémisphère.

Il finit en disant, que l'on en trouvera la preuve dans une note qui sert d'éclaircissement à la harangue, qu'il a faite sur la Morale des Chinois, & dont on a si mal reconnu le prix.

Mais sans aller chercher, dans des Païs & des siècles reculés un exemple de cette attention; j'ai crû que l'on me permettroit d'en citer un, dont je devins l'admirateur, aussi-tôt que le témoin; ceux qui l'ont vû, comme moi jugeront, que si j'ai voulu être fidèle à la reconnoissance, je ne l'ai pas été moins à la Vérité.

For-

Formé ſans peine dès l'âge le plus tendre à l'attention, feu M. de B.. nous fit ſeulement douter, ſi elle étoit en lui un don de la Nature même, ou une habitude, qu'il ne dût qu'à l'exercice.

Nous avons ſu de ceux qui l'avoient connu dans ſon enfance, que dès qu'il commença à penſer, il ſe porta ſi naturellement à l'attention, qu'il ne parut pas avoir beſoin d'en faire l'apprentiſſage, & nous l'avons vû pendant ſa vie ſi ſcrupuleuſement exact à la conſerver en tout, que quand il ne ſeroit pas né avec elle, l'exercice qu'il en fit, auroit pu en faire en lui une ſeconde nature, difficile à diſtinguer de la premiére.

Cette exactitude à porter par-tout le même eſprit d'attention naiſſoit d'une autre vertu qui étoit en lui au ſouverain dégré, l'amour du devoir; comme le devoir fût toujours la règle de ſes inclinations, il ne vît rien dans les grands emplois où le porterent ſa naiſſance & ſon mérite, que ſous cette forme, & rien dès-lors qui ne lui parût mériter toute ſon étude & ſon application: Auſſi l'avons-nous vu

discuter les petits détails de la discipline dans le Corps distingué qu'il commandoit, & maintenir les moindres prérogatives de la Nation, à la tête de laquelle sa place le mettoit, avec la même attention, qu'il avoit traité les affaires les plus importantes du Roi, dans les différentes Cours, où il avoit été employé.

Ce même ordre s'étendoit à toutes les actions de sa vie privée, chacune y étoit rappellée, ou pour mieux dire, sembloit s'y ranger d'elle-même; c'étoit un Cercle souvent différent, par les différents devoirs, que lui imposoit son état, mais toujours le même par l'esprit qu'on y voyoit.

Rien ne marquoit mieux combien cet amour de l'ordre étoit profondément imprimé au naturel en lui, que cette douceur toujours égale, & cette tranquillité si sage, qui ne le quittoit point au milieu des embarras inséparables de sa place. Les différentes affaires, qui se succedoient continuellement, & qui se croisoient souvent, ne l'altérerent jamais, & l'attention qu'il auroit préferé de donner à un travail suivi, fut toujours subordon-

donnée à celle qu'il eût sur lui-même.

Il nous fourniroit de la même maniére des exemples de toutes les autres vertus, si c'étoit ici le lieu d'en parler; il les réunissoit en lui, & on n'aura pas de peine à comprendre que mises en œuvre par un jugement supérieur, une attention constante, & accompagnée de cette douceur inaltérable, qui est elle-même la plus grande des vertus, elles dûrent paroître en lui dans le plus grand éclat, lui concilier l'estime & la confiance des plus grands Princes, l'amour & le respect de ceux qui eurent le bonheur de le voir, & de vivre avec lui plus familiérement, lui mériter enfin le regret de tous ceux qui le connurent: ce que j'ai souvent eu lieu de voir, de la tendre reconnoissance que l'on conserve pour lui dans sa famille, m'est une preuve, qu'il est des sentimens, qui égalent les pertes, qui en sont l'objet.

Revenons maintenant à l'attention ordinaire; car celle dont nous venons de donner un si bel exemple, n'est que le partage de ces Ames nées avec

les plus heureuses dispositions de la Nature, ou douées du courage le plus héroïque.

§. 256. Quelque difficulté qu'ait encore cette attention ordinaire, il est pourtant vrai de dire que nous en sommes à bien des égards les maîtres, & que nous sentons, comme nous l'avons déja dit, qu'il ne tient qu'à nous de la porter successivement à toutes les parties, par exemple, qui composent un tout.

Nous avons devant les yeux un arbre, nous sentons que nous pouvons en considerer successivement le tronc, les branches, les feuilles seules; que nous pouvons la porter successivement de même à la figure, au contour de ces feuilles, à la couleur dont elles sont teintes, au pied qui les soutient, & s'étend dans toute leur longueur, aux rameaux subtils, qui partent de tous les côtés de ce pied, pour former un tissu, & à la matiére qui remplit les intervalles de ce tissu.

§. 257. Définition de la réflexion. Cette attention portée ainsi successivement à toutes les parties d'un tout, est ce que l'on nomme réflexion, & comme nous venons de voir, que nous sommes maîtres d'appliquer

nor

notre attention à toutes les parties d'un objet, il s'ensuit aussi de-là, que nous sommes maîtres de notre réflexion.

Le premier effet de cette réflexion, est de nous faire appercevoir la différence qu'il y a de chaque partie d'un objet à une autre partie, & de toutes les parties au tout même. Reprenons notre exemple de l'arbre; lorsque nous réflechissons sur un arbre, nous portons successivement, comme nous venons de le dire, notre attention sur le tronc, sur les branches, sur les feuilles; lorsque nous la portons sur le tronc, par exemple, nous sentons que nous en avons une idée plus claire, que nous ne l'avons des branches, ou des feuilles ensemble; il en est de même de chacune de ces parties, à mesure qu'elle devient l'objet de cette attention; nous sentons par conséquent, que nous voyons plus clairement, que l'idée de l'une est différente de l'idée de l'autre, & ne sauroit lui être substituée, que l'idée de ce tronc n'est point celle de la feuille, & ainsi des autres; & enfin que l'idée de chacune de ces parties n'est point celle du tout. Une dé- §. 258. Ses effets.

 cou-

couverte de cette nature, suffit sans doute pour nous payer de bien des réflexions.

§. 259. Le second effet est la comparaison : puisque l'Ame en comparant deux ou plusieurs objets, ne fait autre chose qu'appliquer son attention d'abord à chacun de ces objets séparément, ensuite à tous les deux en même tems, s'il n'y en a que deux, ou à plusieurs, s'il s'agit de faire la comparaison entre plusieurs ; ensorte que la comparaison n'est autre chose, que l'attention portée à chacun des objets séparément, & à tous ensemble.

Il est bon de remarquer cependant que dans ce passage rapide & continuel de l'Ame, d'un objet à l'autre pour les comparer, il faut nécessairement que la Mémoire soit pour quelque chose, & se joigne à l'Imagination : ce qui fait que cet acte, par lequel l'Ame compare un objet à un autre, suppose plusieurs opérations, qu'il n'est pas étonnant, dit M. W., que l'on n'ait pas exactement débrouillé.

§. 260. Elle suppose & est elle-même On peut même dire que la réflexion est déja en quelque façon une comparaison ; car lorsque nous réfléchissons sur l'objet de notre perception, nous

por-

portons successivement, ainsi que nous venons de le dire, notre attention à tout ce qui est dans cet objet, ou qui s'y rapporte, nous sentons qu'une partie n'est pas l'autre, que les parties ne sont pas le tout; or ces actes supposent une comparaison, ou sont eux-mêmes une comparaison: & c'est pour cela que M. W. appelle en cet endroit la comparaison une espèce de la reflexion. une sorte de comparaison.

§. 261. Elle peut avoir pour objet l'Ame même.

Les mêmes raisons qui prouvent que l'Ame peut reflechir sur les objets extérieurs, servent à prouver qu'elle peut reflechir aussi sur elle-même & sur ses actes; car si reflechir n'est autre chose, comme nous venons de le voir, que porter successivement son attention sur les différentes parties qui composent un objet sensible; les idées partielles étant à l'égard de l'idée totale ce que sont à l'égard d'un objet sensible les parties dont il est composé, qui empêche que l'Ame ne décompose la perception totale, ne donne successivement son attention aux idées partielles, dont elle est formée, & qu'au moyen de cette attention, elle ne se rende chacune de ces idées plus claire & plus sensible?

§. 262. Elle n'a point, ou presque point de lieu dans les Enfans. Cette sorte d'acte qui forme la reflexion n'a point lieu dans les enfans, & souvent même ne l'a guères plus dans certaines personnes, qui bien que dans un âge à refléchir, ne refléchissent pas infiniment, ni sur les objets qui se présentent à elles, ni sur leurs actions.

La reflexion qui a pour objet l'Ame & les actes de l'Ame, demande, dit M. W., beaucoup d'addresse & de subtilité; & de là vient, ajoute-t-il, que beaucoup de Philosophes même n'ont pas fait de grands progrès dans la connoissance de l'Ame. L'on ne soupçonnera pas qu'il soit du nombre de ceux qui prouvent encore par l'inutilité de leurs efforts la difficulté de la matiére.

§. 263. 264. 265. Moyens de l'acquérir. Tout ce que nous avons dit de l'attention, revient sur la reflexion: ce sont des deux côtés les mêmes obstacles à surmonter, Sensations fortes, & succession importune d'images reproduites par l'Imagination: ce sont aussi les mêmes moyens, ou pour mieux dire, tout se réduit à un seul, l'exercice, qui nous donne enfin l'habitude de refléchir sur tout ce qui se présen-

sente à nous & sur toutes nos actions.

La refléxion n'étant que l'attention portée successivement à toutes les parties d'un objet, ou d'une idée, il nous est facile de voir, que tout ce qui contribue à conserver ou à détruire l'une, doit contribuer de même à conserver ou à détruire l'autre.

CHAPITRE X.

De l'Entendement en général, & des différentes sortes de connoissance.

IL n'est point de bien sans mélange, & l'Entendement le plus précieux de tous, cette faculté si noble, qui nous élève au dessus de tous les Etres sensibles, porte avec soi une marque de foiblesse bien propre à nous humilier: tandis que comme l'œil, il nous sert à connoître toutes les autres choses, il ne se connoît pas lui-même, dit M. Locke, c'est pourquoi, ajoute ce savant Auteur, il faut de l'art & des soins pour le placer à une certaine distance, & faire ensorte qu'il devien-

ne l'objet de ses propres contemplations.

On ne sauroit disconvenir que M. W. n'ait suivi cette Méthode ; ce n'est que par des sentiers coupés de détours, que l'on arrive au point de vue, d'où il nous fait appercevoir l'Entendement ; suivons-le dans tous ces replis ; heureux si après les avoir parcourus, nous parvenons à voir clairement l'objet de nos recherches.

§. 266. La reflexion nous fait appercevoir distinctement les objets.

Outre les deux effets, les deux avantages que nous avons remarqué que produit la reflexion, il en est un plus considérable encore ; c'est de nous faire appercevoir distinctement un objet, ou pour tout dire en un mot, de nous en donner cette idée si parfaite, que l'on nomme idée distincte : car si la reflexion consiste à examiner, comme nous l'avons dit, les parties d'un objet, la différence des parties entre elles, & la différence de ces mêmes parties au tout, & à porter son attention sur chacune de ces choses successivement ; que peut-il y avoir de plus propre à nous donner une idée distincte ? puisque l'idée distincte n'est elle-même que la représentation d'un objet avec toutes

les

les parties qui le composent. Le moyen donc de parvenir à l'idée distincte est de reflechir, comme le moyen d'acquérir plusieurs idées distinctes est de reflechir beaucoup. §.267.

De la même maniére, la comparaison, que la reflexion nous met à portée de faire entre deux objets présens, ou entre deux autres, dont l'un est présent à nos Sens, & l'autre ne l'est qu'à la Mémoire, est le moyen le plus propre pour acquérir les Idées universelles du genre & de l'espèce; car en comparant ainsi ces objets, nous découvrons, ce qu'il y a en eux de semblable & ce qu'il y a de différent; or cette ressemblance, si elle est entre les individus, est ce qui constitue l'espèce, comme si elle est entre les espèces, elle constitue les genres: & voilà les premiéres Idées universelles. Pourquoi disons-nous en effet que Pierre & Paul sont deux individus de la même espèce; si ce n'est parce que nous remarquons dans l'un & dans l'autre des rapports qui leur sont communs? que l'homme & la bête sont du même genre, si ce n'est parce qu'ils conviennent en certains attributs? nous §.268.

Par conséquent ce qu'ils ont de semblable ou de différent.

Ce qui forme les Idées universelles.

dirons dans la suite comment se font ces Idées universelles d'espèce & de genre.

§. 269. Pour les distinguer, de même que

270. les Individus, nous employons des sons

Les mots en font les signes arbitraires. articulés, lesquels en deviennent les signes; puisque nous voyons en effet, qu'en entendant articuler l'un de ces sons, nous nous formons aussi-tôt l'idée de l'espèce, si c'est un son articulé qui marque quelque chose de général, comme celui de Chien, ou l'idée de l'individu, si c'est un son articulé qui marque un être singulier, comme celui de Briffaut.

§. 271. On voit que ces sons articulés ne sont autre chose que les mots, dont nous nous servons, pour faire connoître aux autres nos Idées, ou les choses qui en sont les objets.

§. 272. Comme leur institution est arbitraire, rien n'empêche qu'on ne leur donne une signification entiérement opposée à celle qu'ils ont, ou qu'on n'attribue différentes significations au même, ou enfin que la même chose ne puisse être marquée & désignée par différents mots ou différents signes.

La

La propriété des mots est de rappeller à l'esprit l'idée des choses auxquelles ils sont adaptés ; & cela est conforme aux loix établies sur l'Imagination & sur la Mémoire : Car comme nous avons vu, que quand il nous est arrivé de percevoir souvent deux objets ensemble, l'Ame dans la suite ne sauroit percevoir l'un, que l'Imagination ne reproduise aussi-tôt l'image de l'autre, de la même maniére, lorsque nous avons souvent perçu en même tems & le mot & la chose à laquelle il est appliqué, il arrive que dès que nous percevons le mot, l'Imagination se retrace l'image de la chose ; & dès que nous percevons la chose, l'Imagination reproduit l'idée du mot & de sa signification. Dans tous ces cas la Mémoire fait son office, qui consiste à reconnoître toutes ces idées. §. 273. Leur usage est de nous rappeller à l'esprit l'idée des choses.

Arrètons-nous ici comme au point de vue, d'où l'on peut appercevoir l'Entendement ; mais pour voir plus distinctement la liaison qu'il peut avoir avec ce que nous venons de dire, il sera bon de retourner sur nos pas, §. 275.

en remontant à l'endroit d'où nous sommes partis.

Les mots ou les sons articulés, comme étant en trop petit nombre pour marquer les Individus, sont le plus souvent les signes des Idées universelles du genre & de l'espèce; ces Idées universelles formées par la ressemblance des Individus ou des Espèces supposent une comparaison des objets qui sont semblables par quelques-uns de leurs attributs; & cette comparaison une connoissance distincte de tout ce qui est dans les objets de leurs parties, de la différence de ces parties entre elles, & de ces mêmes parties au tout.

Or la faculté par laquelle on a cette connoissance distincte, s'appelle Entendement.

Définition de l'Entendement, & raisons de cette définition.

L'Entendement est donc une faculté de représenter distinctement les choses.

Mais pour mieux entendre cette définition, & les raisons de cette définition, il est bon de faire ici quelques remarques.

Si nous faisons attention aux choses qui nous sont représentées, & à la maniére

niére dont elles nous sont représentées, nous remarquerons 1. que ces choses sont présentes ou absentes, 2. qu'elles nous sont représentées ou confusément par des images que l'Ame se fait de ces choses, ou distinctement par l'analyse qu'elle en fait, en distinguant les parties dont elles sont composées.

De cette premiére distinction, il resulte qu'il y a en nous deux facultés différentes, l'une qui sert à représenter les choses présentes, ce sont les Sens, & l'autre qui nous rappelle & nous retrace celles qui sont absentes, c'est l'Imagination.

3. De la différente maniére dont les choses nous sont représentées, il s'ensuit, qu'outre ces deux facultés que nous venons de voir être en nous, il doit encore y en avoir une troisième. Car prenons bien garde que ces deux facultés dont nous avons parlé, ne nous représentent que tel ou tel objet en particulier, & ne le représentent que confusément ; mes Sens, mon Imagination me représentent bien un objet présent ou absent, une Plante ou une Fleur avec toutes les parties qui les composent, mais voilà leurs bornes :

nes: car s'il faut distinguer dans cette plante, cette fleur, les caractères qui les distinguent, & qui constituent telle ou telle espèce de plante ou de fleur, ces facultés ne sauroient aller jusques-là, comme nous le voyons dans les enfans; il en falloit donc une troisième, qui saisît dans chaque objet, les caractères communs & distinctifs, & formât par-là des idées générales & universelles, & cette troisième est l'Entendement, auquel seul il appartient par conséquent de nous représenter distinctement les objets.

C'est cette faculté que nous avons nommée §. 55. supérieure, & qui forme les idées & les notions distinctes.

§. 276. 277. Les différentes espèces d'Entendement. Je ne sai pas trop si l'on dit un grand Entendement, mais en le supposant ainsi, nous dirons avec M. W. qu'un grand Entendement est celui qui peut se représenter un plus grand nombre d'objets, ou distinguer plus de choses dans le même objet; ensorte que la grandeur de l'Entendement se prend du plus grand nombre des objets, qu'il embrasse, ou du plus grand nombre de choses ou d'attributs qu'il con-

connoit & qu'il distingue dans le même objet. Dans la premiére de ces qualités on ne considère que les choses qui sont représentées, & dans la seconde, que la maniére dont elles le sont.

L'Entendement le plus parfait, qu'on puisse concevoir, est celui qui peut se représenter distinctement tous les êtres, & les façons d'être possibles; tel est l'Entendement de Dieu; il voit non seulement tous les objets possibles, mais encore tous les attributs, les rapports, & les combinaisons possibles de ces objets. §. 278. Entendement de Dieu le plus parfait.

Le nôtre est borné, & quant au nombre des objets, & quant à la maniére de se les représenter; nous sentons que nous ne connoissons que peu d'objets dans le grand nombre de ceux qui sont possibles, & que nous ne connoissons que quelques faces de ces objets. §. 279. Le nôtre est borné.

Tout ce que nous pouvons distinguer dans un objet, nous pouvons aussi l'expliquer par quelque terme. Ce n'est pas qu'il y ait des noms pour toutes les choses en particulier; il seroit impossible de former des idées distinctes de chaque hom- §. 280, 281. Tout ce que nous distinguons dans un objet,

nous pouvons l'expliquer.

homme, de chaque feuille, par exemple, & de les désigner par des noms, qui leur fussent propres, & quand il seroit possible, qu'on imaginât tous ces noms, il seroit toujours vrai de dire, qu'ils seroient inintelligibles à tous ceux qui ne connoîtroient pas ces mêmes choses, & s'en trouveroit-il deux, qui les connussent? Cette remarque est de M. Locke.

Par les Idées universelles.

Mais à ces noms particuliers, qui n'auroient servi qu'à porter la confusion parmi les hommes, la nécessité & la raison nous ont appris à substituer des termes généraux, qui mettent l'ordre dans nos idées, & en rendent l'intelligence facile aux autres, ce qui est le but de la parole: au moyen de ces termes, qui sont des signes des idées universelles, l'Univers prend une nouvelle forme à nos yeux, le cahos qui l'enveloppoit se dissipe, toutes les parties qui formoient ce cahos se séparent & se partagent en différentes classes, les Individus qui se ressemblent composent une même espèce, que nous nommons d'un seul nom, & le rapport ou la ressemblance de certains attributs communs aux

aux différentes espèces forme le genre qui est plus étendu.

Quelquefois nous plaçant dans l'endroit le plus élevé, & contemplant de là cet immense Univers, nous osons porter nos regards sur tout ce qu'il en enferme, & au de-là même de sa vaste étendue, appeller, s'il est permis de parler ainsi, ce qui est, & ce qui n'est pas du même nom d'Etre, & renfermer dans cette seule idée l'Auteur du Monde, le Monde & tous ceux qui sont possibles; au dessous de cette idée nous appercevons les Substances & les Corps, leurs différences, & le partage qui s'en fait pour former cet Univers spirituel & visible: spectacle dont l'universalité nous enléve autant au-dessus de nous-mêmes, qu'il est au-dessus de notre foiblesse.

Et ce qui n'est pas moins digne de notre admiration, ce caractère d'universalité, qui embrasse un nombre infini d'objets, nous ne le donnons point à nos idées en y ajoutant, mais simplement en leur ôtant, ce qui peut les déterminer à telle ou telle existence particuliére: Car quelle différence y a-t-il entre les idées que nous

a-

avons de Pierre ou de Jacques, qui sont deux individus, & celle que nous avons de l'Homme qui est l'espèce, entre les idées que nous avons du Bateleur ou du Singe de la foire, qui sont deux espèces différentes, & celles que nous avons d'Animal, qui est le genre, si ce n'est parce que nous écartons les idées particuliéres qui distinguent Pierre & Jacques, le Bateleur, ou le Singe, pour ne retenir que celles qui leur sont communes, & dans lesquelles ces Idées particuliéres d'Individus, ou d'Espèces conviennent.

Cette maniére de considérer & de connoître les objets, s'appelle abstraction, du mot Latin, *abstrahere*, qui veut dire ôter, parce que nous ne faisons en effet, qu'ôter à l'idée ce qui la détermine à représenter tel ou tel objet particulier.

Que forme l'abstraction.

§ 282. Cette sorte de connoissance par abstraction nous est ordinaire & familiére; car lorsque nous parlons des hommes, en général, de leurs vertus, la justice, la bonne foi, la sincerité, l'humanité, la douceur; de leurs vices, l'injustice, la perfidie, l'artifice, l'hypocrisie, la du-

dureté, la cruauté, que faisons-nous sinon séparer certains attributs du sujet, où ils sont, & les considérer, comme s'ils en étoient en effet separés?

C'est de cette maniére que nous formons les Espèces, & les Genres dont nous parlons, en separant, & en considerant comme separés des Individus & des Espèces les attributs qui y sont toûjours les mêmes, ou que nous concevons comme pouvant y être les mêmes, cette opération de notre Esprit embrassant jusqu'à la possibilité des modes. §. 283.

Si cette connoissance par abstraction marque d'un côté la foiblesse de notre Esprit, qui ne peut connoître les choses composées, qu'en les separant, on peut dire de l'autre qu'elle l'aide à former des idées plus claires & plus distinctes; puisque cette espèce de connoissance suppose de l'attention à distinguer les parties d'un objet, & de la réflexion sur ces parties ainsi distinguées & separées, qualités qui font l'idée distincte. §. 284.

Comment cette abstràction rend nos idées claires & distinctes.

Et nous aide par là même à les retenir.

Elle aide de même à conserver le souvenir des objets, puisque nous avons vû, que l'on retient plus aisément §. 285.

ment ceux que l'on a perçus distinctement.

A voir la viteſſe & la facilité avec laquelle l'Ame ſaiſit ces idées univerſelles d'Eſpèce ou de Genre, on n'imagineroit pas que cette opération ſi ſimple en apparence en ſuppoſe tant d'autres : rien n'eſt cependant plus vrai, puiſqu'outre les Sens ou l'Imagination qui repréſentent les objets préſens ou abſens, & la Mémoire qui reconnoît ces objets pour en faire la comparaiſon, elle exige l'attention à diſtinguer les parties ou attributs de ces objets, la réflexion ſur ces mêmes parties ou attributs, & l'abſtraction enfin qui traie ceux de ces attributs, qui ont quelque rapport ou reſſemblance enſemble.

Différentes eſpèces de connoiſſance, l'abſtractive. §. 286. L'intuitive.

Il eſt une ſeconde eſpèce de connoiſſance, que l'on nomme Intuitive, qui conſiſte à conſidérer la choſe en elle-même, ou dans l'image que s'en fait l'Imagination : Je conſidère un arbre qui eſt préſent à mes yeux, je me repréſente dans l'Imagination un triangle tracé ſur du papier, voilà, dit M. W. une connoiſſance intuitive, je ſens que je vois tout ce qui compoſe

ſe un arbre, je me repréſente ce qui forme le Triangle.

Ce que nous avons déja dit ſur l'attention & la réflexion revient encore ici : Cette connoiſſance intuitive, eſt ou confuſe, ſi nous nous en tenons à conſidérer en général un objet ou ſon Image; ou diſtincte, ſi nous en conſiderons ſucceſſivement les parties, & que nous portions notre attention ſur chacune d'elles. §. 287. 288.

Il eſt difficile de décider, ſi nous pouvons penſer & réflechir ſans le ſecours des paroles; bien des gens, dit M. W. ſont d'avis que non, & croient remarquer, que quelque effort que l'on faſſe, on n'apperçoit ſes penſées, qu'autant qu'elles ſont revêtues des ſignes, qui nous les rendent en quelque façon ſenſibles : Quant à lui il avoue que ce n'eſt que par un grand exercice qu'il eſt parvenu enfin à faire quelques-unes de ces opérations de l'Ame, où il n'entrât point de mots : d'où il reſulte que cette connoiſſance intuitive qui les exclut, celle ſurtout que nous venons de nommer diſtincte, ne ſauroit guères avoir lieu en nous, & qu'il faut la laiſſer preſque

entiérement en partage aux enfans, qui ne sauroient, avant qu'ils ayent l'usage de la langue, former que des images intuitives.

§. 289. & la symbolique. Enfin il est une troisième sorte de connoissance, que l'on nomme symbolique ; c'est celle qui se termine au signe de la chose, quel que soit ce signe, soit mot, soit figure, sans considérer la chose, ou l'idée & l'image de la chose même.

Explication & exemples de ces trois connoissances. Ainsi si je m'arrête à ce mot de Triangle, qui signifie une figure terminée par trois lignes, sans voir des yeux, ou me représenter en moi-même ni le Triangle, ni les lignes qui le forment, que je m'arrête de même aux chiffres, qui représentent les nombres, sans considérer les choses, que marquent ces nombres, voilà des connoissances symboliques ; parceque dans l'un & l'autre exemple ma connoissance n'a pour objet, que les mots ou les chiffres, qui sont des symboles, ou des signes des choses.

Toutes nos connoissances, ou manières de connoître se réduisent à ces trois que nous venons de marquer : il arrive même quelquefois, qu'elles prennent

nent presque dans le même instant tous ces différens caractères : reprenons l'exemple de notre triangle ; que je n'y considère que les lignes ou les angles, voilà la connoissance abstractive ; que je le voie tracé sur le papier, ou que j'en voie dans mon Imagination la forme & l'image, voilà la connoissance intuitive ; enfin que je pense au nom, qui en est le signe, voilà la connoissance symbolique.

Cette dernière espèce de connoissance, ou la symbolique, s'étend bien au delà de ce qu'on imagineroit d'abord : outre les Chiffres, l'Algèbre, qui forment son véritable Empire, l'on peut dire, que tout ce qui est signe lui appartient, & dès-là quelles bornes pourroit-on lui marquer ? Les Hiéroglyphes des Anciens, les signes de nos Chymistes, qui ne sont guères moins mystérieux, que les Hieroglyphes mêmes, ceux de nos Astronomes, de nos Medécins, notre écriture, nos mots, tout lui est soumis ; nous venons de voir que nos pensées mêmes en dépendent, puisque nous ne saurions guères en former, sans emprunter le secours des mots.

Celle-ci, qui renferme les chiffres &c. sert à abreger.

§. 290. L'on voit que parmi tous ces ſymboles, ou ſignes, il en eſt pluſieurs que l'on n'a imaginé que pour abreger, tels ſont ceux de l'Algèbre pour nous repréſenter des quantités, ceux de l'Aſtronomie, pour nous déſigner les Planètes & leurs différens aſpects entre elles, ceux de la Medécine pour nous preſcrire la doſe des remèdes.

Ces ſignes qui ſervent à abréger ſe nomment Signes primitifs, parce qu'ils ne ſont point compoſés d'autres ſignes, comme le ſont, par exemple, les mots, qui, bien que n'aiant qu'une ſignification primitive, ſont cependant compoſés de ſignes plus ſimples, qui ſont les lettres.

§. 291. A voiler les ſecrets que l'on veut cacher.

Qu'à ces ſignes, dont la ſignification eſt connue, on en ſubſtitue d'autres dont la ſignification eſt cachée; voilà nos lettres en chiffre, dont tout l'art conſiſte à mettre à la place des lettres un chifre ou un autre ſigne arbitraire, dont on ne connoît la valeur ou la ſignification, qu'à l'aide de ce qu'on nomme la clef, parce qu'elle ſeule peut nous donner l'entrée dans ce Sanctuaire des Myſtères.

On

On peut rapporter à cette espèce de signes, les anciens Hieroglyphes, qui cachoient les Mystères de la Religion & de la Théologie Payenne, comme aussi les espèces d'images qu'emploient les Chymistes, pour derober au Vulgaire les secrets de leur Art.

Il est des signes, qui sont plus propres que les mots mêmes à nous donner des connoissances distinctes de la chose, & à nous représenter tout ce qui entre dans sa notion: tels sont ceux de l'Algèbre, où très-peu de figures nous retracent distinctement la solution d'un Problême, ceux de la Musique, où des Lignes & des Notes nous marquent les différens tons de la voix, ou de l'instrument, ceux des Livres de Chorographie ou de Danse, où de simples traits exposent aux yeux toutes les figures qui forment chaque espèce de Danse.

Ces mêmes signes primitifs peuvent servir même à l'Invention, comme nous le voyons dans l'Algèbre, où par le moyen d'une quantité connue, on parvient à en decouvrir une qui ne l'étoit pas. §. 293. A l'invention.

Tous ces signes qui sont en si grand nombre, nous tiennent lieu de paroles, & nous mènent par des chemins courts & aisés à des connoissances, que les paroles rendroient plus embarrassées & plus difficiles.

§. 294. Art caractéristique. L'Art ou la Science qui apprend l'usage que l'on peut faire des signes pour exprimer les choses ou leurs idées, s'appelle Art caractéristique, des caractères qu'il emploie.

§. 295. & suiv. Langue Philosophique. Ici s'ouvre un nouvel ordre de choses, il s'agit d'une Langue inconnue, surprenante, admirable, simple sans pauvreté, & abondante sans luxe, concise & serrée sans être obscure, étendue & immense sans aller à la superfluité, toujours la même, & pourtant variée, & dont les variations seroient toujours raisonnées, une Langue inconnue au Vulgaire, & dont le mystère ne seroit revelé qu'aux Philosophes, de qui elle prendroit son nom, une Langue enfin dont les caractères retraceroient aux yeux les qualités des Corps, comme ceux de l'Algèbre nous expriment leurs quantités.

Il n'est personne qui ne voie de quel prix seroit cette Langue, de quel usage se-

seroient ces caractères : au-lieu de cette diversité presque infinie de langages, qui rend le commerce des Savans si difficile, de ces sons si variés, & souvent barbares qui effraient ceux qui voudroient apprendre à les former, on seroit étonné de se voir admis sur le champ, & presque sans peine dans le sanctuaire de la Philosophie, & de la Sagesse de tous les peuples : ces Sciences profondes des Anglois, qu'on ne fait passer dans une Langue étrangère qu'imparfaitement & quelquefois infidèlement, ces vastes & redoutables Sciences Germaniques renfermées presque dans les mêmes bornes que la Langue, deviendroient des trésors communs, où tous puiseroient également, bientôt même nous verrions les Sages des Indes & de la Chine instruits de cette nouvelle Langue, s'en servir pour nous instruire des mystères de leur Religion, de leur Morale & de leur Politique, tout l'empire des Savans enfin, quoique separés par des espaces immenses de terres & de mers, & plus encore par une Langue vulgaire, dont les besoins de la vie, & les devoirs de la Société les rendent dépendans, réu-

ni par les liens d'une Langue ſublime, & preſque ſpirituelle qu'ils ſe parleroient aux yeux, & au moyen de laquelle ils ſe peindroient toute la ſageſſe de leurs differentes Idées.

Ses Avantages. Et quel pouvoir, quels charmes n'auroient pas les caractères qui la formeroient? ſimples & expreſſifs, comme nous avons dit qu'ils le feroient, un ſeul ſuffiroit pour expoſer aux yeux, l'objet & la qualité d'une idée, d'une propoſition, d'un raiſonnement; & de là combien de nouveaux avantages? tout prendroit la ſimplicité & l'expreſſion de ces caractères mêmes; ce circuit & ce fatras de paroles, que les Philoſophes ſont ſouvent forcés d'employer pour expliquer leurs penſées, & développer leurs raiſonnemens, ſeroit banni pour toujours; ces Livres de Philoſophie, qui ſont autant d'Epouvantails par leur nombre & leur grandeur, prenant, par la plus belle de toutes les Métamorphoſes, une nouvelle forme, paroitroient s'affaiſſer à nos yeux, & ſe changer tout à coup dans de petits Livres ſimples & ordinaires: il en eſt même qu'on verroit diſparoître entiérement, s'evanouïr dans l'air comme

une

une legère vapeur, & aller vraisemblablement se joindre dans un autre Monde aux Phioles, ou sont renfermés les Esprits, qui les ont composés.

Mais malheureusement cette Langue n'existe pas, & nous n'en connoissons que le nom & les avantages; nous savons qu'elle s'appelleroit Langue Philosophique, & l'Art qui apprend à s'en servir, Art caractéristique Combinatoire, parce qu'il doit contenir la maniére de combiner les signes, & d'en varier les combinaisons: voilà ce que M. W. nous en apprend de plus positif: il fait bien à ce sujet quelques observations profondes & abstruses sur le calcul, à cause de l'analogie qu'il doit avoir avec cette Langue, mais nous ne le suivrons pas dans ces observations, & nous reviendrons comme lui à la difficulté d'exécuter un si beau projet, aux desirs & aux regrets.

Difficultés de la trouver.

Nous voyons dans l'Eloge que M. de Fontenelle a fait de M. Leibnitz, que cet illustre Savant méditoit un nouvel Alphabet, qu'il nommoit l'Alphabet des pensées humaines, & qui sans doute devoit avoir rapport à cette Langue universelle; mais il y a bien de

 l'appa-

Efforts inutiles de M. Leibnitz pour la découvrir.

l'apparence qu'il ne l'a jamais executé, puisque dans les Lettres qu'il écrivoit à M. de Montmort dans l'année 1714, deux ans avant sa mort, il dit qu'il se seroit volontiers appliqué à la recherche de ce grand Art, s'il avoit été moins chargé d'affaires & d'années, & qu'il eût été sûr d'être aidé dans l'exécution par des gens que leur age rendit plus propre au travail pénible, qu'il exige.

M. W. ne craint pas même de dire, que M. Leibnitz, à qui l'habitude de réussir inspiroit sans doute quelque confiance, après s'être flatté de pouvoir dompter cette matière, comme il en avoit dompté tant d'autres, l'avoit vraisemblablement trouvée plus rebelle, qu'il ne se l'étoit imaginé d'abord: c'est qu'en effet les caractères d'un tel Alphabet sont, comme dit M. de Fontenelle, l'instrument le plus fin, dont l'Esprit humain puisse se servir: Et comme M. Leibnitz disoit lui-même de Wilkins Evêque de Chester, & de Dalgarme qui avoient travaillé au même projet, qu'il ne croyoit pas, qu'ils eussent encore frappé au but, il a pu se faire aussi qu'il n'ait que tâton-

né

mé lui-même en voulant l'attraper.

Toute la difficulté vient de ce que nous ne connoissons pas assez les qualités des Corps, ni de quelle maniére elles naissent les unes des autres; cependant sans cette connoissance, il nous est impossible de faire le premier pas dans ce nouveau Monde de combinaisons; nous ne marchons dans celui de l'Algèbre, que parce que nous appercevons l'origine & le progrès des quantités.

Après cette espèce de digression, où j'ai taché de resserrer, autant qu'il m'a été possible, ce que notre Auteur traite avec beaucoup de profondeur & d'étendue, revenons à l'Entendement, nous allons le voir dans un de ces instans de beauté, & prendre le plus beau de tous les noms, celui de l'Entendement *pur*.

Mais ce nom si propre à l'orner, il ne sauroit l'acquérir que très-rarement, & à des conditions bien dures.

Il faut que l'Entendement, pour être nommé pur, n'ait que des notions, où il ne se mêle rien d'obscur ou de confus, & il n'en a de cette qualité, que lors qu'il opère sur des nombres, les §. 313. Ce que l'on nomme Entendement pur.

les ſeuls objets, dont les notions n'aient rien en effet de confus & d'obſcur, parce qu'ils peuvent être reſolus par une analyſe exacte & parfaite, jusqu'à la notion de l'Unité.

Je dis les ſeuls, car bien qu'à la rigueur la forme Algebrique appartienne à l'Entendement pur, il eſt cependant vrai de dire que les Notions qui répondent à cette forme, ſont des quantités, & que les quantités ſe rapportent au continu, lequel eſt du reſſort de l'Imagination, & dont nous ne ſaurions avoir qu'une Notion confuſe.

§. 314. On ne ſera pas ſurpris après cela d'entendre M. W. nous dire que tout ce qui eſt Notion phyſique & morale ne ſauroit appartenir à l'Entendement pur: pour qu'elles lui appartinſſent, il faudroit que ces Notions puſſent être réſolues par une Analyſe parfaite, mais quelque Analyſe qu'on en faſſe, on trouve toujours qu'elles ſe terminent à quelque choſe que nous percevons clairement à la vérité par le ſecours des Sens, mais toujours avec quelque confuſion cependant, & tout cela ne ſuffit pas pour l'Entendement pur; il faudroit

Pourquoi notre Entendement ne l'eſt presque jamais.

faudroit en venir jusqu'à ces Substances simples, qui forment un Monde invisible, ces Monades semblables à l'Unité, qui est le commencement des nombres, sans être un nombre elle-même.

De là vient que M. W. croit que notre Entendement n'est presque jamais affranchi des Sens & de l'Imagination; or nous savons que ce que nous percevons par les Sens & l'Imagination, nous ne le percevons que confusément. §.315.

C'est aussi là une des raisons, pour lesquelles nous avons défini l'Entendement une faculté de représenter distinctement les objets: & bien que cette définition paroisse d'abord s'éloigner de nos idées ordinaires, on verra pourtant, si l'on veut y faire attention, qu'elle s'en rapproche plus qu'on ne pense: & en effet n'attribuons-nous pas aux bêtes des Sens & une Imagination, tandis que nous leur refusons un Entendement que nous n'accordons qu'à l'homme? or quelle sera la fonction de cet Entendement propre de l'homme, si ce n'est de percevoir distinctement les choses? Toute autre §.316.

Pourquoi M. W. le définit différemment.

façon de connoître le confondroit avec les Sens & l'Imagination, & feroit qu'il pourroit être attribué aux bêtes mêmes. Ce que personne ne voudroit, ni ne peut en effet admettre.

L'erreur vient de ce que nous nommons du nom d'Entendement, toute faculté de connoître en général, soit qu'elle nous représente confusément, soit qu'elle nous représente distinctement son objet, comprenant sous ce nom, les Sens & l'Imagination, que l'on doit pourtant bien distinguer de l'Entendement, ainsi que nous l'avons montré.

§. 317. & 318. Différentes connoissances suivant leurs objets. Connoissance universelle.

Nos connoissances prennent différens noms des différens objets qu'elles ont: si elles ont pour objet des Notions universelles, comme sont celles de l'Espèce & du Genre, elles se nomment Connoissances universelles. Telles sont celles que l'on donne dans les Elemens de Géométrie, & dans toutes les Sciences en général, où l'on ne voit guères que des définitions des Genres, & des Espèces, & des Propositions que l'on nomme universelles.

§. 319 §. 320.

Si ces connoissances n'ont pour objet que des Notions d'Individus, elles se nom-

nomment ſinguliéres : telles ſont celles que nous donne l'Hiſtoire ſimplement dite, ou l'Hiſtoire Naturelle, parce que les actions des hommes, ou les opérations de la Nature, que l'une ou l'autre nous repréſente, ſont telle ou telle action, telle ou telle opération en particulier, ou individuelle.

Individuelle ou ſinguliére.

La connoiſſance que l'on nomme particuliére, a pour objet des Notions auſſi particuliéres : la Notion particuliére eſt celle qui repréſente quelque choſe de commun à quelques individus de la même eſpèce, comme quand on dit, il eſt des hommes, qui ont une Mémoire heureuſe, il eſt des perſonnes propres à faire ſentir toute la douceur de l'amitié par la délicateſſe de leurs ſentimens, & les agrémens de leur Eſprit. §. 321.

Particuliére.

CHA-

CHAPITRE XI.

Des trois Opérations de l'Entendement considerées en particulier.

§. 325. Trois Opérations de l'Entendement.

ON sait assez que l'on distingue ordinairement trois Opérations de l'Entendement, la Notion avec une simple appréhension, le jugement & le raisonnement.

Mais avant que d'entrer dans le détail, il faut se rappeller le partage que nous avons fait & des objets, & des facultés de notre Ame, par lesquelles nous connoissons ces objets : nous avons dit que c'étoit aux Sens à nous représenter les objets présens, à notre Imagination à nous retracer ceux qui sont absens, que les Sens & l'Imagination nous les représentent toujours confusément, parce qu'ils nous les représentent tels qu'ils sont, & par conséquent sans distinguer les choses, qui leur sont communes avec d'autres objets, de celles qui leur sont particuliéres, & qui les distinguent eux-mêmes; & que c'étoit

toit à l'Entendement ſeul qu'il appartenoit de traier, & de diſtinguer les unes des autres.

Comme cet Article m'a paru difficile & important, j'y reviens encore, & vais tâcher de l'éclaircir par un exemple : nos Sens, notre Imagination nous repréſentent des fleurs, une roſe, un pavot ; mais ils ne nous les repréſentent, qu'en confondant tout ce qui les compoſe, la tige, les feuilles qui accompagnent la tige, & celle qui forme la fleur, la forme de cette tige, la figure, l'arrangement, la couleur de ces feuilles ; c'eſt un miroir qui repréſente les objets tels qu'ils lui ſont offerts, mais dont toute la proprieté eſt de les repréſenter : voilà quelles ſont les bornes de nos Sens & de notre Imagination : l'Entendement va au de-là de ces bornes, il pénètre ce beau cahos, il le débrouille, il met d'un côté tout ce que ces fleurs ont de commun entre elles, de l'autre tout ce qu'elles ont de différent ou de ſemblable, & il forme de tout cela ces idées univerſelles, des Genres, & des Eſpèces ou différentes ou les mêmes.

Or que ce ſoient là les bornes pré-

elles, de nos Sens & de notre Imagination, nous le voyons, comme nous l'avons déja dit, par les enfans, dans qui ces deux facultés sont fort vives, mais dont l'Entendement n'est pas encore développé: ils voient, & leur Imagination leur représente ces fleurs; mais ils les confondent le plus souvent, jusqu'à ce qu'une personne intelligente, & raisonnable ne leur ait fait appercevoir ce qui les distingue, soit dans la tige, soit dans les feuilles, & ne leur apprenne à connoître les fleurs de la même, ou d'une différente espèce.

Cela posé: mettons-nous bien dans l'esprit, qu'il ne s'agit pas ici d'une simple perception, comme le seroit celle d'un arbre, d'une feuille, d'une ligne, si l'on veut; cette sorte de perception appartient aux Sens, si l'objet est présent, ou à l'Imagination, s'il ne l'est pas; mais d'une notion, & par conséquent d'une représentation universelle: car c'est là l'idée que nous avons donnée de la notion dès le commencement, lorsque nous avons exposé la différence que M. W. met entre la Notion & l'Idée: de-là vient

aussi,

aussi, qu'on nommoit les trois opérations de l'Entendement, nous avons donné à la premiére le nom de notion avec une simple appréhension.

Venons maintenant à considérer cette premiére opération : mais comme nous connoissons, ainsi que nous l'avons dit, les objets de deux maniéres, ou par les images, que nous en font les Sens, & l'Imagination, selon que ces objets sont présens, ou absens, ce que nous avons nommé connoissance intuitive; ou par les signes qui nous les expriment, ce que nous avons nommé connoissance symbolique, il sera bon de la considérer dans ces deux états : nous commencerons par le premier. Premiére opération considerée dans la connoissance intuitive.

Nous avons devant les yeux, ou nous nous peignons dans l'Imagination deux ou plusieurs objets, nous les examinons, & nous portons successivement notre attention sur ce qu'ils ont de semblable: ces choses qui s'y trouvent semblables nous les separons, pour ainsi dire, de ces objets, & nous nous en formons des représentations ou idées générales: ces représentations ou Idées générales, qui ne sont autre chose que notre Espèce, ou notre Genre, sont les §. 326.

No-

Notions de M. W., & ce qu'il nomme première opération de l'Entendement.

On voit par-là de quelle manière nous nous formons les idées du Genre & de l'Espèce, & qu'il n'y en a pas même d'autre de nous les représenter, puisqu'il est vrai que le genre & l'espèce n'existent que dans les individus.

§. 327. Ce n'est pas seulement à la vue de deux, ou de plusieurs objets, que nous formons ces idées universelles; nous les formons de même à la vue d'un seul, si en examinant ce seul objet, nous portons notre attention sur ce que nous voyons qu'il a de commun avec d'autres, dont nous nous rappellons le souvenir.

Je me représente le grand & magnifique parc d'un Château dont je fus toujours enchanté, je vois dans toutes les allées, qui le partagent en mille détours, un nombre infini de différents arbres; si je ne considère dans ces arbres, que ces troncs, dont les uns déja forts & robustes se perdent dans les airs, les autres tendres & naissants ne commencent qu'à s'y élancer; d'autres enfin timides & attroupés en

fa-

famille semblent n'oser élever leurs têtes; ou que je n'y voye que ces branches qui s'entrelassent, ces feuilles qui se confondent, pour former par-tout une ombre agréable; voilà ces idées générales & universelles, que nous nommons Genres: que si après cela je viens à considérer parmi ces arbres, ceux dans qui le tronc, & l'écorce qui le couvre, la position des branches, la forme & la couleur des feuilles, tout me paroît semblable, ces choses semblables font ces autres idées universelles que nous nommons Espèces, & elles vont à l'infini; enfin si je ne considère qu'un de ces arbres, & qu'en le considerant je me rappelle ce qu'il a de semblable avec tous les autres en general, ou avec certains en particulier, je forme de la même maniére ces idées universelles dont je viens de parler.

Voilà tout le mystère de la premiére opération de l'Entendement considerée dans les objets que nous connoissons d'une connoissance intuitive. Quant à ceux que nous connoissons d'une connoissance symbolique, le mystère, s'il y en a ailleurs que dans les §. 328. La même considerée dans la connoissance symbolique.

les mots, est encore moindre; tout consiste à ne faire attention qu'aux mots, & aux autres signes, qui expriment la Notion distincte d'une chose: ainsi si au-lieu de voir ces arbres, qui font un spectacle charmant à mes yeux, je suis d'assez mauvaise humeur, pour m'arrêter aux mots, qui expriment leur Notion en general, & borne toute mon attention à ces termes de *Substances vegetantes*, composées de tronc, de branches & de feuilles; signes ou symboles qui expriment les choses communes à tous les arbres, la premiere opération de mon Entendement passe à un autre genre de connoissance, que l'on nomme symbolique, parce qu'elle se termine aux symboles ou aux signes.

La seule chose, qu'il convient de remarquer, est que cette connoissance suppose l'intuitive, & s'y rapporte; parce que les mots étant des signes de nos perceptions ou des choses, doivent exprimer tout ce qui est dans ces perceptions, ou dans ces choses; faute de quoi, comme le remarque très-bien M. W. ces mots ne diroient rien, & ne feroient que des

sons

sons vuides de sens, comme le sont souvent ceux des enfans, lesquels repètent un mot qu'ils ont saisi, sans connoître l'objet que ce mot sert à exprimer.

Que si l'on veut au reste apprendre l'art merveilleux de passer de la connoissance symbolique à l'intuitive, & de l'intuitive à la symbolique, M. W. nous apprend qu'il en a donné des préceptes, & sur-tout un exemple brillant dans ses *Heures perdues* imprimées en 1730. Passage de l'une à l'autre.

De tout cela il résulte ce que nous avons dit d'abord, que la premiére opération de l'Entendement n'est pas la représentation d'un seul objet faite par les Sens, ou l'Imagination; mais des choses que nous voyons, ou que nous nous rappellons être communes à cet objet avec plusieurs individus; voilà pour la connoissance intuitive : que de même ce n'est pas le mot qui exprime un objet, mais l'assemblage de tous ceux qui en donnent une Notion distincte; voilà pour la symbolique. §. 330. Définition de cette premiére opération.

Comme toute cette premiére opération consiste à détacher, pour ainsi dire,

§. 331, 332. re, de l'objet, les choses qui le composent, & à se les représenter comme distinctes de l'objet, & distinctes entre elles, elle demande beaucoup d'adresse & de subtilité de la part de l'Entendement; car ce n'est que la subtilité de l'Entendement, qui fait un ouvrage aussi fin : & comme cette qualité est différente dans tous les hommes, elle est susceptible aussi de différens degrés : on peut dire que celui-là est au plus haut, qui peut découvrir le plus de choses dans un objet.

Conditions & qualités qu'elle éxige.

C'est principalement ici qu'il convient de distinguer avec soin la connoissance intuitive de la symbolique, parce qu'il peut arriver que quelqu'un soit pénétrant & adroit à développer les différentes faces d'un objet, sans qu'il ait pour cela la facilité de les expliquer ; soit parce qu'il manque de mots, pour exprimer des choses nouvelles, soit parce qu'il ignore ceux dont il pourroit se servir.

§. 333. Quoique cette subtilité soit en grande partie un don de la Nature, il faut pourtant en dire, ce que nous avons dit des autres qualités de l'Ame, que

l'exer-

l'exercice la perfectionne, & peut même la porter quelquefois au degré le plus sublime. Car toute cette subtilité consistant à représenter les choses qui sont dans chaque objet, comme distinctes de l'objet, & distinctes entre elles; & cette grande opération ne se faisant que par l'attention qui est portée successivement sur toutes ces choses, il est clair que les mêmes raisons, qui nous prouvent que l'attention peut s'acquérir par l'exercice, servent à prouver que l'exercice peut donner de la subtilité, tant M. W. sait lier & enchaîner heureusement toutes ses matiéres; aussi comme il s'étoit donné pour un modèle d'attention, il se donne ici pour un modèle de subtilité, & l'on n'aura pas de peine à l'en croire.

Il nous en donne une nouvelle preuve, lors qu'il nous dit qu'il est des dégrés dans les Genres, qu'il en est de supérieurs, d'inférieurs, que l'on monte des uns aux autres, & que les premiers sont plus abstraits que les derniers : comme toutefois ces sortes de choses, précisément parce qu'elles sont abstraites, sont difficiles à saisir, il §. 334. Degrés ou échelle des genres.

est bon de les rendre sensibles par un exemple; nous le prendrons avec M. Locke de l'ordre établi dans l'ancienne Philosophie entre les genres, quoi que cet ordre au jugement de M. W. ne soit rien en comparaison de celui qui doit nous servir à découvrir l'Art caracteristique combinatoire, mais qui est encore à découvrir de même que cet Art.

Le Meunier, son Fils & l'Ane, qui vont au marché dans la Fable de La Fontaine, sont des Individus: prenons d'abord les deux premiers, & laissant à part dans ce pere & dans son fils, ce qui leur est particulier, ne voyons dans l'un & dans l'autre que les choses, qui leur sont communes, l'idée de l'*Espèce*, ou de l'homme qu'ils participent également; voilà le premier degré d'abstraction: cessons ensuite de considérer dans ces deux hommes les seules idées particuliéres à l'homme, pour n'y voir que celles, dans lesquelles ils conviennent avec leur Ane, voilà l'idée du premier genre, ou de l'*animal*, plus generale que celle de l'espèce, & aussi plus abstraite. Otons encore à tous les trois ce sentiment, ce mouvement spontanée, comme l'ap-

l'appelle M. Locke, & n'examinons en eux que les idées de vie & de nutrition, cette idée qui forme un second Genre, que l'on nomme *vivant*, en devenant plus abstraite deviendra plus generale, parce qu'elle conviendra à une infinité de corps: que si nous allons de la même maniére par degrés à l'idée de *corps*, en ne regardant ces trois personnages de la Fable, que comme une substance étendue, solide; si nous passons à celle de *substance*, en ne les considérant que comme quelque chose, en quoi subsistent plusieurs qualités sensibles, & d'*Etre* enfin, au de-là duquel on ne conçoit plus rien, & qui s'applique à quelque idée que ce soit, on verra que plus les idées des genres sont abstraites, & plus elles sont générales.

Voilà bien des métamorphoses, où ces deux hommes & leur Ane nous donnent des leçons moins agréables qu'ils ne le font chez l'Auteur charmant qui les a imaginés: il n'auroit jamais cru que ces Etres qu'il ne fait parler, que pour corriger plus utilement les erreurs des hommes, dussent servir un jour à nous montrer, que l'idée de l'Espèce, qui ne comprend que cer-

tains individus, forme la premiére classe des Idées abstraites, & est la moins étendue; que l'idée du premier genre, qui est fondé sur la ressemblance des Espèces, comme les Espèces le sont elles-mêmes sur la ressemblance des Individus, l'est davantage, & qu'il en est de même des autres Genres, à mesure qu'ils s'éloignent du premier.

§. 335. Ils deviennent un moyen de juger de la pénétration de l'Entendement.

Tous ces différens degrés d'abstraction sont une preuve de ce que nous avons déja dit, que l'on en peut distinguer aussi d'adresse & de subtilité dans l'Entendement, à proportion de sa facilité à appercevoir tous ces degrés; de maniére, dit M. W. qu'on pourra le mésurer à cette échelle, & juger de sa pénétration par ces mêmes degrés, qu'il découvrira, ou ne découvrira pas.

Le point principal est de saisir toujours les Notions générales de chaque Science.

§. 337. Il importe sur-tout de saisir les Notions générales.

La Métaphysique, & sur-tout cette partie de la Métaphysique, que l'on nomme Ontologie, est celle de toutes qui a des Notions plus universelles, parce qu'elle a pour objet les Notions de l'Etre, qui sont les plus étendues, tout ce que nous concevons pouvant y être rapporté.

On

On appelle Notions générales d'une Science, tout ce qui est commun aux choses dont traite cette Science ; ainsi on nommera Notions générales de la Physique tout ce qui convient en général aux Metéores, aux Métaux, aux Vegetaux ; Notions générales de la Morale, tout ce qui convient aux Vertus, soit intellectuelles, soit morales. §. 538. Ce que l'on entend par-là.

Il ne suffit pas de connoître ces Notions générales, il faut encore les appliquer aux objets particuliers : cette attention à en faire l'application à chaque objet, perfectionne non seulement l'esprit, mais aide encore à découvrir d'autres rapports universels, que l'on n'auroit jamais apperçu sans cette attention. Moyens d'y parvenir.

Un autre grand art, est d'analyser les Notions. Le secret de cette analyse consiste à passer de la Notion d'une chose, aux Notions de toutes celles qui la composent, d'évaluer & de resoudre encore celles-ci, jusqu'à ce qu'on en soit venu à ces Notions si simples, qu'elles n'exigent, & ne souffrent plus d'analyse. §. 539.

Telle est l'excellente méthode, que

M. W. s'est proposé de suivre: il ne se contente pas de définir une chose, il définit encore tout ce qu'il a fait entrer dans cette définition, en sorte que l'on peut dire avec quelque fondement, que chez lui chaque définition devient une mere de famille, qui produit aussi tôt une fourmilliére de petits, souvent aussi feconds que leur mere.

§. 340. Ce que l'on nomme Entendement profond. Comme nous avons dit que la *grandeur* de l'Entendement, se prend du grand nombre des objets, qu'il embrasse, & des caractères qu'il y peut distinguer; pour épuiser avec M. W. toutes les dimensions de cette faculté, nous dirons que sa profondeur se mesure sur l'analyse plus ou moins étendue, qu'il peut faire des Notions dont nous parlons, en sorte que l'Entendement le plus profond, est celui qui peut porter le plus loin ses analyses: les de-

§. 341. grés en sont marqués, le premier qui peut paroître déja fort élevé, est de pouvoir analyser non seulement la notion distincte, déja parfaite par elle même, puisqu'elle suppose la connoissance des caractères; mais encore les Notions de ces caractères. Le second de

de pouvoir resoudre les caractères des caractères : M. W. ne distingue pas les autres ; il a craint sans doute & avec raison, que ces deux premiers degrés ne fussent déja bien sublimes pour nous.

C'est sans doute beaucoup, que de pouvoir remonter ainsi aux sources & à l'origine des choses, d'appercevoir & de suivre tous les rameaux, dans lesquels ces sources se partagent; mais pour donner à ces connoissances, qui sont intuitives, toute la perfection, il est bon de les rendre symboliques; ou pour parler plus simplement, il est bon d'exprimer par des mots toutes ces vues & toutes ces faces, que l'Entendement est venu à bout d'appercevoir & de demêler dans un objet ; il semble que l'expression en donnant une espèce de corps & de couleur à ces Idées abstraites, les rende plus claires & plus distinctes: aussi M. W. dit-il à cette occasion de la connoissance symbolique, ce qu'il avoit dit des Notions générales, qu'elle contribue beaucoup à donner de la subtilité & de la profondeur à l'Entendement. §. 341. Secours que l'on tire de la connoissance symbolique, pour perfectionner l'Entendement.

CHAPITRE XII.

De la seconde operation de l'Entendement.

LE JUGEMENT.

§. 341. Seconde opération considerée dans la connoissance intuitive.

LE passage de la premiére à la seconde opération, dans cette espèce de connoissance que nous avons nommée Intuitive, est presque insensible; l'une, comme nous venons de le voir, se représente les choses, qui composent un objet, comme distinctes de l'objet, & distinctes entre elles; elle ne va pas plus loin: l'autre les considère comme étant dans cet objet, ou s'y rapportant de quelque [illegible] que ce soit: cette différence qui [illegible] ste à envisager les choses qui [illegible] sent l'objet, comme *existantes* [illegible] l'objet; ce point de vue *d'existence* [illegible] ce qui constitue la seconde opération, le jugement.

Je me représente dans un [illegible] tronc, les branches, les feuilles, [illegible]tes

tes ces choses qui forment l'arbre, je me les représente, dis-je, comme distinctes en quelque façon de l'arbre, & distinctes entre elles; ou j'ai une de ces notions que nous nommons composées, un bel arbre, un arbre élevé &c. voila la première opération : je considère ensuite ces branches & ces feuilles, comme étant dans l'arbre, cette beauté, cette élevation comme appartenante à l'arbre, voila la seconde : car il faut bien remarquer, que ces deux opérations ne doivent pas être moins distinguées dans ce genre de connoissance, où l'Ame est supposée se représenter les objets par les Sens & l'Imagination, sans employer le secours des termes ou des mots, qu'elles le font dans l'autre espèce de connoissance, que l'on nomme symbolique; or elles ne le sauroient être que par cette *existence* ou rapport, auquel l'Ame s'attache précisément dans le jugement de la première opération.

En quoi elle consiste. §. 344.

Mais comment se fait ce jugement? Avant de l'expliquer, il est bon de remarquer, qu'il en est de deux sortes; les uns affirmatifs, par lesquels nous joignons deux notions, ou affir-

mons qu'elles se conviennent; les autres negatifs, par lesquels nous separons ces Notions, ou nions qu'elles doivent être unies.

Ce que renferme cette seconde opération, ou le jugement.

2. Que tout jugement renferme par conséquent deux Notions, l'une de l'objet, duquel nous jugeons, & que nous nommons pour cela le *sujet* du jugement; l'autre de la chose que nous jugeons convenir, ou ne pas convenir à l'objet, & que nous nommons *attribut*.

Il en est de deux sortes, l'un affermatif, l'autre negatif.

3. Que cette chose ou cet attribut peut convenir ou repugner essentiellement au sujet, comme dans ces deux idées, un Dieu juste, un Dieu injuste; ou accidentellement, comme dans celles-ci, un papier qui est blanc, un papier qui n'est pas blanc.

Difficulté d'expliquer le dernier dans la connoissance intuitive.

Cela posé: quoique dans ces opérations si intimes de l'Ame, & si l'on peut parler ainsi, si spirituelles, qu'il ne s'y mêle pas même de mots, ou de termes, car c'est de celles-là dont il s'agit, tout soit abstrait, & difficile; l'on peut dire toutefois que la plus grande difficulté n'est pas pour les jugemens affirmatifs, puisque l'on voit souvent daus le sujet même l'attribut, qu'il

qu'il faut lui donner, comme dans cet exemple *Dieu est juste*, ou qu'on perçoit au moins l'attribut avec le sujet, comme dans cet autre, *ce papier est blanc* : la difficulté est pour les jugemens negatifs, où l'attribut ne se perçoit point avec le sujet, & où il s'agit pourtant de décider de la disconvenance de l'un & de l'autre ; or l'on ne sauroit décider de cette disconvenance sans comparaison, ni faire de comparaison, si l'un & l'autre n'est représenté présent ; il faut donc que l'esprit aille prendre l'attribut où il est, ou qu'il le rapporte à son sujet, pour les comparer ensemble.

Imagineroit-on tout ce chemin que fait l'esprit, si la réflexion ne nous faisoit pas appercevoir la nécessité, où il est de le faire, & si nous ne connoissions d'ailleurs toute sa célerité dans ses opérations ?

Mais pour nous rendre ce systême plus familier & plus sensible, examinons-le dans deux sortes de cas, l'un, où l'attribut disconvient essentiellement au sujet, l'autre, où il ne lui disconvient qu'accidentellement, & pre- §. 345. Soit que l'attribut disconvienne essentiellement, soit qu'il

ne discouvienne qu'accidentellement au sujet.

nons les mêmes exemples que nous donne M. W.

Ce *papier n'est pas de fer*, dit-il; voilà sans doute un jugement négatif de la premiére espèce; pour parvenir à décider de la disconvenance du sujet & de l'attribut dans ce jugement, quel chemin doit faire l'esprit? écoutons le maître: l'esprit, dit-il, se représente d'abord du *papier*, & fixe son attention sur l'idée qu'il en a, voilà le premier pas: il passe ensuite à l'attribut; mais parce qu'il ne sauroit se représenter intuitivement cet attribut, de *fer*, sans voir en même tems l'idée de l'individu dans lequel il est, savoir le fer, il se représente cette idée avec tout ce qui y est, voilà le second pas; il met alors en œuvre l'art que nous lui connoissons, de pouvoir considerer ce qui est dans l'objet, comme distinct de l'objet, il détache l'attribut, pour le rapprocher du sujet de son jugement; voilà le troisième pas, & celui qui le met en état d'appercevoir son but; car frappé, dans l'instant de la comparaison, frappé, dis-je, de l'affreuse disconvenance de toutes ces notions ainsi rapprochées, il conclut à cette sépara-

ra-

ration, qui fait le jugement negatif, *ce papier n'est pas de fer*.

Dans les cas où l'attribut ne disconvient qu'accidentellement au sujet, comme dans l'exemple que nous avons rapporté, *ce papier n'est pas blanc*, la marche de l'esprit est la même; si ce n'est qu'au lieu de se représenter deux sujets comme dans le premier exemple, il ne se représente ici que le même, mais en deux situations différentes, l'une où le papier est *blanc*, & l'autre, où il n'est pas *blanc*, sans s'embarrasser de quelle couleur soit ce dernier; l'esprit ensuite fixant uniquement son attention sur cette couleur *blanche*, & sur les autres différentes de la *blanche*, rapproche celle-ci de celles-là, & dans la comparaison qu'il en fait, il ne s'attache qu'à cette absence, ou *non-existence du blanc*, en quoi consiste son jugement. §. 346.

J'ai dit que l'esprit fixoit son attention sur les autres couleurs différentes de la blanche, parce qu'aiant à se représenter un papier qui n'est pas *blanc*, & n'aiant aucune raison de se le représenter plutôt d'une couleur, que de l'autre; pour qu'il ne manquât rien à

 l'exac-

l'exactitude de son jugement, il falloit qu'il se représentât tous les états différens en fait de couleur, qui sont opposés au seul, qu'il dit ne pas convenir à son sujet, & par conséquent, qu'il fût fait mention de toutes les couleurs différentes du *blanc*.

Aurions-nous jamais cru, si le maître ne le disoit, qu'une opération de l'esprit, qui nous paroît si simple, demandât tant de façons? & n'aurions-nous pas plutôt imaginé, que l'esprit se tenant à comparer ce papier avec l'idée qu'il a du blanc, & ne le trouvant pas conforme à ce modèle, à ce patron, comme dit M. Locke, il conclût tout de suite à ce que le papier n'est pas *blanc*, ou, puisqu'on le veut ainsi, à cette non-existence du *blanc*? Dans ce dernier sentiment, l'opération de l'Ame devient si simple, qu'elle paroîtroit être celle de la nature; si ce n'est que comme celle-ci est le plus souvent pour nous un mystère, on imagine peut-être que pour s'en rapprocher davantage, il est bon de mettre du mystère aussi daus l'explication qu'on donne de ses opérations.

Quoi qu'il en soit, à la vue de tant

&

& de si grandes difficultés, pourrions-nous nous défendre de certains sentimens de reconnoissance pour notre esprit, lors que nous le voyons distinguer si promptement les idées, saisir leurs différences, les joindre ou les separer & former ainsi sans embarras des jugemens? & n'y a-t-il presque pas lieu de s'étonner que dans tous ceux que nous formons à chaque instant, & qui sont à l'infini, il n'y en ait pas un plus grand nombre encore qui se ressentent de la vitesse avec laquelle ils se font?

Après ce que nous venons de dire, il ne sera pas difficile d'expliquer la maniére dont nous connoissons ces sortes de propositions, que l'on nomme *contingentes*, où l'attribut ne convient pas essentiellement au sujet : on peut bien voir, que l'esprit aiant remarqué, que le même attribut est donné & ôté à deux sujets ou individus de la même espèce, se porte comme naturellement à conclure, qu'il ne convient que contingemment à l'un & à l'autre, c'est à dire, qu'il peut également, ou être joint aux differents individus de cette Espèce, ou en être separé.

§. 346. Comment on connoît les propositions nommées contingentes.

Tout ce que nous venons de dire, re-

regarde les jugemens, que l'on suppose faits par ce simple coup d'œil, qu'un Entendement vif & pénétrant porte sur les objets sensibles, sans emprunter le secours trop lent des paroles: mais laissant là ces jugemens muets, qu'il est rare que nous formions, venons aux autres, que l'on nomme symboliques, & qui nous sont plus familiers; puisqu'aussi bien il est rare que nous pensions, sans parler en même tems au dedans de nous-mêmes.

§. 350. La même considérée dans la connoissance symbolique. Le Jugement symbolique, à proprement parler, n'est que l'expression du Jugement, ou si on l'aime mieux, le Jugement exprimé par des mots; ainsi cette Notion complexe, *papier blanc*, qui étoit devenue un Jugement dans la connoissance intuitive, lorsque j'avois fixé mon attention sur l'*existence* du blanc dans le papier, devient une autre espèce de jugement dans la connoissance symbolique, lorsque je l'exprime ainsi, *ce papier est blanc.*

En quoi elle consiste. Tout consiste ici dans un mot, que l'on nomme *Verbe*, lequel unit le sujet & l'attribut, si c'est un Jugement affirmatif, ou qui les sépare, si c'est un Jugement négatif; & pour le rendre

de

de cette derniére espèce, il suffit de joindre au verbe, cette particule *non*, ou *ne pas*, comme dans cet autre exemple, *ce papier n'est pas blanc*.

Il en est de même des Jugemens, que l'on nomme *complexes*, où l'on joint au sujet & à l'attribut les déterminations, qui leur conviennent; comme dans cet exemple; toutes les passions nous entraînent avec violence.

Si cette derniére espèce de Jugement, qui est la symbolique, nous est plus familiére, elle est aussi plus distincte & plus claire; puis qu'autant que nos jugemens sont imperceptibles dans la connoissance intuitive, autant sont-ils simples & sensibles dans la symbolique; autant qu'ils sont difficilement distingués de la Notion complexe dans la premiére, autant le sont-ils clairement dans la seconde par le Verbe, qui est comme un nœud, qui joint l'attribut au sujet: aussi M. W. se déclare-t-il pour le Jugement symbolique, & nous conseille-t-il de le préférer à cause de sa clarté à l'*intuitif*. §. 351. Elle est plus distincte & plus claire, que la premiére. §. 352. Sa différence de la Notion complexe. §. 353.

Au reste, quand je dis que nos Jugemens sont simples dans la connoissance symbolique, ce n'est que par §. 354. Opérations qu'elle suppose.

com-

comparaiſon aux autres; car ils ont auſſi tous un petit attirail, qui marche devant eux. Vous appercevez en vous promenant dans un bois un lapin, & vous dites; ce que je *vois là*, eſt *un lapin*: voilà un Jugement qui paroît bien ſimple; cependant, à le bien examiner, il ſuppoſe deux autres opérations, dont la vue & le ſentiment nous ſont derobées par la celerité, avec laquelle elles ſe font; l'une de la part de l'Entendement, par laquelle vous jugez, que cet animal que vous voyez appartient à une eſpèce de petits animaux qu'on nomme *lapins*, l'autre de la mémoire, qui vous fournit le nom que l'on a coutume de donner à cette eſpèce d'animaux car conformément à ce grand principe de la raiſon ſuffiſante, le jugement par lequel vous donnez ce nom de *lapin* au petit animal, que vous voyez, doit avoir ſon principe, ou ſa raiſon ſuffiſante; or il n'en a qu'autant que vous le rapportez à une certaine eſpèce d'animaux qu'on appelle lapins; vous les raportez donc, 1. à ſon eſpèce, 2. la mémoire vous fournit le nom que l'on donne à cette eſpèce, & enfin

Raiſon pourquoi l'on donne aux individus que l'on apperçoit, les noms de leur Eſpèce, ou de leur Genre.

enfin vous venez à former ce jugement, *ce que je vois là est un lapin.*

Et en effet que vous ne fassiez aucune attention à l'objet, que vous percevez par les Sens, ou qu'y faisant attention, vous ne connoissiez pas le nom de l'espèce à laquelle il se rapporte, vous ne lui donnerez dans l'un ni l'autre cas aucun nom ; dans le premier ; parce que l'objet s'évanouït, aussi-tôt qu'il a été perçu ; & dans le second ; parce que vous n'en connoissez tout au plus que le genre : ainsi si vous voyez au loin quelque chose qui se remue, vous direz simplement, qu'il y a là quelque Animal.

Lors donc que vous donnez un nom à un objet, qui se présente à vos yeux ; vous ne lui donnez ce nom, que parce que vous l'avez rapporté à l'espèce, à laquelle il appartient ; & cela est si vrai, que si quelqu'un vous contredisoit sur ce *lapin*, vous commenceriez par appliquer à ce petit animal, tous les caractères, qui conviennent à son Espèce, vous diriez qu'il bondit, qu'il bricolle, qu'il s'élance, qu'il s'arrête, qu'il se montre, qu'il se tapit, toutes marques qui différencient cette Espè-

ce

ce, qui avoient précédé votre jugement, & qui le justifient.

§. 355. & suivans. Il s'ensuit de là, que quoi que les genres & les espèces n'existent que dans les Individus, le Genre est toutefois ce que nous y appercevons d'abord: parce que ses déterminations étant contenues dans celles de l'Espèce, sont par conséquent en plus petit nombre, & par-là même plus aisées à saisir; de la connoissance du Genre nous venons à celle de l'Espèce, & lorsque nous connoissons également l'un & l'autre, nous donnons ces deux noms, celui du Genre le premier, en le prenant pour sujet, & celui de l'Espèce le second, en le joignant comme attribut; nous les donnons, dis-je, aux Individus, qui n'ont point un nom particulier, comme dans notre exemple, *cet animal est un Lapin*: il est seulement à remarquer, que nous restraignons au moyen de ce pronom démonstratif, *ce*, *cet*, *cette*, l'universalité du Genre, & que nous en faisons comme le nom propre de l'Individu, dont l'Espèce devient l'attribut.

Ne pourroit-on pas dire, que cette façon de juger des objets en saisissant d'a-

d'abord leur Genre, & en passant du Genre à l'Espèce, naît de l'inquiétude naturelle à notre Esprit? Entrevoit-il quelqu'un de ces caractères frappans, qui sont propres du Genre, en voilà assez pour le mettre en action? C'est toujours quelque chose de donné à son avidité, que de pouvoir désigner ce Genre, il le désigne: *c'est un animal*; les caractères plus particuliers, qu'il apperçoit ensuite dans l'objet lui en découvrent l'Espèce, il la saisit de même, & en fait l'attribut de son jugement; *cet Animal est un Lapin.*

Ces termes universels en rangeant chaque chose en sa classe règlent en même tems nos idées.

Quoi qu'il en soit, l'on voit évidemment ici, de quel avantage sont ces termes universels de Genre & d'Espèce; au moyen de ces termes, nous parvenons sans peine à exprimer ce nombre infini d'Etres épars dans l'Univers, auxquels il nous auroit été impossible de donner des noms, & à débrouiller cette magnifique confusion, que la Nature a mise par-tout, nous y parvenons, dis-je, en rangeant chaque chose dans l'ordre, & dans la classe où elle doit être.

Ces classes ainsi réglées nous servent ensuite à régler nos idées sur les §. 359. 360.

êtres

Et nous guident dans l'application des attributs que nous donnons à chaque chose.

êtres particuliers, que nous nommons Individus; car pourquoi donnons-nous à un Etre particulier ou ces attributs que l'on nomme *absolus*, parce qu'ils conviennent toujours à l'Espèce, ou *hypothetiques*, parce qu'ils n'y conviennent qu'avec des conditions, si ce n'est parce que nous voyons, que ces attributs conviennent à l'Espèce, dans la classe de laquelle est cet individu? Ainsi parce qu'il est des *pigeons* que l'on *apprivoise*, vous direz que cet Oiseau que vous voyez voler, ou que ce *Pigeon* peut être *apprivoisé*; parce que vous savez que les *Arbres* perdent leurs feuilles à l'*Automne*, & que vous voyez que cette Saison approche, vous direz que cet *Arbre* que vous avez devant les yeux, sera bientôt dépouillé de ses feuilles: dans le premier de ces exemples l'attribut est *absolu*, dans le second il est *hypothetique*, & suppose la circonstance du tems, auquel les arbres cessent d'être parés de leurs feuilles: dans l'un & l'autre vous n'avez de raison suffisante de joindre ces attributs à leurs sujets, qu'autant que vous rapportez ces mêmes sujets, à tel genre, ou à telle espèce, auxquels vous vous ressou-

souvenez que les objets conviennent.

Sur quoi il est bon de faire une observation qui conduit au Syllogisme, savoir que le premier de ces Jugemens, cet *Oiseau* peut être *apprivoisé*, en suppose deux autres, lesquels ont une notion commune; dont il est formé; car c'est comme si nous faisions ce raisonnement : *cet oiseau est un Pigeon*, *un Pigeon peut être apprivoisé*, deux Propositions, où nous combinons diversement cette Notion commune, *Pigeon*; pour en former un troisième jugement, où cette Notion ne se trouve pas: *cet oiseau peut être apprivoisé*; il en est de même de l'attribut hypothetique. §. 361. Comment de deux jugemens connus, il en naît un qui ne l'étoit pas.

Ce que nous venons de dire des jugemens, nous devons le dire des propositions; puisque comme les termes répondent aux Notions, les propositions répondent aux jugemens, & ne sont que le jugement même exprimé, ou, comme nous avons dit, le jugement dans la connoissance symbolique. §. 363. La seconde opération considerée dans la connoissance symbolique.

C'est de cette combinaison bien examinée, que resulte la preuve de cet axiome si connu dans la Logique, savoir, *que de deux propositions connues, on en for-* §. 364. Preuve de cet axiome: que de

forme une troisiéme, qui ne l'étoit pas. Car quoi que bien des gens habiles ayent cru, dit M. W., que cette troisième proposition devoit être connue, avant qu'on formât les autres; pour être convaincu qu'ils se trompent, il suffit de faire attention à l'ordre & à la marche que nous avons vû que suit l'esprit, dans l'espèce de raisonnement, que nous venons de développer; & en effet que faisons-nous, & que devons-nous même faire d'abord, sinon juger, que cet oiseau que nous voyons voler est un *pigeon*, secondement que

§. 365. cette espéce d'oiseaux, qu'on appelle *pigeons* peut être *apprivoisée*? d'où nous inferons, que cet oiseau que nous appercevons, peut être *apprivoisé*, & ce n'est aussi que pour cela, que nous nommons cette derniére proposition, *illation*; parce qu'elle est inferée des autres, qu'elle doit supposer, si l'on veut qu'elle ait sa raison suffisante, comme elle doit l'avoir en effet.

deux propositions connues on en forme une troisième qui ne l'étoit pas.

CHA-

CHAPITRE XIII.

De la troisième opération de l'Entendement, ou du Raisonnement.

RAISONNER n'est autre chose que former, ou pour me servir du terme propre, inferer un jugement de deux ou de plusieurs, qui l'ont precédé. §. 366. Définition du Raisonnement.

Je dis *de deux ou de plusieurs* : parce que les Raisonnemens même, que l'on nomme *Enthymêmes*, qui paroissent ne contenir que deux propositions, l'une d'où l'on infére le jugement, & l'autre qui exprime ce jugement inferé, en supposent toujours une troisième qui est suppléée par l'esprit, comme dans cet exemple ; les passions sont accompagnées de trouble, donc elles rendent malheureux ceux qui en sont esclaves.

2. *De plusieurs* : parce qu'il n'est pas rare, sur-tout dans les Mathématiques, que l'on enchaîne de suite plusieurs propositions, desquelles on en

tire une dernière, qui est la vraie conclusion, ou le jugement en question.

Il faut observer, qu'il ne s'agit pas tant ici d'examiner, quelles sont les règles du Raisonnement, cette partie appartenant à la Logique; que de découvrir les différens Raisonnemens, que fait l'Esprit, & la route qu'il y suit; car, comme nous venons déja de le voir, malheureusement nous sommes de faiseurs de Raisonnemens, & ce *Lapin*, ou ce *Pigeon* qui nous ont donné tant d'exercice, en font une belle preuve.

Que s'il nous arrive donc de rapporter quelques-unes des règles du Raisonnement, nous ne rapporterons que celles qui approchent si près de la nature, que l'Esprit le fait de soi-même, & sans en être averti.

§. 369. Raison de ne le considerer que dans la connoissance symbolique.

Heureusement M. W. nous épargne les Raisonnemens dans la connoissance intuitive, & l'on est tenté de croire qu'il a raison, car si nos jugemens sont plus clairs & plus distincts dans la connoissance symbolique, que dans l'intuitive, comme nous l'avons déja vu, il en doit être ainsi à plus forte raison de nos Raisonnemens, qui sont formés de jugemens, & si cela est ainsi,

ainsi, comme nous ne saurions en douter, ne vaut-il pas mieux passer tout-à-fait sous silence ces Raisonnemens intuitifs, que de nous en embarrasser sans aucun avantage? puisqu'aussi bien, comme nous l'avons tant repeté, il y a lieu de douter, que l'on raisonne sans parler.

Venons donc à nos Raisonnemens symboliques: si on les examine avec soin, on verra que tout s'y réduit à donner à un sujet, ou un nom, ou un attribut quel qu'il soit, qui lui convienne, & à nous convaincre nous-mêmes, que ce nom ou cet attribut lui conviennent en effet: car enfin nos Raisonnemens ne sont que des jugemens, que nous lions les uns aux autres, pour les comparer avec moins de risque de nous tromper, & décider plus sûrement de la connexion des deux termes du jugement, qui tient la derniére place dans le Raisonnement, & le seul qui soit en question: or dans ce jugement, il ne sauroit s'agir, ainsi que nous venons de le dire, sinon du nom, qu'il faut donner au sujet, ou de l'attribut, qu'il y faut joindre. §. 370. Objet du Raisonnement. Tout se réduit à donner à un sujet, ou un nom, ou un attribut qui lui convienne.

En effet tout ce que l'on peut distinguer, ou concevoir dans un sujet, est nécessairement l'une de ces trois choses, ou son essence, ou ses proprietés, ou un mode.

On ne peut concevoir dans un sujet que son essence.

L'essence détermine le Genre, ou l'Espece, auxquels il faut rapporter un sujet; & par conséquent le nom qu'il faut lui donner; parce que nous nous servons des noms du Genre & de l'Espece, pour désigner tel ou tel Être. Ainsi l'essence du triangle, qui consiste dans le concours de trois lignes, dont deux prises ensemble soient plus grandes que la troisième, déterminent les différentes Espèces, qui s'y rapportent: de même l'essence du triangle rectiligne devenu genre subalterne par rapport aux autres triangles, l'équilatéral, l'isoscele, le scalene, détermine ces différentes Espèces qui se rapportent au rectiligne, & le nom que nous devons donner aux figures, où nous voyons trois lignes concourir par leurs extrémités à terminer un espace.

Ses proprietés.

La seconde chose que l'on peut concevoir dans un sujet après son essence, sont ses proprietés, que M. W. appelle attributs; mais pour mieux entendre

la

la différence qu'il y a dans son systême entre ces deux choses, il est bon de placer ici quelques remarques de sa Logique.

L'essence est ce que l'on conçoit d'abord & avant tout dans le sujet; ainsi parce que les trois lignes qui concourent à former le triangle sont la premiére chose, que l'on conçoit dans le triangle, elles en sont proprement l'essence.

Les proprietés ou attributs ne sont pas moins nécessairement dans le sujet, que l'essence même; mais avec cette différence, que les proprietés supposent quelque chose, que l'on conçoit être auparavant dans le sujet, & d'où elles découlent; au-lieu que l'essence ne suppose rien qui la détermine: ainsi le nombre de trois angles, & leur valeur, qui est égale à deux droits sont des proprietés ou attributs du triangle; parce que l'un & l'autre resulte des lignes, que l'on conçoit auparavant dans le Triangle; & de leur inclinaison.

La troisième chose que nous avons dit pouvoir être distinguée dans le sujet, est ce que nous nommons mode; le Et ses modes.

le mode differe essentiellement de la proprieté, en ce qu'il n'est pas comme celle-ci déterminée par l'essence, & n'en decoule point : le mode peut par conséquent convenir, ou ne pas convenir aux differents attributs de la même espèce.

De là naissent les attributs absolus ou hypothetiques.

De la différence de ces trois choses naissent ces différents attributs, dont nous avons nommé les uns *absolus*, & les autres *hypothetiques*.

L'attribut *absolu* est celui qui convient toujours au sujet, & peut par conséquent lui être donné sans aucune condition, aucune restriction.

Telles sont les choses qui forment l'essence, & celles que nous venons de nommer Proprietés : ainsi l'on dira toujours d'un triangle qu'il est composé de trois lignes, qu'il a trois angles, & que ces trois angles équivalent à deux droits.

L'attribut *hypothetique* est celui qui ne convient au sujet que dans certaines circonstances, & qu'à certaines conditions; ainsi l'on ne sauroit dire d'une pierre qu'elle soit brûlante, ou mouillée, qu'autant qu'elle aura été mise dans la

le feu ou dans l'eau, exposée à la pluye ou au Soleil.

Tout ce qui est essence ou proprieté, peut donc être attribué absolument au sujet, & tout ce qui est mode ne sauroit l'être qu'hypothetiquement.

Il y a pourtant une derniére remarque à faire ici, c'est que la possibilité des Modes & des Relations convient aussi essentiellement à un sujet, que son essence, ou ses propriétés mêmes; ainsi l'on dira aussi absolument, qu'un triangle peut être verd ou jaune, ou qu'il peut être comparé à un rectangle, que l'on dira qu'il est composé de lignes &c.

Cela établi, il est facile de voir, que le grand but de nos raisonnemens est de connoître à quel genre, ou à quelle espèce il faut rapporter chaque sujet, & quels sont les attributs absolus ou hypothetiques qui lui conviennent.

Or rien ne peut nous conduire plus sûrement à cette connoissance, que des Notions exactes du Genre & de l'Espèce. Ces Notions exactes que nous puiserons dans de bonnes définitions deviendront à notre égard, com- *Nécessité & avantages de la définition. §. 371.*

me des Patrons & des Modèles, dont nous approcherons chaque chose, pour en faire la comparaison, & pour ainsi dire, l'estimation : lors que nous verrons qu'un objet a toutes les déterminations d'un Genre, d'une Espèce, nous jugerons qu'il s'y rapporte ; de la même maniére, lorsque nous lui verrons tous les caractères, qui entrent dans une définition ; nous jugerons que cette définition lui convient.

Reprenons ce que nous venons de dire :

Pour donner à quelque Etre que ce soit, le nom qui lui convient, il faut pouvoir le rappeller au Genre, ou à l'Espèce, auxquels il appartient ; pour le rappeller à ce Genre, ou à cette Espèce, il faut en connoître l'essence ; l'on ne parvient à connoître l'essence que par des définitions : il faut donc s'attacher sur-tout à trouver & à former des définitions exactes ; la définition explique l'essence, l'essence détermine le Genre ou l'Espèce, & l'un & l'autre le nom, voilà la gradation.

C'est sans doute à ce principe, où nous voyons la Définition en tête de tou-

toutes nos Connoissances, que nous devons en grande partie ces pepiniéres de définitions que M. W. a semées dans le vaste Empire de la Philosophie, & que nous y voyons naître chaque pas sous ces ordres; la Nature a beau se diversifier, pour se jouer de nôtre curiosité, M. W. l'enchaîne par mille définitions, & s'il est vrai, qu'il ne faille que définir pour connoître la nature, les proprietés, les noms de divers Etres, il faut avouer, qu'il ne tiendra pas à lui que nous ne connoissions, & que nous ne nommions chaque chose par son nom.

Si la définition détermine l'essence, l'essence à son tour détermine les propriétés, & nous mène par-là même à connoître ce qui doit être dit absolument d'un sujet, & à le distinguer de ce qui ne peut lui être attribué qu'hypothetiquement, ou sous certaines conditions.

Pour nous guider dans cette partie du Raisonnement, qui n'a rien d'extraordinaire & de difficile, que l'appareil de mots qui l'accompagne, M. W. établit ces trois Règles-ci.

1. Que la Définition, ou la Notion

§. 374. Règles du Raisonnement absolu.

confuse, qui fait ici le même effet, ne sauroit convenir à une chose, que le nom expliqué par la définition, ne lui convienne aussi; ainsi la définition de l'*Homme*, que l'on exprime communément par ces mots, *Animal raisonnable*, ne sauroit convenir à *Jaques*, que le mot d'*homme* ne lui convienne aussi.

De la même manière la Notion confuse que j'ai d'un Oiseau, ne sauroit convenir à quelque chose, que je vois traverser les airs en volant, que le nom d'Oiseau ne lui convienne.

2. Que le Genre & l'Espèce ne sauroient convenir à un sujet, que les attributs absolus propres de ce Genre ou de cette Espèce ne lui conviennent en même tems; ainsi une figure ne sauroit être composée de trois lignes, qui concourent par leurs extrémités à terminer un espace, qu'elle n'ait en même tems trois angles, qui équivalent à deux droits.

3. Qu'on peut attribuer à un sujet les Modes qui conviennent au Genre & à l'Espèce; ainsi l'on dira de quelqu'un, qu'il est mouillé, lorsqu'il aura été à la pluye.

M. W. n'a pas manqué de démontrer

trer assez longuement la vérité de chacune de ces règles; j'ai cru qu'au moyen des exemples qui les rendent un peu plus sensibles, je pouvois bien en omettre les démonstrations; persuadé de cette maxime, que M. Clairaut a mise à la tête de sa Géométrie; que tout Raisonnement qui tombe sur ce que le Bon-sens seul décide, est en pure perte, & ne sauroit guères qu'obscurcir la vérité.

C'est par la même raison, que j'ai cru qu'il suffisoit de dire que ces mêmes règles ont lieu à l'égard des mêmes propositions renversées, ou des Raisonnemens négatifs: ainsi comme nous avons dit que la Définition ne sauroit convenir à une chose que le nom expliqué par la Définition ne lui convienne, nous dirons, que lorsque les notes qui entrent dans une Définition ne conviennent point à cette chose, le nom expliqué par la Définition ne sauroit aussi lui convenir: & il sera facile d'en faire l'application aux autres. §. 379.

La règle des Raisonnemens, que l'on nomme hypothétiques, n'a rien de plus difficile, la voici. §. 385. Du Raisonnement hypothétique.

Lorsque deux choses sont communément liées ensemble, de ce que l'une est, ou n'est pas, l'on conclut bien avec fondement, que l'autre doit être ou n'être pas: ainsi parce que l'on sait par l'Expérience & la Raison, dit M. W. que le tems est toujours beau, lorsque le vent est à l'Est, je ferai un tel & bon Raisonnement hypothétique, lorsque je dirai, le vent est à l'Est, donc le tems est beau; le tems est laid, donc le vent n'est pas à l'Est.

§. 389. Du disjonctif. Reste enfin la règle des raisonnemens, que l'on appelle disjonctifs, où l'on suppose, que de deux ou de plusieurs choses énoncées, l'une doit nécessairement avoir lieu. Voici cette

§. 390. règle: on ne sauroit affirmer un membre d'une proposition disjonctive, que l'on ne nie l'autre, si elle n'en a que deux, ou tous les autres, si elle en a plusieurs: de même l'on ne sauroit en nier un, que l'on n'affirme l'autre, ou quelqu'un des autres indéterminément, suivant qu'il y en a deux, ou plusieurs: ainsi comme l'on ne sauroit venir au monde, que le jour ou la nuit, il s'ensuit que si vous n'êtes pas né la nuit, il faut que vous le soyez le jour.

Outre

Outre tous les avantages, que l'on sait que peut procurer le raisonnement, il en est encore un, que l'on n'avoit point apperçu jusqu'à présent. C'est qu'il nous aide à découvrir de quelle maniére les notions naissent les unes des autres; & pour le mieux sentir, appliquons aux notions, ce que nous avons déja dit des propositions, & au lieu de considerer les propositions mêmes, ne nous arrêtons qu'aux notions qui y répondent, puisqu'il est évident que chaque proposition a une notion qui lui répond; nous verrons que comme de deux propositions combinées dans les prémisses avec une notion commune, il naît une troisième proposition, ou jugement, qui n'étoit pas connu; ainsi de deux notions contenues & comparées dans les mêmes prémisses, il en naît une troisième que nous ne connoissions pas encore. §. 391. Le Raisonnement aide à découvrir comment les Notions naissent les unes des autres.

Pour éclaircir ceci, si toutefois il peut l'être, prenons l'exemple que rapporte M. W. Je suppose, qu'en vous promenant dans le jardin des Thuilleries à la vûe de ces arbres qui font de toute part, tandis qu'ils sont encore parés de leurs feuilles, un effet si charmant, vous

vous tombiez dans une de ces réflexions, dont les plus beaux lieux ne défendent pas, & qu'il vous échappe de dire, dans un moment de réverie; tous ces ornemens disparoîtront cependant à l'automne. De cette réflexion si naturelle, si simple & si sage, M. W. ou un autre épris de ses idées fera un Syllogisme dans les formes, pour faire entendre son Système & argumentera ainsi:

Ces ormes si élevés que vous voyez sont des arbres,

Les arbres se dépouillent de leurs feuilles à l'automne,

Donc ces ormes se dépouilleront de leurs feuilles à l'automne.

Il distinguera les trois Notions, qui répondent à ces trois propositions; Notions d'Ormes comme arbres; Notions d'arbres comme perdant leurs feuilles à l'Automne, & de ces deux notions diversement comparées ensemble, il en tirera une troisième qui représente ces ormes comme devant aussi perdre leurs feuilles à l'automne; donc il est vrai de dire, ajoutera-t-il, qu'une notion naît de l'autre.

Le Raisonnement ne sert pas seule-

ment

tient à faire éclore les notions, il sert encore à expliquer la suite & la succession de nos perceptions.

Il faut prendre garde à cette remarque, M. W. nous avertit qu'elle est neuve, que personne avant lui ne l'avoit faite, & que peut-être, il n'auroit jamais eu le bonheur de la faire lui-même, s'il ne s'étoit appliqué pendant un tems infini à suivre le fil des démonstrations, & à les resoudre. §. 392. & 393. Il sert à expliquer la suite de nos perceptions.

Pour mieux entendre ceci, prenons une suite des Idées, qui nous sont les plus ordinaires: vous avez résolu de vous lever à neuf heures, lorsque vous vous êtes levé, vous vous habillez, vous lisez, vous écrivez, &c. voilà une succession d'Idées, qui paroît simple: l'on peut cependant vous dire comme dans la Comédie, savez-vous ce que vous faites, lorsque vous dites, voilà neuf heures, *il faut me lever*, *il faut m'habiller*? croiriez-vous que vous faites autant de Syllogismes? rien n'est pourtant plus vrai, & vous en conviendrez vous-même, lorsque vous ferez attention, que si l'on ne supposoit point ici de Syllogismes, ces propositions, *il faut me lever*, *il faut m'habiller*, feroient

 sans

sans raison suffisante, & de-là quel affreux inconvénient ? pour que cette proposition, *il faut me lever*, ait donc, ainsi que toutes les choses de cet Univers, sa raison suffisante, il faut de nécessité lui ajuster des prémisses, & ces prémisses sont celles-ci : *j'ai résolu de me lever à neuf heures, voila neuf heures*, donc *il faut me lever*.

Mais d'où viennent, direz-vous, ces prémisses? cela n'est pas difficile à resoudre; vous en percevez une par les Sens, c'est le son de la pendule ou la voix de votre domestique qui vous frappe l'oreille; l'autre est du ressort de l'Imagination, & conforme à ses loix : en formant votre résolution, vous avez joint ces deux idées, celle de neuf heures, & celle de vous lever à neuf heures; or nous avons vu que lorsque deux idées ont été perçues ensemble, il suffit que les Sens en représentent une, pour que l'Imagination retrace l'autre; il doit donc arriver, que la pendule venant à sonner neuf heures, l'Imagination vous rappelle votre résolution, & c'est ainsi que de ces deux choses combinées, vous en tirez cette troisième, *il faut me lever*.

Lorf-

Lorsque j'ai parlé de la pendule ou du Domestique, ce n'est pas, comme dit M. W., qui a réponse à tout, que l'on ne puisse encore supposer quelque chose à la place; que le Soleil, par exemple, pénétreroit dans votre chambre, & traceroit à neuf heures une ligne sur une telle feuille de votre parquet; auquel cas, cela reviendroit au même, puisque cette ligne tracée par le Soleil, vous avertiroit toujours de ces neuf heures, qui sont ici l'un des Pivots sur lesquels roule la raison suffisante.

Voilà bien un pas de fait, mais il ne nous mène pas encore où nous voulons, à appercevoir la succession & l'enchaînement de nos Idées: *il faut me lever*, voilà la première que nous avons supposée; *il faut m'habiller*: c'est la seconde, & celle qui nous découvrira tout le mystère de cette succession: il faut toujours supposer qu'elle doit avoir de même que l'autre une raison suffisante; & pour cela il faut faire un nouveau Syllogisme; mais ce qu'il y a de commode, c'est que la conclusion, que vous avez tirée du premier, *il faut me lever*, devient u-

ne prémisse du second, & sert à former cette succession dont nous avons parlé ; l'Imagination fait encore ici son rôle comme dans le premier exemple, & joignant à l'idée du lever celle de l'habillement, qui y est liée chez elle, elle nous fournit cette seconde proposition ; or, *quand je me leve, je passe des habits*, d'où naît une troisième proposition, ou un troisième jugement, *donc je dois passer des habits*. Voilà donc deux Syllogismes dans les formes.

Il est neuf heures,
J'ai résolu de me lever à neuf heures,
Donc il faut me lever ;
Lorsque je me leve, je commence par passer des habits,
Or est-il que je me leve,
Donc il faut que je passe des habits.

Il importe de bien remarquer cette Méchanique, elle est la même dans les autres idées ; il seroit inutile & même ennuyeux de les développer, & de les résoudre avec les mêmes formalités ; c'est assez que vous soyez habilles en Syllogismes, sans vous en faire

un,

un cortège pour tout le reste du jour.

Il me vient seulement une réflexion: c'est que les Peuples de la Côte de Guinée & du Bresil s'épargnent beaucoup de raisonnemens, que nous faisons tous les jours en pure perte: ne seroit-ce pas une des raisons, pour lesquelles M. Locke prétend, que l'on trouve en Asie & en Amérique des gens, qui raisonnent plus subtilement que nous? Comme ils ne dépensent point en Raisonnemens d'habillement & de toilette, il devient assez vraisemblable, qu'ils apportent un esprit plus frais aux affaires sérieuses, qui font l'objet de leurs délibérations.

Parlons sérieusement: tout ce que nous venons de dire d'après M. W., n'est qu'une fiction ingenieuse, qu'il a imaginée, pour nous expliquer d'une manière plus claire & plus sensible les différens états de notre Ame; il ne prétend pas, que nous fassions en effet des Syllogismes dans les formes, il prétend seulement qu'en vertu de la raison suffisante toutes ces idées, qui se succèdent chez nous les unes aux autres, répondent aux conclusions de différens Syllogismes, dont l'Esprit

supplée sans doute les prémisses ; & que ces jugemens que nous venons de citer pour exemples, *il faut me lever, m'habiller*, sont véritablement les conclusions d'autant de Syllogismes enchaînés les uns aux autres ; de maniére que la conclusion du premier devienne une prémisse du suivant ; comme nous venons de le voir dans les deux Syllogismes, que nous venons de rapporter, où la conclusion du premier, *il faut me lever*, devient une prémisse du second : il en seroit de même des autres, si nous entassions en Syllogismes, toutes les actions d'une matinée.

Il ne faut pas s'étonner au reste de ce que notre Ame continue ainsi ses perceptions, suivant des règles, qu'elle ignore le plus souvent, & auxquelles elle ne fait aucune attention, lors même qu'elle est parvenue à les connoître ? Sommes-nous surpris de ce que nous observons avec la même exactitude, & sans plus de connoissance ou de réflexion, toutes les règles de la Statique & du mouvement, en nous levant, en nous asseyant, en marchant, en

en demeurant dans le même lieu, en danſant.

Que ſi nos penſées, lorſqu'elles ſemblent le plus s'éloigner de la gêne du Syllogiſme, ſuivent d'elles-mêmes cet ordre de ſucceſſion; l'on n'aura pas de peine à concevoir, qu'elles doivent à plus forte raiſon le garder, lorſqu'elles ſont réduites à cette règle, & à cette forme qu'on appelle ſyllogiſtique: nous devons juger que cet ordre eſt celui de la Nature, puiſqu'elle le choiſit, & le ſuit de ſon propre mouvement, lorſqu'elle n'eſt pas contrainte par l'art; & par conſéquent que nos raiſonnemens, lorſqu'ils ſuivent cet ordre naturel, doivent ſe ſucceder de façon, que la concluſion de l'un devienne la prémiſſe de l'autre, ſoit qu'ils ſoient appuyés ſur ces preuves que l'on nomme démonſtratives, ou qu'elles ne le ſoient que ſur celles que l'on appelle de probabilité; car cette différence, qui ne ſe tient que du côté des motifs, ou des principes, ne fait rien à l'ordre, dans lequel nos penſées doivent ſe ſucceder. § 395. & ſuiv.

Pour nous convaincre, que nos raiſonnemens, enchaînés par la force

syllogistique, doivent suivre & suivent en effet, lorsqu'ils sont placés & arrangés, comme ils doivent l'être, l'ordre de marche que nous venons d'indiquer, il suffira d'en rapporter un exemple.

Tout ce qui est sujet à changement & à révolutions n'est point Dieu,

Le Monde est sujet à changement & à revolutions,

Donc le Monde n'est point Dieu.

Tout ce qui n'est point Dieu dépend de Dieu,

Le Monde n'est point Dieu.

Donc le Monde dépend de Dieu.

Deux sortes de méthodes.

Cette Méthode s'appelle synthetique, ou Synthèse; & les Syllogismes dont les conclusions servent ainsi de prémisses aux suivans s'appellent prosyllogismes.

L'une synthétique.

On peut voir dans l'Art de penser, qu'il y a deux Méthodes, l'une synthetique, dont nous venons de parler, & que l'on nomme autrement, de composition ou de Doctrine; où les vérités sont proposées de manière, que l'une puisse être plus facilement entendue & démontrée par l'autre; telle est la Mé-

Méthode, qu'a suivi Euclide; il pose d'abord des définitions, des axiomes, qui n'exigent point de preuves, de là il passe aux propositions démonstratives qu'il place, & qu'il distribue de maniére, que l'une peut être, & est en effet démontrée par l'autre.

La seconde Méthode se nomme analytique ou d'invention, parce que l'on y propose les vérités dans l'ordre où elles ont été inventées, ou ont pu du moins l'être; elle différe de l'autre, en ce qu'elle reprend, où la synthetique finit, & monte à rebours; ainsi au lieu que dans la Synthèse, on commence par les choses les plus générales, le genre, par exemple, d'où l'on vient à l'espèce, & de là à la chose dont il s'agit: dans l'analyse on commence par cette chose particuliére en question, d'où l'on monte à l'espèce, & ensuite au genre: ce n'est, comme il est facile de le voir, que le même escalier que l'on monte, ou que l'on descend, ou comme dit l'Auteur de l'Art de penser, la même Généalogie, que l'on commence à considerer par le grand-pere en descendant au petit-fils, L'autre analytique.

 ou

ou par le petit-fils en remontant au grand-pere ; voilà la différence : ainsi au lieu que dans la Synthèse la conclusion du premier Syllogisme devient la prémisse du suivant, dans l'Analyse la prémisse du premier Syllogisme devient la conclusion de l'autre : ajoutons le même exemple à l'ordre analytique.

Tout ce qui n'est point Dieu, dépend de Dieu,

Le Monde n'est point Dieu,

Donc le Monde dépend de Dieu,

Tout ce qui est sujet à changement & à revolutions n'est pas Dieu,

Le Monde est sujet à changement & à révolutions.

Donc il n'est pas Dieu.

Les Syllogismes dont la prémisse devient la conclusion d'un autre s'appellent Episyllogismes.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que la Synthèse ou Méthode synthetique est la plus naturelle, puisque notre esprit la suit de lui-même, & sans le secours des règles ; aussi est-

ce

ce celle que l'on préfere communément pour enseigner, comme le nom de Doctrine, qu'on lui donne, le montre assez. Les Géomètres n'en connoissent guères d'autre, & lorsqu'ils emploient l'Analyse, ce n'est que dans les cas particuliers, où il s'agit de montrer la vérité ou la fausseté d'un Theorême, la possibilité ou l'impossibilité d'un Problême proposé, dans lesquels cas, il faut remonter nécessairement à ce qui s'ensuivroit, en supposant la chose, telle qu'on la propose; & le vrai, ou le faux, le possible ou l'impossible, qui resulte de l'Analyse, devient la décision du Theorême, ou du Problême en question.

§. 404. Différents états de l'Ame qui naissent les uns des autres.

Revenons à notre objet, nous avons dit qu'au lieu de considerer dans un Syllogisme le jugement, ou la proposition qui résulte des deux autres combinées ensemble, nous pouvions n'y considerer que les notions qui répondent à chaque proposition: nous allons encore changer la scène; & au lieu de Notions, nous n'allons y considerer, que les differents états, où se trouve notre Ame dans un Syllogisme: car on

peut

peut appeller états différents de l'Ame, nos différentes perceptions, qui se succedent chez elle, & par leur succession y font une espèce de changement : reprenons ce Syllogisme des Thuilleries, *ces beaux ormes sous lesquels vous vous promenez sont des arbres, les arbres se dépouillent de leurs feuilles à l'automne, donc ces beaux ormes se dépouilleront de leurs feuilles à l'Automne* : ce Syllogisme suppose trois différents états dans l'esprit, le premier, où vous considerez ces ormes, & qui est un état présent; le second, où vous vous rappellez pour l'avoir vu dans le tems de l'Automne, que les Arbres se dépouillent de leurs feuilles dans cette saison, & qui représente un état passé; puisque vous ne pourriez pas vous rappeller, que les arbres perdent leur parure dans l'Automne, si vous ne l'aviez déja remarqué, ce qui suppose nécessairement un état passé, & enfin un troisième différent des deux autres & pour la chose & pour le tems; en effet, parce que vous n'auriez pas jugé, que ces ormes doivent perdre leurs feuilles à l'Automne

tomne, si vous n'aviez formé auparavant ces deux jugemens, & que ces ormes sont des Arbres, & que les Arbres perdent leurs feuilles à l'Automne, cet état de l'Esprit, où vous vous représentez vos ormes, comme devant éprouver la rigueur de l'Automne, peut être regardé comme un état à venir, qui naît de l'état présent combiné avec le passé.

De là vient ce mot bon ou mauvais de M. Leibnitz, & après lui de M. W. que le présent est rendu par le passé gros de l'avenir.

Quant à nous, nous ne grossirons point notre Extrait de différentes combinaisons que M. W. fait de tous ces tems, dans les Syllogismes, soit catégoriques, soit hypothétiques; nous craindrions qu'elles ne nous échappassent par leur subtilité, & qu'elles ne nous produisissent peut-être pas tous les fruits qu'il a pu en attendre.

FIN.

FAUTES à CORRIGER

DANS LA PSYCHOLOGIE.

Pag 44. lig. 11. lisez *nous.*
P. 63. l. 22. *que l'organe*, il faut effacer *que*.
P. 71. l. 20. lisez *impression, qui.*
P. 83. l. 12. lisez *notre.*
P. 89. l. 23. lisez *évanouïs*,
P. 99. dans la note marg. *des Sens* lisez *des Sensations.*
P. 111. lig. 1. lisez *endroits.*
P. 126. lig. 23. lisez *Sentimens*,
P. 128. l. *penule.* lisez *à retracer*.
P. 137. lig. 6. *continuelles* lisez *continues*.
P. 138. l. 1. lisez *principale.* l. 3. lisez *expliquées.* l. 21. lisez *l'Imagination agissante.*
P. 139. lig. 8. lisez *Sagesse.* l. 18. lisez *naitre, ou celles qui.*
P. 144. l. 3. *à fin.* effacez *&*.
P. 165. l. 1. lisez *& la matiére.*
P. 173. l. 18. *un* lisez *une.*
P. 216. l. 1. *tous* lisez *sous.*

FIN.

SHD

J. G. Aspin
16.10.81



